

Mimmo Pucciarelli

CLAIRE L'ENRAGÉE



l'anarchisme en personnes

L'ANARCHISME EN PERSONNES

CLAIRE L'ENRAGÉE !

À Claire

Remerciements :

Ce travail a pu aboutir grâce à la participation active et amicale de Claire Auzias et d'Arthur Marchadier (dit anatole, anacharsis, dit pierre afuzi, dit clauda vougeot, dit jules hyenasse, dit adele zwicker, dit annie croche, dit arsene lapin, dit jean pagne, dit, dit, dit... auquel Claire a souhaité dédier son récit).

Merci aussi à Cristo Barnard pour ses photographies, et à l'infatigable JMB.

MIMMO PUCCIARELLI

L'anarchisme en personnes

Claire l'enragée !

Entretien avec Claire Auzias

ATELIER DE CRÉATION LIBERTAIRE

BP 1186, F-69202 Lyon cedex 1

Tél/fax : 04.78.29.28.26

site internet : www.atelierdecreationlibertaire.com

email : contact@atelierdecreationlibertaire.com

ISBN 2-35104-013-9

Couverture : *Claire Auzias à Marseille, 2006*, photo de Cristobal

Élaboration graphique : Jamal et ses complices

Atelier de création libertaire

2006

Un récit sans voile

Lorsque nous nous sommes installés dans le bureau de Claire Auzias pour qu'elle me raconte sa vie et parle de son rapport avec l'anarchisme, en souriant j'ai démarré l'interview, comme cela m'arrive régulièrement dans ce genre de situation, en utilisant la fameuse expression : « Jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. »

« Je le jure ! » A-t-elle répondu avec un éclat de rire plein de vie.

J'ai reçu sa réplique comme un geste convenu. A-t-on jamais entendu dans un tribunal un accusé ou un témoin répondre par la négative ?

Ce petit détail m'amène à penser qu'entre les policiers et les sociologues, il y a plus d'un trait commun, et principalement celui d'interroger les acteurs de la vie sociale pour comprendre les raisons de tel ou tel événement. Mais entre ces deux catégories de « chercheurs », quels sont les plus naïfs ?

Les uns et les autres savent, par expérience, que tout le monde raconte « son » histoire et que seuls des éléments « objectifs » permettent de reconstituer le puzzle que nous voulons compléter pour « y voir plus clair ».

Quant à moi, mon but en recueillant des récits de vie d'anarchistes est d'essayer de s'approcher le plus possible de l'histoire de ces personnes qui, *contre vents et marées*, continuent de brandir le drapeau noir des enragés.

Depuis les années quatre-vingt, où j'ai commencé à interviewer des anarchistes pour la revue *IRL (Information et réflexions libertaires, 1974-1989)*, puis pour réaliser ma thèse sur l'imaginaire des libertaires aujourd'hui, j'ai dû réaliser une centaine d'entretiens. Ceci m'a permis de constater que le récit de chaque personne est effectivement ponctué de plus ou moins de « sincérité », de « participation » et, pour tout dire, de ce mouvement qui

consiste à se dénuder, vêtement après vêtement, face à un micro prêt à tout enregistrer¹.

Donc, lorsque Claire, que je connaissais depuis très longtemps, mais – avant l'entretien – comme on peut connaître une personne que l'on a fréquentée dans des réunions, des colloques ou autres espaces collectifs, a répondu : « Je le jure ! », j'ai vu que son visage s'illuminait. Mais je ne me suis pas douté que c'était un signal annonçant que j'allais avoir droit à un récit sans voile.

En effet, quelle ne fut pas ma surprise tout au long de la journée passée en sa compagnie et en celle de son histoire, qu'elle a déroulée devant mes yeux comme une sorte de libération, un acte nécessaire pour donner de la chair à un récit retraçant des événements parfois très durs ! Des événements qu'après coup nous pouvons « lire » avec plus ou moins d'empathie, mais qui restent gravés dans le corps et l'imaginaire de la personne qui les a vécus directement, dans une mesure autrement plus forte que les mots imprimés sur une feuille de papier.

En l'écoutant, et en la réécoutant pendant la retranscription, ou encore en la lisant pour les corrections, je me suis dit que cette histoire aurait pu aussi être réécrite sous une forme romanesque, qu'elle pourrait être jouée au théâtre ou devenir un film. Mais, en recueillant le récit de vie de Claire Auzias, je n'avais pas cet objectif. Au départ, je pensais tout simplement l'insérer parmi d'autres *chemins anarchistes* afin que toutes les personnes intéressées à l'imaginaire libertaire puissent y trouver des éléments pour participer aux débats nécessaires à l'avenir de l'anarchisme et aux transformations sociales auxquelles il participe. Or, ce deuxième volume de *l'Anarchisme en personnes*², ne contient qu'un seul récit, celui de *Claire l'enragée*.

1. C'est un phénomène que les chercheurs connaissent bien et que j'ai pu constater par ailleurs sur un autre terrain, où j'étais moins impliqué « idéologiquement », en réalisant une centaine d'entretiens parmi des ouvriers, des techniciens et des ingénieurs d'une entreprise travaillant pour la microélectronique dans la région grenobloise.

2. Le « premier volume » que nous avons préparé avec Laurent Patry a été publié ce printemps 2006, toujours aux éditions de l'Atelier de création libertaire. Il contient six entretiens

Ce choix m'a été « dicté » par l'histoire même de Claire Auzias, histoire qui va non seulement intéresser la « communauté anarchiste », mais aussi toucher beaucoup de personnes de sa génération, c'est-à-dire les « rebelles » de la fin des années soixante et des années soixante-dix.

Enfin, si les chemins anarchistes sont multiples et nous intéressent tous, celui de notre *enragée* est quand même peu commun. Je suis sûr qu'il suscitera de nombreuses interrogations, voire de la matière pour réfléchir et débattre entre autres choses sur le degré de superficialité dans les rapports que nous avons parmi nos connaissances en général et en particulier dans les « milieux libres ».

C'est pourquoi je pense que se dévoiler comme l'a fait Claire Auzias dans son entretien, même si cela peut se révéler un exercice difficile, est une démarche nécessaire, pour mieux comprendre l'*Autre*. Car, alors, le miroir qui nous est offert nous permet aussi de mieux nous regarder. Ceci ne constitue-t-il pas un chemin à emprunter plus souvent pour tisser un *imaginaire libertaire* ?

M. P.

Croix-Rousse, mai 2006

avec Eduardo Colombo, Ronald Creagh, Amedeo Bertolo, John Clark, Marianne Enckell et José-Maria Carvalho.

Naissance d'une légende collective

Je suis née à Lyon en 1951 dans dans une clinique moderne du sixième arrondissement, rue Duquesnes. C'était à l'époque l'une des premières à pratiquer l'accouchement sans douleur, voilà pourquoi je suis née dans cet arrondissement car, par ailleurs mes parents étaient pauvres et pas du genre à habiter dans un quartier bourgeois. En fait, ils habitaient au Fort Saint-Irénée, dans une résidence étudiante. J'ai donc passé ma première année à la fois enfermée dans un fort et au milieu d'étudiants, dont certains sont restés amis de mes parents toute leur vie.

Or derrière ma naissance, il y a déjà une légende collective liée à ces deux étudiants qu'étaient à l'époque ma mère et mon père, nés tous deux en 1927. Ils avaient donc douze ans au début de la Deuxième guerre mondiale et dix-sept ans à la fin : ça veut dire qu'ils n'ont pas pu être impliqués comme adultes dans aucune des affaires de la guerre, ni d'un côté ni de l'autre, mais ils les ont vécues en tant qu'enfants. Ensuite, ils sont devenus des étudiants « types » de l'existentialisme liés à la gauche de l'après-guerre, puisqu'ils sont rentrés en fac en 1945.

Mes grands-parents étaient eux-mêmes catholiques. Des deux côtés, ils étaient pauvres. Mon grand-père maternel était employé à EDF, mais au niveau le plus bas. Ma grand-mère maternelle, elle, était ménagère et donc sans profession ; pourtant elle venait d'une famille de blanchisseurs de Francheville. Je me souviens qu'elle m'a raconté qu'à plusieurs reprises lorsqu'elle était enfant, elle apportait le linge aux familles bourgeoises. Par exemple, dès qu'il y avait des faux plis, les bourgeois auxquels elle livrait le linge le lui rendaient complètement froissé pour l'obliger à recommencer le travail...

Mon père était né à Grasse, Alpes-maritimes, dans une famille anciennement provençale très pauvre du nom d'Auzias. Mon arrière-grand-père était pêcheur à Cannes et mon grand-père l'avait suivi pendant quelque temps avant de devenir ouvrier dans une usine de parfums de Grasse. Ainsi mon enfance a été bercée par la puanteur terrible des essences de lavande qui donnait mal à la tête.

Tes parents se sont donc connus à Lyon à cause de leurs études.

Exactement. Mon père a quitté Grasse pour faire ses études supérieures.

Plus tard, il est entré dans l'enseignement des lettres dans une école de formation technique, enseignement « basse catégorie ». Ma mère a fait la même chose, et est devenue professeure d'anglais dans un lycée technique. Tous les deux donc, après avoir été élèves de Jean Lacroix, sont devenus de purs Lyonnais et profs à la Martinière.

Bientôt nous sommes allés habiter au 23 rue de Flesselles, à la Croix-Rousse. C'est un endroit dont j'ai d'excellents souvenirs ; je l'ai beaucoup aimé et il reste lié dans mon esprit à une sorte de roman familial. Nous sommes en 1954 et nous y sommes restés jusqu'en 1960. C'est donc là que j'ai passé mon enfance, que je suis devenue « presque un enfant autonome » et où j'ai appris toute la vie telle qu'on pouvait la vivre à la Croix-Rousse à ce moment-là.

Je me souviens, par exemple, que comme ma mère était prof à la Martinière, dans l'école des filles qui se trouvait place Sathonay où il y avait notamment des couturières, elle nous achetait, à mes sœurs et moi, de beaux tissus avec lesquels ses élèves nous faisaient des robes extrêmement extravagantes... Nous nous sommes retrouvées souvent les trois filles, puisque j'ai eu une deuxième sœur en 1957, à faire des essayages qui n'en finissaient plus. On se serait cru au XIX^e siècle. Nous avions des épingles de partout pour que ces jeunes couturières puissent réaliser des robes sophistiquées, non pas peut-être des robes à l'image des princesses de Monaco, mais à nos yeux c'était quand même des merveilles ; d'autant plus qu'à cette époque-là mes parents n'avaient pas un rond.

Je me suis tellement identifiée au fait qu'ils n'avaient pas un rond qu'un jour, je vais voir la maîtresse alors que j'étais en CP et je lui dis : « Maîtresse je ne sais pas comment on va boucler la fin du mois ! »

Surprise de ce que je venais de lui annoncer, elle l'a rapporté à mes parents.

En quoi la Croix-Rousse t'a-t-elle encore marquée ?

Il y a beaucoup d'autres choses. Par exemple, nous allions jouer place Rouville : nous avons encore des photos des bacs à sable . Et puis, mon père à l'époque était déjà très extravagant (il faut dire qu'il l'a toujours été depuis sa jeunesse). Mes sœurs et moi allions à l'école Victor Hugo, impasse

Flesselles. Alors, en classe préparatoire on nous disait que l'on pouvait faire un tas d'activités, dont le piano. En rentrant à la maison, j'ai en parlé à mon père qui m'a répondu : « Non, il n'en est pas question ! Pas de piano chez nous ! Ça fait du bruit ! » Sous-entendu : dans la vie il y avait d'abord lui, ayant besoin de silence, et après les autres. Mais j'ai compris aussi autre chose, longtemps après : en fait le piano était tellement une activité d'outre-classe que, pour mes parents, c'était impensable que j'en joue ! Avoir l'air d'être une bourgeoise, ça ne leur traversait même pas l'esprit.

Enfin, ce que j'ai appris à la Croix-Rousse pendant ces années-là, la chose la plus fondamentale de toutes, c'était que je me baladais toute seule dans *mon* quartier qui se résumait à deux ou trois rues. Je n'allais pas sur le plateau [*de la Croix-Rousse*]... plus précisément, je me souviens d'y être allée une fois avec ma mère pour acheter des jouets dans un magasin qui s'appelle Le Train Bleu – et qui existe toujours.

Je connaissais seulement mon coin, la montée des Carmélites où nous empruntions les escaliers pour « monter » ou « descendre » en ville.

Cette enfance croix-roussienne tu l'as partagée avec d'autres enfants, des Français ou bien...

Des Français. Je n'ai aucun souvenir d'enfant non français. Non pas, comme tu peux l'imaginer parce que c'était une limitation familiale, bien au contraire. Mais il me semble qu'il n'y en avait pas. En revanche, bien que mes parents aient été pauvres, il y avait – et ça été pour moi toujours une interrogation – la présence de ces bonnes à la maison, qui en plus dormaient chez nous, dont une Espagnole qui avait une maladie de l'albumine. Et alors, elle montait à grand-peine les quatre étages escarpés, rue de Flesselles. Il n'y avait pas de chiotte dans la maison, mais sur le palier et, pour se chauffer, il y avait le poêle à charbon.

Cette bonne, ne savait pas un mot de français et ne me parlait qu'espagnol. Cependant on s'amusait toute la journée avec elle. Elle me cousait des vêtements et m'apprenait beaucoup de choses... Et puis, dans la « famille » il y avait les étudiants de mon père. En fait, il y avait d'abord les amis de jeunesse de mes parents qui s'amenaient avec des boîtes de conserve, car ma mère ne cuisinait absolument pas, elle travaillait c'était déjà beaucoup. Ce qui fait que la table était rarement « nucléaire » quand on était petites ; et puis sont arrivés les élèves de mon père qui aimait être entouré de gens. D'ailleurs il était correspondant pour les élèves internes de la Martinière,

qui pouvaient ainsi sortir le week-end, ce qui fait qu'ils venaient déjeuner à la maison le dimanche. À ce propos, il y a là aussi des récits familiaux sur le fait que l'on me faisait partager tout ça. Par exemple, lorsqu'il y avait une discussion, tout le monde donnait son avis, dont moi : on me mettait sur la table au milieu de tous ces gens et on me le demandait. Même que j'étais la plus petite, la mascotte.

Ce qui fait que j'ai eu vite, même enfant, le sentiment d'être adulte. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu le sentiment d'être enfant, ce qui est bien sûr faux parce que je l'ai été. Mais en fait, j'ai tout de suite eu des responsabilités, vis-à-vis de mes sœurs.

Nous étions trois filles : j'ai été élevée uniquement avec des filles.

Outre ton enfance croix-roussienne, il y avait le temps que tu passais à Grasse et à Francheville...

Plus celui que je passais à Saint-Martin-de-Cornat dans la région de Lyon, à côté de Givors, où habitait ma marraine et chez qui je suis allée plusieurs fois... à la ferme ! Ça a été la seule ferme que j'ai vue enfant, et je peux te dire que j'ai été terrorisée par les vaches, les coqs et tous les autres animaux. Nous n'en avons pas à la maison et le peu de vie rurale que je sache, c'est là-bas que je l'ai appris.

Grasse pour moi, c'est l'accent provençal de mes grands-parents paternels, c'est la vieille ville génoise somptueuse, c'est aller faire le marché tous les matins avec ma grand-mère qui achetait des produits frais. Mes grands-parents habitaient une maison ouvrière qui était un mouchoir de poche, peut-être trente-cinq ou quarante mètres carrés pour une famille de cinq personnes, puisque mon père avait deux frères.

Si mes grands-parents de Grasse étaient hauts d'un mètre cinquante, ceux de Francheville étaient de grands gaillards très costauds. Cette branche de la famille, ce sont de purs Lyonnais, avec juste une incursion du côté suisse, puisqu'il y avait une arrière-grand-mère qui venait de là-bas ; autrement pour le reste, tout le monde venait de la région et tout le monde était ouvrier ou petit employé.

Avant de poursuivre ton histoire, comme tu peux l'imaginer, j'aimerais que l'on revienne un instant à la Croix-Rousse qui était dans les années cinquante encore un quartier populaire...

Totalement populaire. Nous habitions donc dans un des appartements typiquement croix-roussiens que mes parents avaient acheté. Ensuite ils l'ont revendu pour la valeur d'un million de francs (anciens) pour aller habiter à Bron, ce que j'ai regretté et que je leur ai beaucoup reproché, mais ils n'avaient pas les capacités d'accumuler du fric.

Dans notre immeuble, le concierge était cordonnier. En face, il y avait un marchand de charbon qui tenait une espèce de boui-boui tout noir. Il y avait le boucher juste à côté et puis dans l'angle de la rue Pierre-Blanc et de la montée de Flesselles, il y avait, ni plus ni moins, un canut... avec son métier à tisser. Dis donc, je me souviens encore du bruit, clac, clac, clac...

Bistanclaque...

C'est comme ça qu'on dit ? Je me souviens de ce tisseur parce qu'il était au rez-de-chaussée, sur la rue. Petite, je me rappelle qu'on m'avait pendu la clé de la maison autour du cou et donné pour mission d'aller faire des courses. Par exemple, j'allais acheter des biftecks de cent grammes à cent francs chez le boucher d'à côté. Les gens du quartier me connaissaient, les artisans dans leurs loges sur le côté de la rue nous voyaient et connaissaient tout le monde ; tous les enfants étaient capables de vous dire si tel ou tel était passé, à quel moment et dans quelle direction il se dirigeait.

Mon quartier, c'est donc vraiment cet angle de rue, mon impasse Flesselles, la rue Pierre-Blanc qu'on prenait pour rejoindre la montée des Carmélites et descendre place des Terreaux. Alors, je ne connaissais rien d'autre de la ville de Lyon.

Te souviens-tu de tes lectures d'enfance, de la radio ?

À cette époque, mon père écoutait France Musique tous les matins en se levant et en passant son blaireau : à mon réveil j'entendais des opéras tous les matins. Mes parents écoutaient la radio et commentaient beaucoup les nouvelles. Mon père a milité au Parti communiste de 1952 à 1962, pendant dix ans donc, et *L'Humanité* devait traîner quelque part à la maison, j' imagine.

Peut-être pas...

Je le répète, je l'imagine seulement car je ne m'en souviens pas exactement. Je suppose qu'il y avait aussi *Le Monde*, puisqu'après, c'est-à-dire depuis que j'ai des souvenirs précis, je vois mes parents en train de lire ce quotidien.

Ce que je sais, c'est qu'ils m'ont abonné à *Pif le chien*, dont je n'ai pas de souvenirs ni agréables, ni marrants, parce que ce que j'aimais c'était de lire avec mon cousin à Francheville *Tintin* et puis *La Semaine de Suzette* ou des choses de ce genre qu'il y avait là-bas. Des bouquins qu'on n'avait pas le droit d'avoir à la maison ! D'autre part, on n'avait pas le droit non plus de lire la comtesse de Ségur parce que c'était une Russe blanche, et donc je n'ai pas pu lire *Les Malheurs de Sophie*. Tu sais, une éducation communiste ne ressemble pas à une éducation non communiste ! Ça c'est du côté de mon père, car ma mère n'a jamais répudié le catholicisme, elle y est revenue d'ailleurs pendant sa vieillesse, alors qu'elle avait mis la pédale douce tout le temps qu'elle a vécu avec mon père, pendant vingt-cinq ans. En plus, elle a toujours voté communiste et a été adhérente au syndicat communiste, le SNES. Donc, chez nous, les activités religieuses étaient *mezza voce*, presque planquées. En revanche, ma mère était d'accord avec l'essentiel de ce que notre père racontait du point de vue idéologique. Quant à mon père, c'était vraiment un pédagogue envahissant qui nous enseignait explicitement, et pas seulement implicitement comme « tous les pères », le bien, le mal, à être contre la guerre, contre les *Amerloques*, etc.

As-tu des souvenirs de cette époque liés au cinéma ?

Mes parents n'ont rien trouvé de mieux que de m'amener voir *Vingt mille lieux sous les mers* lorsque j'avais trois ou quatre ans, suite à quoi j'ai fait un cauchemar d'enfer : je me suis réveillée la nuit, je voyais des poissons partout, la pieuvre, etc. Bref, ça a été un souvenir atroce.

Une autre fois, nous sommes allés dans une salle qui se trouve près de place Sathonay, la salle Rameau, où il y avait des projections de films documentaires suivies de débats, et là je me souviens que j'ai vu *Les Rendez-vous du diable*, d'Haroun Tazieff. Et alors là, ça a été le contraire de l'histoire de Jules Verne... ça a été une explosion, et c'est le cas de le dire parce que c'était un film sur les volcans et qu'il y avait de la lave de partout ! Depuis, j'ai toujours aimé les volcans et la projection de ce film m'est restée comme un souvenir inoubliable... alimenté en plus par le fait que j'ai joué beaucoup, beaucoup à faire des escalades à la corde à Francheville en pensant qu'un jour nous irions escalader un volcan, tellement ce film m'avait enthousiasmée.

D'une cité sombre et noire comme la Croix-rousse à celle des grandes vitres et de lumière de Bron

Nous arrivons en 1960, tu as neuf ans...

Et c'est la catastrophe, puisque je change de quartier ; je suis déracinée, j'entre en puberté et je tombe en dépression en quelque sorte. Mes parents en effet vont décider d'aller vivre à Bron parce qu'un de leurs copains, communiste et architecte, corbusiste, les pousse à apprécier l'hygiène, la santé, les grandes vitres, la lumière... Et après avoir vécu dans une cité sombre et noire comme la Croix-Rousse, c'est un raisonnement qui se conçoit. Enfin, les voilà partis vivre aux Essarts, à Bron, au numéro 22. Cela a été relativement profitable à mes deux sœurs, mais pour moi ça a été le début d'une longue dépression. Non seulement j'étais donc déracinée, mais je n'avais plus d'autonomie et puis, dans ma chambre, le toit n'étant pas étanche, je dormais avec une bassine sous les pieds pour ramasser la flotte lorsqu'il pleuvait.

Dans ce quartier de Bron à l'époque il n'y avait rien, en plus, je n'ai pas aimé l'école où on m'a foutue. Puis au lycée Lumière, c'était tout en chantier, il n'y avait pas Les Nouvelles Galeries, etc. Le seul souvenir agréable de l'époque, c'est qu'à la place des Nouvelles Galeries il y avait des « Romanichels » : ce sont probablement les premiers que j'ai vus ! Et puis pour aller à l'école, je devais traverser un immense terrain vague et je n'aimais pas ça, bref je n'aimais pas du tout cet endroit. Nous habitions au douzième étage et je me sentais comme « la princesse dans sa tour » et je ne pouvais pas circuler un minimum en ville, comme je le faisais à la Croix-Rousse. À Bron, il fallait alors prendre des autobus qui fonctionnaient mal et qui étaient rares, puisque c'était la banlieue. Je dois dire que je ne l'ai jamais aimée... la banlieue.

Quand tu parles de dépression, entends-tu une dépression réelle ?

Oui, mais qui n'était pas nommée, dont personne ne s'apercevait réellement. Mon adolescence a été dure et, en particulier, face à cette nouvelle

situation je n'avais pas d'issue, ou je ne pensais pas en avoir, ce qui fait que je me suis enfermée. Mes sœurs par contre, elles, en ont trouvées : elles jouaient et se sont bien acclimatées. Moi, au contraire, je me suis renfermée sur moi-même et je suis entrée dans une sorte d'isolement, de dépression qui peut-être avait d'autres causes que le déracinement. Et cela a duré longtemps. Je me suis enfermée même si j'avais quelques copines de lycée. C'est à partir de cette époque-là que j'ai commencé à lire des romans, mais il n'y a pas un qui m'ait vraiment marquée. J'étais envahie de livres chez mes parents, mais paradoxalement je ne peux pas te dire que tel ou tel livre a été pour moi révélateur de quelque chose, ou l'occasion d'un déclic. Non, aucun... (J'ai quand même lu *Jean Christophe* de Romain Rolland vers treize ans et *Guerre et Paix* de Tolstoï à quatorze.)

N'avais-tu pas d'autres échappatoires ? La musique par exemple ?

J'ai commencé heureusement à écrire. L'écriture donc... Tout a commencé le jour où mon père m'a donné à lire *Le Journal d'Anne Frank* (je devais avoir dix ans et demi), en me disant : « Lis ça, c'est peut-être un faux, mais lis-le quand même... »

Il te l'a donné en te disant que c'était un faux ?

Oui, parce qu'alors les communistes pensaient ça !

Et qu'une fille de mon âge ait pu écrire ça, un journal intime, ça a dû m'impressionner... et c'est ainsi que même si je n'en avais jamais lu auparavant, à ce moment-là, immédiatement j'ai commencé à en écrire un.

Que tu as conservé, j'espère...

Non ! J'ai tout jeté à la poubelle en 1968 ! Donc de 1960 à 1968, j'ai écrit un journal, et c'est une catastrophe que je l'aie balancé, parce qu'il y avait du point de vue concret peu de choses, mais cela aurait montré mon état d'esprit de l'époque. Mais ma rencontre avec 68 a fait que je l'ai considéré comme quelque chose qu'il fallait balancer à la poubelle, dont acte !

Lorsque tu étais adolescente, avais-tu une idée de ce que tu voulais faire une fois adulte ?

Je suivais ce qui se passait dans la famille. À partir de Bron en 1960, mon père (qui hélas ! était celui qui s'occupait de toutes les affaires extérieures – ma mère, le temps qu'elle émerge, il a fallu longtemps), à cette époque-là,

a commencé à s'intéresser au théâtre et à suivre les troupes de Lyon de très près. Et évidemment je les ai suivies avec lui comme toute la famille. J'ai connu les débuts de Planchon, de Maréchal, j'ai connu Jean Aster avec qui j'ai fait du théâtre, et Chavassieux qui était un acteur de chez Planchon. Donc, nous allions énormément au théâtre et, d'autre part, mon père animait le ciné-club d'une école d'ingénieurs à Gerland. Je me souviens que, vers mes treize ans, il m'y a amené voir le film *L'Auberge rouge* : j'ai eu une peur !

Pendant ces années-là, je vais voir avec lui beaucoup de pièces de théâtre et je « milite » pour les abonnements au théâtre en me mettant à faire du porte-à-porte dans les immeubles de Bron : la culture va au peuple !

Tu n'allais pas vendre L'Humanité... mais la culture au peuple.

Non je n'ai jamais vendu *L'Humanité* et puis mon père en 1962 a été exclu du Parti communiste pour une histoire liée à son soutien à la guerre d'Algérie. Et de ça nous en avons entendu parler en long et en large ! Évidemment j'étais jeune et je n'en connaissais pas les détails, mais je sais que pour mon père ça a été un drame : son drame à lui du stalinisme.

(Auparavant, en 1956 les intellectuels étaient sortis en masse du Parti communiste, alors que lui, il était resté fidèle.)

Mon père soutenait les indépendantistes en Algérie, mais il n'était pas à la pointe du combat. Il ne l'était pas personnellement, il l'était devenu grâce à sa maîtresse de l'époque qui était une femme très bien !

Une maîtresse publique ?

Oui, tout à fait publique et la seule à avoir eu une certaine classe, – tout le reste était d'un niveau catastrophique, mais elle avait beaucoup de classe et venait d'une famille communiste. Je crois que c'est elle qui lui a ouvert les yeux et qui l'a embarqué aux côtés du FLN où il est rentré en se faisant piéger. En effet, il a reçu chez lui « un homme du FLN » à qui on a donné ma chambre et à qui je portais tous les jours à manger, une assiette que je posais sur mon bureau dans ma chambre que je ne pouvais donc pas habiter puisque c'était pour lui. Quand je rentrais, je lui disais tout ce qu'il fallait lui dire, dont des messages à voix basse, qu'on me demandait de lui transmettre. Or l'histoire veut que cet homme ait été un traître, semble-t-il, et donc pas plutôt sorti de sa retraite de chez nous où il avait séjourné une quinzaine de jours ou plus, mon père a dû porter une valise dans un square complètement à découvert et le mec était là. Le PC est arrivé et il a été pris sur le fait,

mais il n'a pas été amené en taule, il a été « simplement » dénoncé et on l'a exclu. Evidemment comme à Lyon à l'époque il y avait « l'œil de Moscou » représenté par Jeannette, laquelle a exclu du parti à ce moment-là tous les intellectuels lyonnais, ses rivaux.

Comment vivais-tu le fait de devoir amener à manger tous les jours à ce monsieur dans ta chambre ?

Ah ! mais tant que c'était mon père et ma mère que me disaient de le faire, il n'y avait pas de problèmes. Je n'avais pas de relations avec ce mec, et il me semblait très gentil. Moi, j'avais l'ordre de ne pas parler avec lui, mais seulement de lui apporter à manger et lui transmettre les messages là-bas dans la piaule où il était caché. Je peux ajouter que je ne savais pas vraiment de quoi il s'agissait. Mes parents m'avaient dit de faire ça, un point c'est tout. Seulement après, ils me l'ont expliqué... mais cette histoire m'a quand même appris des choses.

Chez toi c'était donc ton père qui te poussait à faire les choses, et notamment à suivre le théâtre...

Absolument. Ma mère suivait, elle aussi. Nous allions donc voir toutes les pièces de théâtre et donc, si l'on me demandait à cette époque ce que je voulais faire dans la vie, je répondais : comédienne. En réalité j'ai pensé d'abord devenir archéologue, influencée en sixième probablement par l'histoire ancienne grecque et romaine qu'on y apprenait. C'était la seule chose qui me faisait rêver et qui m'enthousiasmait. Là-dessus on en rencontre un, d'archéologue, qui me dit : « Ma pauvre petite, les filles (dans cette profession) font la vaisselle, lavent les tessons de bouteilles sur les chantiers de fouilles... » Et là j'ai eu un choc, probablement le premier choc sexiste de ma vie, dont je me souviens en tout cas : « Ah ! bon ? les filles font la vaisselle sur les chantiers, lavent les tessons des bouteilles ? » Alors là pour moi c'était fini ! Il était hors de question que j'aie à faire la vaisselle sur des chantiers ! Ça a été un choc terrible cette révélation et je m'en souviens vraiment très bien.

Trois ans plus tard je disais : « Je veux faire de l'art dramatique ! » C'est ainsi qu'un jour, chez Maréchal au théâtre des Marronniers, à côté de Bellecour, se montait une pièce d'Audiberti dans laquelle il y avait une fille de quatorze ans qui devait faire l'impertinente et la gueuse ; et le metteur en scène m'a demandé si je pouvais venir tenir ce rôle-là. C'était un rôle qui

durait cinq minutes pour lequel on alternait avec une autre fille, un soir sur deux. Nous entrions sur scène et on nous demandait : « Quel âge as-tu ? » Et je répondais : « Quatorze ans, madame », et hop ! je me retirais... Mon rôle était terminé et je pouvais rentrer chez moi. Mais alors, dis donc monter sur scène pour faire du théâtre contemporain c'était quelque chose – remarque, à cette époque-là j'ai pu ainsi suivre tout le théâtre contemporain... mais maintenant, je n'y vais plus.

Je n'avais pas peur de faire du théâtre, les comédiens me maternaient tous et puis le théâtre des Marronniers était un théâtre de poche...

Enfin, à quinze ans j'ai pu suivre pendant deux ans des cours d'art dramatique avec une prof qui était une connasse qui ne me donnait que des rôles de nourrice, alors que je voulais faire des beaux rôles. Par exemple, elle nous faisait faire *Antigone* d'Anouilh qui est déjà un texte « nouille » [*Rires*], et là je jouais la nourrice. Mais moi j'étais mortifiée, parce qu'évidemment mon problème, c'était Antigone et pas la nourrice. Or, cette prof m'en a fait faire comme ça plusieurs, parce qu'apparemment j'avais des gros nichons pour mon âge. C'était des représentations physiques qui comptaient, c'est-à-dire que les jeunes premières devaient être diaphanes, maigres et tout, et puis les nourrices devaient être physiquement des « nourrices ». Or, vu que j'étais toujours dans des rôles comme ça et cela m'emmerdait, j'ai laissé tomber.

Ensuite, j'ai travaillé quelque temps, avec Jean Aster, *Zarathoustra*, vers l'âge de dix-sept ans mais on ne l'a jamais mis en scène, car il est arrivé Mai 68 et j'ai cessé ces histoires théâtrales.

Tu aurais voulu faire de l'art dramatique... mais tu allais aussi à l'école.

Oui, au lycée Lumière qui se trouvait dans le huitième arrondissement, et là encore un choc. On se serait cru dans une usine avec quelque sept cents élèves. Nous avions des blouses, une atmosphère d'adolescence mal dans sa peau, qui allait mal. Il semblait que tout allait mal, y compris l'enseignement. Et puis il y avait mon père qui était en rivalité avec les profs, à qui il fallait raconter ce que disaient les profs et ce n'était jamais assez bien. Et alors il me répétait toujours un tas de choses derrière eux. Quand je me ramena à la maison en disant que j'avais appris ceci et cela, il disait toujours : « Pfiit ! » en prenant l'air de celui qui en savait plus que les autres. Ceci faisait que je ne pouvais pas me retrouver dans des profs, parce que, comme je viens de te le dire, mon père était en rivalité avec eux et il fallait toujours que ce soit lui qui ait le dernier mot. Pas ma mère, mais

mon père. Et de ce fait, je ne pouvais pas, comme on le fait habituellement, rencontrer un prof qui produirait un éveil. En fait j'ai dû attendre d'être en thèse pour avoir une autonomie intellectuelle et commencer à m'intéresser à ce qu'on me racontait en face, de l'autre côté du bureau. Jusqu'à la thèse, et y compris en fac, en maîtrise... rien, aucun intérêt, cela ne m'apprenait rien que je n'aie pas déjà appris à la maison.

En thèse oui, là je me suis éclatée, parce que j'ai découvert le rapport au savoir.

Mais au lycée, par exemple, tu aimais quoi comme matière ?

J'étais nulle en physique, chimie, sciences nat, mais j'étais première en gym et première en poésie. J'aimais bien l'histoire mais sans plus. J'aimais bien le français parce qu'à la maison il y avait un prof et j'entendais beaucoup parler de littérature. On peut dire que j'étais une élève médiocre, d'autant plus que ça ne m'a jamais traversé l'esprit d'être première, même si je l'ai été une fois par hasard. J'ai peut-être eu des tableaux d'honneur, mais bon... Au lycée je faisais aussi du latin, du grec et de l'allemand. En fait, dès la sixième, j'étais allée en Allemagne, ce qui fait que je parlais couramment cette langue, non pas parce que je l'avais étudiée donc, mais parce que je l'avais parlée lors de mon séjour dans ce pays. En français aussi j'étais très moyenne. J'étais bonne à l'oral et mauvaise à l'écrit : bref, j'aimais quand même plutôt les matières littéraires.

Comme je te disais, j'ai été une fois première en gym et en poésie et puis en 1968, je l'ai été aussi en latin, mais là évidemment personne n'a rien compris au film : en fait, en 1967, j'ai fait un long séjour aux États-Unis et, au retour, mes parents m'ont punie de m'être trop émancipée ; ils m'ont obligée à apprendre la grammaire latine avant la rentrée. C'est ma mère qui s'y est collée, qui, elle, était le contraire de mon père : appliquée, sérieuse, modeste, travailleuse. C'est elle qui m'a fait apprendre mon latin à la rentrée de la classe de première. Pendant trois semaines, j'ai du faire au moins deux ou trois heures de latin par jour. Donc, malgré 68 et le fait que le prof soit un facho fini, eh bien ! j'étais première en thème latin ! Et là, personne n'en revenait ! *[Rires]*

Nous sommes vers la fin des années soixante et par le monde, la culture et la musique beatnik, le rock... ont commencé à être diffusées.

À la maison nous n'avions pas le droit d'écouter les « yé-yé » ni la musique de variétés. Je faisais mes dissertations et mon travail scolaire le dimanche en écoutant *Le Vaisseau des morts* de Wagner, en le sifflotant ou alors en écoutant la musique classique italienne. Dès qu'on disait : « Wow ! As-tu entendu tel ou tel chanteur » à la mode à ce moment-là, notre père se foutait de notre gueule. Nous n'avions pas le droit d'écouter ce qu'on appelle la musique légère.

Mais, fort heureusement, dans cette adolescence étouffée dans sa première partie, c'est-à-dire de dix à quinze ans, il y avait une femme de ménage chez nous, non plus une « bonne », que j'ai adorée et qu'après j'ai appelée « ma nounou » tellement je l'aimais, à qui je dois énormément. Elle faisait beaucoup d'heures de ménage chez mes parents. Sa mère était d'origine espagnole, sans doute gitane ; son père était flic et ils avaient eu dix enfants ! C'était donc une prolo au sens le plus « vrai » du terme. Elle s'entendait très bien avec mon père. Avec ma mère, semble-t-il, le rapport était bien aussi, correct au moins. Alors que moi je l'aimais beaucoup. Elle était aussi fan de Johnny Halliday, habitait à Bron, aux U.C., avait plusieurs frères et sœurs, et régulièrement elle m'invitait à leur mariage. Alors là on dansait le twist et on peut dire que je me « dévergondais », mais ça j'avais le droit de le faire. Et, heureusement que j'ai pu aller à trois ou quatre fêtes avec elle, c'est tout ce que j'avais le droit de faire.

Quand mon père est mort, à l'incinération qui a eu lieu au cimetière de la Guillotière, à l'entrée, j'ai rencontré cette femme, qui s'appelle Denise comme ma mère, et là oh ! je la prends dans mes bras, puis je l'ai prise par la main et j'ai marché tout le long de cimetière avec Denise que je n'avais pas vue depuis plus de vingt ans, en nous racontant le jour où elle a voulu aller voir un concert de Johnny Halliday au théâtre des Célestins, et où mon père l'a amenée, alors que nous, ses filles, nous n'avions pas le droit ; c'est lui qui l'avait accompagnée parce qu'il avait des entrées gratuites pour ce théâtre, et en plus c'est lui qui a fait la photo de Denise avec Johnny et même elle se disait : « Pourvu que l'appareil photographique marche et qu'il [mon père] sache l'utiliser... »

Et là, alors qu'on allait incinérer mon père, on riait comme des bossues en se racontant cette histoire... *[Rires]* et c'est ce qui m'a fait le plus plaisir pour cet enterrement. C'était mon cadeau à moi ! *[Rires]*

Y avait-il la télévision chez vous ?

Oh ! Malheureux ! Il n'y a pas de télé chez les intellectuels ! À partir de 1960, mes parents étaient moins pauvres, mais chez nous il n'y avait pas de télé, c'était pour les « beaufs ». Et puis, mes parents avaient une haute idée d'eux-mêmes, ils la développaient même, et, vue de l'extérieur et longtemps après, elle est très, disons, « douteuse ». Mais ils n'avaient pas la télé. Par ailleurs, je dois dire qu'ils avaient raison de ne pas en avoir. Et moi-même je n'en ai pas eu jusqu'à mes trente ans.

Donc pas de télé, mais la radio oui, ils en faisaient grand usage, la presse, les livres...

À cette époque tu étais une fille et tu avais peut-être les cheveux longs mais les garçons ont commencé à se les laisser pousser...

Oh non ! Tu rigoles ? Mes sœurs et moi nous n'avions pas de cheveux longs ! Je me souviens que quand j'avais sept ans, notre mère nous a amenées toutes les trois chez le coiffeur en nous disant : « Je vais vous faire couper les cheveux à la garçon ! » *Sic* ! Et alors moi, j'étais fière, très fière parce qu'il était clair qu'à ce moment-là porter des cheveux courts pour les filles, c'était moderne, que c'était l'avant-garde. Ma mère ne nous avait pas dit : « On va vous faire couper les cheveux », mais « à la garçon », ce qui signifiait au carré.

Nous voilà toutes les trois les tifs coupés ainsi. Donc je n'avais pas de cheveux longs, je les ai eus mi-longs comme je les porte maintenant jusqu'à l'âge de sept ans et puis après « à la garçon ».

Cette attitude moderne, on la remarquait aussi dans le fait que ma mère fumait la pipe : oui exactement, elle la fumait parce que c'était ça être moderne. C'était ça, l'émancipation, à cette époque-là, et pour nous, ses filles, c'était se faire couper les cheveux « à la garçon ».

D'autre part, jamais de la vie, je n'ai fait le ménage chez mes parents. J'ai tenu une serpillière pour la première fois de ma vie en prison ! Pour mes parents, les filles « sont faites pour étudier », un point c'est tout. Il fallait quand même apprendre à faire la sauce tomate pour les pâtes et la vinaigrette pour la salade, participer à la vaisselle et mettre la table. Mais quant au repassage, la serpillière et le dépoussiérage... non, jamais !

Tu as vécu dans une ambiance avant-gardiste et moderne, mais un peu stricte quand même, et tu voyais les autres jeunes porter des cheveux longs pour les hommes et les mini-jupes pour les filles...

En fait dès que j'en ai vue une je l'ai mise, mais j'étais déjà plus âgée. Entre-temps, je suis allée deux fois de suite en Allemagne pendant l'été, et toute seule, pour apprendre l'allemand. Ces séjours de deux mois chacun ont été importants, et un grand choc pour moi, parce que mes parents ne connaissaient pas cette langue ; ceci est devenu mon espace à moi, jusqu'à ce que vienne ma sœur et qu'il devienne aussi le sien.

Mais ça a été ma première découverte « personnelle » et j'aimais avoir cet espace à moi. La dernière fois, j'y suis allée à quatorze ans. Ensuite mes parents sont allés en Italie, pays que mon père adorait, grâce à Bernard Lesfargues, son meilleur ami. Il avait trouvé d'autres amis fédéralistes européens comme lui en Italie à Asiago, au-dessus de Vicenza, des anciens communistes italiens. Bernard Lesfargues m'a amenée là d'abord avec lui pendant l'été 1965 et là-bas, j'ai découvert toutes ces personnes que j'ai beaucoup aimées.

Ensuite, mon père est venu lui aussi et nous y sommes retournés plusieurs années de suite. Là il a rencontré des personnes comme le cinéaste Ermanno Olmi, et toute une tapée de gens comme ça dont il est devenu l'ami, et en plus il a fait la connaissance à cette époque-là, de « l'homme des bois d'Asiago », c'est-à-dire Mario Rigoni Stern.

Pour nous, mes sœurs et moi, ces séjours en Italie ont représenté une ouverture. En effet, tous ces amis de nos parents avaient des enfants et, de même que se sont créées des amitiés entre adultes, nous avons eu nos propres copains et moi j'ai eu le mien... disons que nous avions toutes nos « chevaliers servants ». Voilà c'était très sympa, super !

D'autre part nous avons passé deux ou trois Noël chez Ermanno Olmi qui avait un grand chalet à Asiago, où il y organisait des fêtes formidables. Or, à Noël 1966 nous étions là autour de la table chez Olmi lorsque j'apprends que je partais pour les États-Unis. Je me revois encore dire à mon « copain » Gigi qu'il fallait me souhaiter bonne chance pour ce voyage. Peut-être un peu trop bêcheuse... mais pour moi c'était un espoir extraordinaire de faire ce voyage. Toujours est-il que, pendant deux ou trois ans, mon père avait reçu des étudiantes américaines pour les échanges inter-universitaires, devenant leur directeur pédagogique pour leurs études à Lyon. Entre-temps, il était passé de l'enseignement dans un lycée technique à l'enseignement à l'INSA [École d'ingénieurs] vers 1963 ou 1964. C'est ainsi qu'il est devenu pédagogue pour étudiants américains. Déjà de voir ces nanas m'apportait

beaucoup d'air, d'autant qu'elles étaient plus âgées que moi, bien sûr, et qu'elles me racontaient le « vent du large ». Quelque chose commençait donc à s'ouvrir aussi de ce côté-là.

Or, un jour l'université américaine avec laquelle il était en contact l'a invité. Et là, ce que je n'ai jamais su, c'est si vraiment l'invité était mon père. Le fait est qu'il n'y est jamais allé et je ne sais pas pourquoi. Par contre celle qui y est allée fut sa maîtresse dont je t'ai déjà dit qu'elle était une femme remarquable. Du coup, mon père s'est mis d'accord avec sa maîtresse pour que je parte avec elle m'occuper de ses enfants. Me voilà donc à la suivre comme baby-sitter sur un campus américain pour six mois. Nous sommes en 1967.

En fait, j'ai oublié de dire que ma sœur Mireille, qui avait un an d'avance à l'école, est venue avec moi en Allemagne pour apprendre la langue, et la famille chez qui nous étions lui a proposé de la garder un an. C'est ce qu'elle a fait. Cela a été un choc pour mes parents et toute la famille parce qu'elle a appris une autre civilisation, une autre langue... encore d'autres par la suite. Mes parents se sont dit que c'était vraiment formidable.

Plus ou moins à cette époque, alors que j'avais quatorze ans, j'ai demandé « l'émancipation » parce que je ne me supportais plus dans ma famille. Ça allait mal, je me sentais très mal. Mes parents m'ont alors dit : « Non, il n'en est pas question ! » Pour eux qui étaient si libéraux, ma demande leur semblait invraisemblable. Donc je n'ai pas eu gain de cause. Je m'engueulais régulièrement... ça allait mal dans la famille. Alors ils ont dû penser qu'à la place de me donner gain de cause, faire comme cela s'était passé pour ma sœur cadette qui avait inauguré ces longs séjours à l'étranger au sein d'une famille et donc ils m'ont laissée partir aux États-Unis. On a négocié cette affaire avec les profs du lycée avec qui on s'est arrangés : que je leur envoyais chaque mois un devoir pour chaque matière tout en suivant les cours au collège américain où j'étais et puis, je gardais les mêmes, je suivais des cours de littérature allemande, etc. ainsi que la vie du campus. C'est là que j'ai tout appris de l'Amérique.

Par exemple ?

La pilule, la contraception en général, les *boys-friends* à l'université d'à côté à la manière américaine où ça ne fonctionne pas du tout comme en France.

C'est-à-dire ? Tu sais, je ne suis pas pratique... [Rires]

Justement c'était pratique. Un *boy-friend*, c'est amant à temps partiel. Évidemment sur le campus, tu ne vis pas avec ton jules, tu étudies ; mais le week-end, tu pars et quand tu es jeune, tu vas en boîte avec ton *boy-friend*. Or s'il y en a une qui en a un et ses amies n'en ont pas, elle va demander à son *boy-friend* de l'université d'à côté, de lui amener des copains pour ses copines.

Et alors elles t'ont ramené des copains...

Bien sûr ! Et tout le monde faisait pareil. J'étais au *Bennington College* dans le Vermont en plein Est de l'Amérique ; l'Ouest je ne l'ai jamais connu. Et les *boys-friends* se recrutaient tous à Yale, qui est une université très célèbre. Donc nous allions prendre ces *boys-friends* à Yale, quand j'avais le droit de sortir... mais c'était souvent !

En plus il y avait le mode de vie américain qui m'enchantait totalement à cette époque-là. Les territoires sont immenses et tout se fait en bagnole. Moi je n'avais pas le permis, mais là-bas pour conduire, il suffit d'avoir seize ans dans un État, et dix-huit dans tel autre ; moi je n'en avais que quinze, donc je ne pouvais pas conduire. On décidait dans quel État nous allions passer notre week-end selon ce que nous voulions faire, on se demandait si on pouvait acheter de l'alcool selon les règles des âges.

C'est là-bas que j'ai pris connaissance du mouvement des Noirs qui étaient en pleine émeute ; on en parlait tout le temps avec tout ce qui se passait, la guerre du Vietnam dont on discutait déjà à la maison bien avant que j'aille aux États-Unis puisque c'était une actualité ordinaire. À ce propos, je me souviens d'une fille du PC, qui m'avait démarchée avec une brochure pro-vietnamienne quand j'étais au lycée en France.

Nous parlions donc beaucoup, beaucoup de ces choses-là et puis, je rencontre les beatniks. Alors les copines me disent : « Tu sais, il y a mieux que Bob Dylan, il y a Buffy Sainte-Mary et d'autres encore. » Enfin un tas de gens qu'elles me font connaître et dont j'ai oublié les noms aujourd'hui. On s'offre des disques, on fait des *parties* (surboum) à l'intérieur et à l'extérieur du campus. Bref, au bout de trois semaines, je baragouinais l'anglais, puis au bout de quelques mois, le parlais très bien.

Tout ça est parfait et c'est justement là que commencent les histoires d'hommes car, à la fin de l'année universitaire, fin mai, Régine rentre en

France. Mais moi je reste... parce que le billet était très cher à l'époque, c'était un événement pour la famille, d'envoyer un enfant en Amérique, y compris pour des parents qui étaient anti-américains. Mes parents avaient prévu que je reste au total six mois dans ce pays, ce qui voulait dire que je resterais aussi après le départ de Régine. Et pour cela ils m'avaient envoyée chez des amis à eux, où je devais rester encore deux ou trois mois.

Donc Régine part et je quitte le Vermont. Je commence alors ma vie américaine d'une manière plus autonome et je vais d'abord au Canada chez Davis. Là, ils me parlent des écoles alternatives canadiennes, ils me reçoivent en jouant de la musique, et je ne fais qu'apprendre tous les jours, tous les jours et puis je découvre, je découvre, je découvre...

Pour l'anniversaire de mes seize ans nous étions allées le fêter avec mes copines à New York City et là encore j'ai découvert un tas de choses dont je pourrais te parler longtemps : c'était génial pour moi !

J'ai découvert, entre autres choses, les Indiens et leur culture à Toronto : j'ai visité beaucoup de musées.

Tu as dit que c'est à ce moment-là que commencent les histoires d'hommes...

Ah ! Oui. Jusque-là, il y avait eu toujours les *boy-friends*, les sorties en boîte de nuit, etc. Et là il n'y avait pas de problème. Puis quand je suis retournée une fois à New York City chez une copine de *Bennington College*, elle m'organise le coup comme d'habitude, c'est-à-dire qu'elle rencontre un de ses potes et lui dit : « Viens avec des copains, on est tant de filles ! » *[Rires]*. Et moi, on m'assigne, on m'en désigne un comme étant mon *boy-friend*, le fameux « chevalier servant », celui qui te fait la cour et qui t'accompagne pour la soirée. Après, à toi d'en faire ce que tu veux.

Mais ce jeune qu'on m'offre en quelque sorte comme accompagnateur – je tiens à te préciser que c'est un très bon système : je le recommande chaudement ! – est absolument merveilleux et tout cela se passe à *Greenwich Village* en juillet 1967. Il a une tignasse comme ça, il est roux, les cheveux tout emberlificotés et des moustaches, et puis des chemises amples sur des pantalons à l'américaine, bref il avait une tenue qui n'existait pas chez nous. C'était vraiment une explosion *[esthétique]*. Voilà qu'on me présente Gabi. Très bien ! Mais là on devient fous amoureux, on s'entend super. Mon vrai beatnik dans *Greenwich Village*. Là je vis mon rêve ! Et alors il joue de la guitare, c'est un vrai titi new-yorkais qui connaît sa ville à fond. Nous

n'avons pas un rond, mais nous allons partout, à pied, on se tient la main, on court...

Gabi avait deux ans plus que moi et il entrait à la fac à Montréal, une fac de cinéma. Moi je venais d'avoir seize ans.

Je découvre New York comme ça et le temps passe... Nous vivions dans la rue. On faisait la manche et moi je trouvais que ça, c'était la liberté. Vraiment pour moi, ça a été formidable. J'étais très heureuse. J'étais ravie, et puis, je m'éclatais. Évidemment je visite toutes les boutiques beatniks et hippies qui existent à l'époque, il me fait connaître un tas de musiciens et puis un jour... il faut que je rentre. Et oui !

Malheureusement je suis mineure à ce moment-là et il faut que je rentre. Et là il me dit : « Je viens avec toi ! – Gabi, tu viens avec moi ? » Bon !

Alors il m'amène chez lui, dans sa famille, où je n'étais jamais allée, dans le Queens. En arrivant devant la maison de ses parents, je reste sur le pas de la porte et j'assiste de là, sans que je puisse entrer pendant deux heures, Gabi et sa mère en train de faire les cents pas en hurlant dans une langue que je ne connais pas, mais dont je comprends tout ce qui se dit. Et eux ne le savent pas. Ils se parlent dans une langue qui n'est pas l'anglais, je ne la connais pas, mais je sais que c'est une langue étrangère que je ne peux pas nommer, mais je comprends tout... et je le répète, ils ne le savent pas.

C'était du yiddish ! Et mon beatnik était né à Varsovie et sa mère avait mangé des pissenlits quand il y en avait à Auschwitz et son père avait survécu dans les bois de Pologne. Alors on peut dire que le « radar » avait vraiment très, très bien fonctionné. Mon beatnik à moi c'était un New-Yorkais... d'adoption.

Comme je te disais, je comprenais ce que se disaient Gabi et sa mère en yiddish, parce que je parlais couramment allemand, langue que j'aimais beaucoup. Donc je comprenais toute leur conversation, sauf quelques mots par-ci par-là qui m'échappaient. Or l'objet du débat était le suivant : « Tu ne partiras pas avec cette fille ! », disait la mère de mon copain et celui-ci répondait : « Si, je partirai avec cette fille. » Au bout de deux heures de discussion pendant lesquelles je suis restée dehors, puisque la mère de Gabi ne m'a pas fait entrer dans sa maison, on est partis tous les deux comme deux titis, deux hippies car désormais j'étais moi aussi déguisée, je ne te dis pas comment, à pied dans la ville.

Là, la première chose que je lui ai demandée a été de savoir quelle langue ils parlaient avec sa mère. C'est là qu'il m'a appris qu'il s'agissait du yiddish.

Gabi est venu finalement et je peux affirmer qu'il a été mon premier amoureux, mais pas l'homme qui m'a dépucelée, car je n'étais déjà plus vierge puisque j'avais laissé mon pucelage volontairement (plusieurs mois auparavant), parce que je sentais que ça commençait à « craindre » et donc il fallait y aller. Ça s'est passé à l'âge de quinze ans, un an plutôt que ma « découverte de l'Amérique ».

C'est pour ça que tu as dit qu'à quinze ans tu as commencé à voir une sortie dans ta vie d'adolescente qui n'était pas folichonne...

Ce n'est pas pour ça, mais ça en est la conséquence. En fait, à quinze ans, je commençais à ne plus être une gamine, à sentir la sortie de l'écurie, de mon oppression, de mon enfermement et tout le bordel qui allait avec. Je commençais à percevoir aussi les limites et les contours de mon individualité. Ça allait un peu moins mal à partir de cet âge-là. La conséquence, c'est que j'y « suis passée » d'une façon quasiment volontariste. En tout cas, il y avait un mec qui me draguait et qui me plaisait bien, c'était un vrai métèque, et hop ! sur la lande bretonne, « il est parti sur les flots dans les bras d'un matelot ! » *[Rires]* Voilà mon pucelage. En rentrant à la maison j'étais très fière, et là, j'ai dit à mes parents : « Eh ! bien voilà, j'ai perdu ma virginité ! »

Alors mon père a fait semblant de trouver ça très amusant, tandis que ma mère a pris un air renfrogné en disant : « Hou là ! là ! ». Mais voilà, c'était dit, et sans que ça traîne. Pour autant, je n'ai pas eu par la suite de petits copains, ni de relations sexuelles et, jusqu'à ce que j'aille aux États-Unis et que je me balance avec mes copines de l'université, dans ce mode de vie que je t'ai décrit tout à l'heure, en te parlant des sorties avec nos *boy-friends* les week-ends. Et là, avec eux un coup tu y allais, un coup tu n'y allais pas, un coup tu baisais, un coup pas, bref ça pouvait tout à fait arriver des petits coups par-ci, par-là. Mais quand même, il y en avait ; et cela, jusqu'à Gabriel où, là, c'était vraiment le pied. À vrai dire, on s'entendait très bien.

Nous étions donc main dans la main dans les rues de Manhattan et là il me dit : « Je vends ma chaîne hi-fi et je viens avec toi. » C'est ce qu'il va faire quelques jours après et nous voilà tous les deux dans l'avion. Moi en larmes sachant que je quitte le « Nouveau monde » et avec un pressenti-

ment que je ne saurais pas te dire, quelque chose d'atroce qui me mettait en larmes, en larmes. Gabi était là et on se bécotait tout le temps... mais moi je continuais à être en larmes à l'idée que je perdais mon « Nouveau monde ». Je savais qu'il y avait quelque chose que j'étais en train de perdre, mais je n'avais pas les moyens de le garder, les aurais-je eus, il aurait fallu que je reste sur place.

Toujours est-il que j'arrive à la maison à Lyon, mais Gabi reste à Paris pour visiter le Marais – je ne savais même pas qu'il existait – et me laisser trois jours pour accoutumer mes parents à l'idée de sa présence. En effet, la première chose que je leur dis c'est : « Voilà je reviens avec un mec. – Avec un mec ? » Je te laisse imaginer leurs visages.

Mais en plus je suis revenue d'Amérique avec un look d'enfer. Tout d'abord la mini-jupe qui date des États-Unis – mes sœurs viennent me chercher à l'aéroport et s'en souviennent toujours comme si c'était hier – avec des rayures violettes et oranges, un modèle tout à fait américain en jersey qui n'existait pas en France à l'époque. En plus, j'étais bourrée de badges avec des expressions d'argot que j'avais apprises avec délectation, du style « *Fuck you* », ou contre la guerre, bref un tas de badges d'opinions et de *provoc*. J'avais un peu la gueule d'un punk d'aujourd'hui ou des types de ce genre. Mes sœurs me regardent comme une extra-terrestre et, en plus, quand j'arrive à la maison, je pose mes bagages et je dis à tout le monde : « Il y a un mec avec moi ! »

Alors là, dis donc...

« Un mec avec toi ? Bon... mais alors on va le recevoir. » « L'homme » finalement arrive à la maison et mon père et ma mère se l'accaparent puisque tout ce qui venait de l'extérieur leur appartenait. Tandis que nous, les enfants, normalement, nous n'avions pas de propriété en propre. Et puis, ma mère parle anglais et mon père aussi et bientôt ils vont découvrir ses origines. « Oh ! Mais il est juif et en plus bundiste, c'est-à-dire de gauche... » Ils ont très vite été très admiratifs face à mon Gabi d'autant plus qu'ils ont su que son père était un grand historien du *Bund*, qui avait écrit sur les *Judenräte* c'est-à-dire la critique la plus radicale qui existe contre les conseils juifs pendant la Deuxième guerre mondiale. Et là mon père et ma mère pètent un plomb tous les deux. L'un et l'autre pour des raisons très différentes, mais tous les deux pour le fait que leur fille aînée devient un être à part entière et sexué... Forcément, face à cette nouveauté, ils vont élaborer une stratégie au

jour le jour comme tous les parents qui rencontrent pour la première fois ce cas d'espèce. En fait moi, je pense que face à cela, ils ont été complètement paumés et estomaqués.

Alors ils ont l'idée de m'envoyer dans une clinique à La Bourboule, dans le Massif central : c'est-à-dire dans un endroit complètement à l'opposé d'une ville comme New York et de la mode du jour. Et en plus ils viennent avec moi. Et Gabriel ? Mais lui n'aimait que la nature, et à La Bourboule, il était aux anges, absolument. En fait, on m'y avait envoyée pour me soigner une bronchite chronique, mais ils ont voulu profiter de l'occasion pour me réapprendre le mode de vie français. Ma mère est donc venue avec Gabriel et moi. Mes parents auraient souhaité que je revienne ensuite dans la famille, bien sage et que je puisse me réacclimater.

De mon côté, j'ai bien dit à maman : « Tu m'accompagnes si tu veux, quoique je ne le souhaite pas, mais de toute manière je vais à La Bourboule avec Gabi. » En réalité ma mère avait prévu de venir avec moi, sans se poser de questions à ce sujet.

Nous voilà tous les trois dans le Massif central. Finalement c'était très bien, puisqu'elle nous a fait visiter un peu la région et là on a eu encore trois semaines de sursis à se bécoter comme des amoureux. Puis le moment est venu où il a dû partir, parce que c'était septembre, la rentrée universitaire et il devait rejoindre sa fac à Montréal. Et il est parti. Donc déchirement, larmes et tout le reste. Mais enfin, Gabi prend son avion.

Les deux mois suivants on s'est écrit des lettres enflammées et puis à la fin il m'en écrit une qui disait : « J'ai une *girl-friend*... » Ah ! Mais bon, après je me suis dit : « Tant pis ! » justement, il y en a un sur le gril que je drague un petit peu, et on va y aller. » Il s'agissait du fils d'un ami de mon père, militant trotskiste à l'AJS [*Alliance des jeunes pour le socialisme*].

Voilà quelqu'un de sérieux !

[Rires] Et là par contre on baise juste quand il ne fallait pas et je tombe enceinte. En réalité, je savais exactement que c'était le jour qu'il ne fallait pas baiser.

Mais alors l'aviez-vous fait exprès ?

Non, mais on ne pouvait pas s'empêcher de baiser ce jour-là et donc je tombe enceinte. Et là, je ne te dis pas le retour au lycée où je leur raconte ça, aux copines et aux copains, puisque entre-temps j'étais entrée dans un

des seuls lycées mixtes de l'époque, le lycée Brossolette. Nous sommes à la rentrée scolaire 1967. À cette époque, les garçons se tenaient dans leur coin, étaient moins émancipés que les filles ou, s'ils étaient émancipés, étaient déjà dans des bandes assez fermées. Je raconte donc tout à ces filles de ce qui s'est passé aux États-Unis. Je frimais quoi, d'autant plus que j'ai continué à m'habiller avec toute la garde-robe que j'avais ramenée d'Amérique. Celle-ci n'était pas seulement composée de mini-jupes que l'on pouvait se procurer en France aussi, mais se remarquait par les textures utilisées. Par exemple, j'avais ramené une robe en papier avec des couleurs criardes d'un goût américain dégueulasse, pas chic, bref le contraire du goût français et j'en avais plein. Donc je fais évidemment une sensation en leur disant avoir vécu de près ce qu'on racontait à la télé à ce sujet.

Donc mon nouvel amoureux est un trotskiste, c'est, je le répète, le fils du meilleur ami de mon père et il a aussi des amis trotskistes : par exemple Serge et Cécile qui ne sont pas à l'AJS mais à Lutte ouvrière ! J'ai naturellement l'occasion de les rencontrer et je leur entends dire des choses du genre : « Mais c'est qu'on s'est levés à cinq heures du matin pour aller vendre le journal... » et là je découvre ce qu'est qu'une vente militante et tant d'autres choses liées à l'engagement politique. En fait, ils étaient superbes et ils faisaient du théâtre également. Et puis, un jour, je vais au théâtre de Roger Planchon pendant l'automne 1967 à Villeurbanne et, sur les marches du théâtre, je vois des mecs qui sont en train de vendre un canard. C'est la JCR [*Jeunesse communiste révolutionnaire*] et c'est l'époque de l'assassinat du Che ! Je m'en souviens très bien. À ce moment-là, on suivait des activités culturelles et à Lyon il y en avait de très bonnes, il y avait déjà le CNP où nous allions regarder des films d'excellente qualité, et puis il y avait aussi des concerts de jazz. Et là, je m'éclatais en allant écouter des gens comme Archie Shepp. Ce qui me rappelait un peu l'ambiance américaine, puisque j'y avais écouté beaucoup cette musique avec Gabi, qui m'avait fait connaître des musiciens de jazz tout à fait extraordinaires tels qu'Eric Dolphy.

À l'automne 1967 tu es au lycée Brossolette, tu es tombée enceinte et puis...

Oui. Je suis tombée enceinte en novembre et là mes parents ne m'ont pas demandé mon avis. Quand je le leur ai fait savoir, ils m'ont tout simplement dit : « Tu vas avorter ! » Et là-dessus c'est ma mère qui va prendre les choses en main comme une femme que je ne connaissais pas sous cet angle ; sans

doute et peut-être avais-je besoin de la connaître justement. Elle me dit : « Tu vas avorter et je m'occupe de tout ! »

On va voir le médecin du Planning familial, qui avait accouché ma mère de mes deux sœurs : il distribuait la pilule à tour de bras et à tout le monde ; il avortait aussi. Mais, après lui avoir expliqué la situation dans laquelle je me trouvais, il me dit : « Non, toi je ne t'avorte pas ! » Il avortait tout Lyon sauf moi ! Je n'ai pas compris pourquoi pendant longtemps. Je crois qu'il m'avait vu naître et donc il ne voulait pas m'avorter. Ça devait le renvoyer à des choses très personnelles, probablement il me voyait comme si j'étais sa propre fille, mais je ne sais pas exactement.

Et pourtant, à l'époque, la campagne pour l'avortement battait son plein et lui en pratiquait beaucoup, soit dans son cabinet, soit ailleurs. Il n'a donc pas voulu m'avorter et pourtant on ne lui avait pas demandé ça à la maison autour d'une table, mais dans son cabinet. Il était vraiment ami de mes parents, il venait régulièrement chez nous et on a souvent passé des vacances ensemble. « Non, je ne t'avorte pas ! »

Il a donc fallu chercher une autre solution. Finalement c'est une étudiante yougoslave qui a arrangé le coup. Elle nous a donné l'adresse de ses parents et c'est ainsi que je suis partie en avion avorter à Zagreb. J'ai avorté à quatre mois de grossesse, mais ça s'est passé dans un hôpital avec la méthode Karman et tout est allé très bien, même s'il était temps d'agir.

Je devrais raconter cette histoire plus longuement, parce qu'il n'y a pas assez de témoignages détaillés sur l'avortement. On a juste les dessins de Frida Kalho, qui est la seule à avoir représenté en peinture l'avortement. On n'a pas beaucoup de témoignages sauf, peut-être, dans des archives féministes.

En tout cas pour moi, ça a été atroce, parce que ces parents qui se prétendaient modernes ont eu la réaction des derniers des péquenots de n'importe où. Par exemple, mon père à un moment s'amène et me dit : « Oh ! mais ce n'est pas grave, on va te cacher à la campagne, on va cacher le môme et puis on le laissera... » Bref, pendant cette période, sur cette histoire j'ai tout entendu, mais jamais on ne m'a demandé des choses du style : « Mais toi qu'est-ce que tu veux ? Comment tu te sens ? On peut t'aider ? » Jamais ! Mais vraiment jamais. Ou encore : « Mais pourquoi tu as fait ça ? » Jamais, jamais ! Ni même après, ils ne m'ont dit par exemple : « Cette histoire ça veut sûrement dire quelque chose, il faudrait que tu ailles consulter quelqu'un,

tu as besoin d'un soutien, etc. » Non, même pas ça. Je le répète, jamais. De l'action sans paroles.

L'opération elle-même s'est quand même très bien passée. Le médecin, m'a demandé juste pour la forme comment j'avais fait ce gosse, ce à quoi j'ai répondu : « Ben écoutez, avec un mec, comme ça ! – Mais vous l'aimez ce garçon ? » a-t-il ajouté. « Non, lui ai-je expliqué, vous savez, on l'a fait mais on est étonnés de ce qui s'est passé. » Même si en réalité je savais que c'était le jour de la fertilité. Bon, après ce bref dialogue, il y a eu l'intervention et puis ils m'ont gardée quatre jours à l'hôpital... parce que j'avais un rhume [*Rires*]. Ce que je veux dire, c'est que l'avortement s'est bien passé du point de vue médical. D'autre part, le vieux et la vieille (elle-même avait eu une vingtaine d'avortements) qui m'hébergeaient à Zagreb m'ont amenée une fois sortie de la clinique, à la pharmacie et m'ont acheté six mois de pilules. Tu sais, je n'y avais pas droit en France parce que la loi interdisait d'en donner aux mineurs. Bref, je suis revenue avec des « pilules socialistes » que j'ai prises derechef.

Je les ai prises pendant six mois et après, la révolution avait eu lieu et donc, après avoir écoulées mes « pilules socialistes », j'ai pu avoir les autres pilules, tout ce qu'il y a de plus normalement.

Mais arrive l'événement.

Pendant les vacances de février 1968 je vais avorter à Zagreb. Je te passe ce que j'entends là-bas à la radio, les grèves et les autres événements qui commencent à se développer en France. Parmi les choses dont je me souviens bien ce sont des informations sur les manifs de Berlin où probablement mes copains trotskistes étaient allés. Et puis, de retour en France mes parents m'envoient me reposer à Grasse avec ma sœur et là j'entends parler, toujours à la radio, de la tentative d'assassinat de Rudi Dutschke. Cela nous a quand même fait un choc d'autant plus que Mireille et moi nous parlions allemand et ce pays représentait quelque chose pour nous. On se sentait concernées par ce qui s'y passait, on éprouvait une sorte d'intimité avec ce qu'y se passait...

Les vacances finissent et on rentre à la maison. Les jours passent, et peu ou prou en avril, le jour de mon anniversaire, mon père me viole. Peut-être à un jour près, mon père me viole ! J'ai dix-sept ans...

Alors là, je m'en souviens très bien ! C'est fin avril 1968. Je portais ce jour-là une robe américaine. Elle était bleue et verte avec des couleurs d'eau, bref

psychédélique. C'était une mini-robe, avec du tulle comme ça, bon... et moi j'avais dix-sept ans! Et j'étais... pouf... extrêmement gaie comme ça...

Il me viole, mon père, dans cette robe-là.

Mai 68 m'a sauvée...

Après le viol, je quitte cette robe pour me laver. C'est dimanche. Et là je prends un jean noir, un tee-shirt noir et une casquette noire, car à l'époque je commençais à porter des casquettes de poulbot et je sors toute en noir sur les boulevards, pour aller m'acheter des cigarettes, en me disant : « Ha ! bon, te voilà maintenant une fille incestueuse. Ha ! bon... Qu'est-ce qu'on va faire avec ça ? »

Les mains dans les poches, je me vois arpenter les boulevards...

À partir de ce moment-là, évidemment les relations avec mes parents se brisent définitivement. Ma mère avait pour coutume de m'embrasser sur la bouche, pour dire « bonjour, au revoir », toujours. Mais, ce soir-là, quand elle est rentrée pour m'embrasser... j'ai fait non avec la tête, ou plutôt j'ai eu un mouvement de retenue et après ça a été fini. Et vis-à-vis de mon père aussi, bien entendu.

À partir de là, de ce moment-là où les relations avec mes parents et toute la famille se brisent, je retombe dans cette sorte de trou d'isolement et de solitude où je me trouvais en début de puberté vers les onze ans. Cependant, je garde toujours les apparences, les allures extérieures d'une « extravertie ». Il faut se rappeler que j'étais devenue au lycée un petit peu populaire au milieu d'un groupe de copains. Non pas qu'on se fréquente beaucoup, mais mes aventures avaient été connues et étaient rares pour des lycéens. Une fille qui venait de passer six mois aux États-Unis et qui avait vécu des choses pareilles... quand je leur racontais, tout le monde restait bouche bée. C'est peut-être pour ça qu'à cette époque ces copains me demandent un jour si je ne pouvais pas leur faire un débat au ciné-club qui servait aussi de lieu de discussion et d'animation culturelle au lycée. Je leur réponds « Oui », et ils me disent que cela va se passer le 3 mai. Il fallait intervenir sur la question scolaire en général, et des lycées en particulier.

Entre-temps, il y avait déjà eu des manifestations dont j'avais entendu parler à la radio et, c'est toujours par le poste que j'entends que justement ce 3 mai, on appelle à une manifestation à l'INSA. Ce qui fait que le matin de ce jour-là, je vais voir mes copains du lycée en leur disant que je ne pourrai pas animer le débat au ciné-club le soir, ainsi que je leur avais promis, parce qu'il y avait une manif et que je comptais m'y rendre. « Ah ! m'ont-ils répondu, mais tu sais nous y allons aussi ! »

Mai 68 commence...

Avant de poursuivre sur Mai 68 je voudrais revenir sur deux questions. La première concerne le « père » de l'enfant avorté. En as-tu discuté avec lui de cette histoire de grossesse ?

Oui, nous en avons discuté ; Bruno, c'est ainsi qu'il s'appelait, savait que j'étais enceinte, mais comme moi, il avait été pris en main par son père qui avait finalement tout payé. Bruno est parti travailler quelque part pendant l'été 1968. Par la suite, nous avons maintenu notre relation qui lentement s'est distendue, car l'avortement ça a été quand même un choc pour les deux.

Il faut ajouter que ce qui nous avait unis pendant quelque temps, c'était d'un côté qu'il s'agissait d'un garçon du milieu que je fréquentais, et puis qu'il avait fait « le mur », c'est-à-dire qu'il avait fugué de chez ses parents pour aller en Angleterre où il avait connu les beatniks. Donc il connaissait la « came », la « dope » etc.

Mais alors vous « fumiez » déjà ?

Moi pas encore, mais lui il avait alors peut-être déjà fumé. Gabi lui, il fumait et c'est lui qui m'avait fait découvrir l'herbe. Mais, même avec lui, à ce moment-là je n'avais pas fumé, parce que mes parents m'avaient bien dit avant de partir pour les États-Unis : « Attention, si tu te drogues, on te rapatrie vite fait ! » Et je dois dire que j'y avais cru, et j'avais accepté cet interdit, chose qui me paraît maintenant très étrange.

Je disais que ce qui nous avait unis Bruno et moi, c'était le fait qu'il connaisse ce milieu beatnik, et pas tellement le fait qu'il soit trotskiste, puisque pour moi cela me semblait quelque chose de plutôt dirigiste, autoritaire et étroit.

Enfin, après tous ces événements, grossesse, avortement, on a gardé des relations pendant tout l'hiver 1968, mais pas vraiment amoureuses.

Et puis, je dois le répéter, nous, « les enfants », pendant la grossesse d'un côté on a été vite pris en mains par les parents et, de l'autre, nos relations se sont distendues car ce qu'on vivait à l'intérieur de notre famille était très dur, chez lui comme chez moi. En tout cas, pendant les événements de Mai 68, parce qu'après j'étais libre de tout lien, il n'y avait pas de problèmes.

L'autre question est plus difficile et je ne sais pas vraiment comment la poser. Il y a cette histoire de viol. En t'écoutant bouche bée au moment où tu m'en parlais, je me suis demandé si tu t'étais défendue...

Dans un inceste tu ne peux pas te défendre, parce que celui qui est en train de te violer est un familier, en l'espèce ton père. Et ton père n'est pas en train de faire du mal explicitement, consciemment. Il est en train de faire quelque chose de bizarre. Il n'est pas en train de te faire du mal, tu n'as pas à te défendre. Quand se produit une scène de viol, de vrai viol et notamment incestueux, et en l'espèce je ne te parle que d'inceste, tu es tétanisée, paralysée par la terreur, par ce que tu reçois inconsciemment. Et tu ne fais, moi en tout cas, je n'ai pas fait un geste pour me défendre ou pour partir, parce que ce serait pire de faire des tentatives de fuite, car après en plus, on te battrait, comme quand j'ai été même... et tu augmenterais la fureur, la colère, la violence, les coups, etc. Donc il n'y a pas de questions comme ça. Tu ne peux pas te défendre. Maintenant, c'est ce que je pense et ce que j'ai vécu, mais les autres je ne sais pas comment elles ont fait. Moi, je te dis que dans un cas comme celui-ci, où il s'agit d'un viol d'un familier, de ton père, tu penses qu'il n'est pas en train de te violer, et il est encore moins question d'acte sexuel. Tout ça n'a rien à voir avec la conscience, tu es en état blanc, de traumatisme. Tu es dans une espèce de bulle, de *no man's land*. Rien ! Donc ce n'est pas une lutte. Il ne s'agit pas d'égaux qui ont les mêmes représentations. Lui-même d'ailleurs, le protagoniste, est dans un état d'absence, il est dans un état second et il n'est pas bien. De toute façon ça déconne, c'est détraqué, il y a quelque chose qui ne va pas.

As-tu parlé de cette histoire avec quelqu'un à ce moment-là ?

Oui, mais pas tout de suite. Dans un premier temps, je n'en ai parlé à personne. Mon père me dit : « Tu ne dis rien à ta mère. » *[Rires]* Et je ne lui dis rien. Ni à mes sœurs, ni à aucune autre personne. Ce que je peux te dire, en anticipant un peu sur les événements, c'est qu'entre mai et juin 1968, probablement au tout début du mois de mai, une camarade de classe

avec laquelle je m'entendais assez bien et qui était assez délurée, me dit un jour : « J'ai une surbroum ce soir et je ne sais pas quoi mettre. – Mais j'ai des robes américaines, lui ai-je répondu, dont une qui est bien et je vais te la prêter ! »

En fait, je lui prête « la robe ». Et elle la perd ! Et donc la robe du viol a été perdue, à peu près immédiatement. J'ai retrouvé dernièrement cette copine et je veux absolument lui dire un de ces jours, que grâce à elle, j'ai réussi à me débarrasser de la première tunique qui comme celle de Nessus, m'avait arraché le sang...

Je n'en ai pas parlé tout de suite autour de moi, mais en juin 1968 je l'ai raconté à mes camarades « barricadiers », c'est-à-dire environ un mois plus tard...

Nous sommes au printemps 1968 et tu vas te rendre le 3 mai à une manifestation. Y en avait-il eu d'autres auxquelles tu avais participé ?

Non. J'en avais vu... peut-être en étant enfant avec mes parents, puisqu'ils y allaient, surtout mon père. Les premières manifs que j'avais vues vraiment, c'était aux États-Unis, par exemple une contre la guerre du Vietnam à New York, une manif bourrée de Noirs qui défilaient en faveur des Vietnamiens. Je me souviens que face à cela, j'ai « rabâché » ce que j'avais appris dans ma famille, c'est-à-dire qu'on se trouvait là face à l'aliénation. Je ne pouvais pas l'expliquer plus précisément, c'était un peu « brut de décoffrage », mais cela m'avait tout à fait l'air d'un symbole d'aliénation... ce qui était vrai.

Avant de poursuivre sur Mai 68, je voudrais revenir sur ce mot que tu as dit : « Enfant j'ai été battue. » Peut-être qu'il y a un lien entre cette forme de violence et le viol...

Oui, il y a pour le moins un lien qu'on peut faire, c'est-à-dire que j'ai été battue par mon père, pas par ma mère. Elle était très sèche, rigoureuse et rigide sur un tas d'aspects, mais aussi très douce sur d'autres. Ma mère ne nous battait pas. Quand elle nous filait une vague gifle ou une fessée éventuellement, ça n'avait rien à voir... tandis que notre père nous battait, je veux dire mes sœurs et moi – heureusement que j'en avais, parce que ça m'a permis de développer une identité d'enfant, un collectif d'enfant contre la force que j'avais devant moi (celle parentale) et ça c'était important. Notre père nous battait donc avec une extrême violence, quand il avait peur qu'on fasse une connerie, quand il se mettait en colère. Je me souviens d'une fois,

je devais avoir dans les deux ans et demi, où nous étions à Francheville. Bref, il piquait des colères noires... Il nous battait jusqu'à ce qu'on tombe par terre, et boum, boum, boum ! Des fois c'était des coups de poing... La dernière giflle que j'ai reçue, ça a dû être lorsque j'avais vingt ans avant la taule. Mais là, inutile de te dire qu'après ça, avec mon père, ça allait mal.

Mon père nous filait des taloches d'enfer, et après... il nous consolait. Bien entendu que ça a à voir avec l'inceste, car effectivement, à partir de là, on pourrait développer à foison tout ce qu'on veut du point de vue analytique : l'amour et la violence paternelle étaient deux choses liées entre elles et imbriquées. En tout cas, je savais pour l'avoir enduré ce que c'était que la violence, car il était violent. Un jour à Zagreb, il a fait rouler dans le caniveau ma sœur qui voulait traverser la rue, alors que passait une moto. À moi, il m'a donné une roustes terrible un autre jour, en 1959.

Et après, il nous consolait. Donc il nous prenait sur les genoux, il nous câlinait, nous embrassait, tout le temps après nous avoir battues. Quand il a été vieux, et qu'il a eu un fils, je me rappelle qu'il m'a dit un jour : « Je pense à vous [toi et tes sœurs], il faut absolument que je me rattrape, que j'élève mon fils autrement, que je ne le batte pas, que je ne le touche pas, etc. »

Après le viol tu n'as pas eu envie de partir de chez tes parents ?

Ah si ! À vrai dire, je l'avais déjà fait une fois. En effet, j'ai fugué en jour à quatorze ans, à l'époque où j'avais demandé mon émancipation. Et où suis-je allée ? À Francheville où mes grands-parents sont absents, et pour entrer dans la maison, j'ai dû escalader le mur. J'étais partie en emportant une très grosse valise. Mais le jour suivant, j'ai téléphoné chez mes parents et je leur dis où j'étais... je suis retournée évidemment, ou ils sont venus me chercher immédiatement.

Or, le viol se passe fin avril. Quelques jours après nous sommes déjà au 3 mai. On peut dire schématiquement qu'à partir de ce jour-là, je n'ai plus mis les pieds chez mes parents. C'est-à-dire que j'y revenais, mais c'était fini, après j'étais une autre personne, je n'étais plus vraiment là, ils n'avaient plus aucune emprise sur moi. De plus, le 3 mai, je vais à cette manif, et j'y rencontre les copains lycéens anarchistes : Jeanne, son frère René, Alain, Françoise et sa sœur aînée qui habitaient Villeurbanne et qui a été tuée sur un trottoir par une voiture, c'est-à-dire des gens qui faisaient partie du groupe anarchiste Bakounine. Je fais la manif et je m'aperçois que ces copains de

lycée, qui noyautent le ciné-club du lycée Pierre Brossolette à Villeurbanne, sont des militants anarchistes.

C'est la première fois que tu prononces le mot anarchiste dans ton récit...

Oui, mais je n'avais pas à le prononcer avant, puisque c'est bien simple : je ne le connaissais pas !...

Et que signifiait-il à ce moment-là ?

Ça veut tout de suite dire ce que c'est : que c'est « le pied », c'est une évidence ! Ça n'a aucun sens institutionnel, orthodoxe, organisationnel particulier, sauf le mot groupe qui lui, en a un ; surtout quand c'est un groupe d'amis de mon âge. De toute façon, ça respire parce que jusqu'alors je n'avais connu que des groupes d'adultes qui m'opprimaient et tout cela était trop lourd. Donc dès qu'il s'est agi d'un groupe de jeunes de mon âge peu ou prou, c'était bon ! Sauf que, et cela je ne te l'ai pas encore raconté, j'avais été pendant deux ans, de dix à douze ans, chez les *Éclaireurs de France* où mes parents m'avaient envoyée, car ils pensaient me donner, justement, le sens du groupe et où je ne m'étais pas plu ; je les avais quittés. En fait, j'ai détesté ça ! C'était bien un groupe, mais j'avais tellement horreur de cet uniforme, que je n'osais même pas le mettre pour me rendre aux réunions et aux activités qu'ils organisaient. Pour moi, c'était quelque chose d'une laideur incommensurable !

L'inverse pour ce « groupe d'anarchistes » dont les membres m'avaient repérée. (Lyon est une toute petite ville, j'ai été vite retapissée : j'étais la fille du prof machin. C'est ce que je suppose, car jamais ça ne m'a été dit.) Me voilà à l'INSA pour participer à cette manifestation, sans le dire à mes parents. Chose très étrange, puisque mon père était justement prof à l'INSA. Et pour moi, l'INSA me ramenait à l'idée de campus, celui que j'avais connu aux États-Unis, et aussi à la joie de vivre... tu vois, les réflexes de Pavlov. Cela veut dire qu'en entendant parler d'une manif sur un campus, moi j'y vais ! *[Rires]*

Ce jour-là c'était noir de monde et tout ce qui se disait pour moi, c'était une évidence, même si maintenant, je serais incapable de te dire de quoi ils ont parlé. En plus, je ne me souviens même pas du « motif » de la convocation de ce rassemblement. Je ne sais pas non plus qui a parlé. Sûrement des copains, des gens que j'ai connus... je me rappelle que c'était noir de monde, et l'enthousiasme que j'éprouvais à me retrouver avec tous ces gens.

J'y suis allée avec ma copine de classe Claire, on s'est tenues par la main toutes les deux au milieu de tous ces lycéens et de cet enthousiasme chaud. Est-ce qu'ils nous ont dit de faire la révolution ? Je n'en sais rien, mais enfin peu ou prou, c'était ça. Nous avons croisé dans cette réunion d'autres lycéens excités comme nous et, du coup, on s'est rapprochées d'eux.

À la fin de la journée, je rentre chez moi, et puis le lendemain je vais au lycée. Entre-temps il s'est passé des choses au niveau militant puisque les lycéens sont allés rejoindre le groupe Bakounine pour chercher des infos, et tout ça commençait à s'agiter. Ce que je peux te dire, c'est que le ton monte dans le lycée, ça chauffe, ça chauffe et à l'extérieur n'en parlons pas ! Ça chauffe beaucoup. D'autre part, nous écoutons la radio en ce début de mois de mai et qu'est-ce qu'on entend ? On y parle des meetings des étudiants et on entend chanter *L'Internationale*. Alors mon père se met à la chanter lui aussi devant le poste et il me l'apprend. C'est te dire à quel point il était envahissant !

Et voilà, quand je suis allée aux autres manifs, je connaissais déjà *L'Internationale* puisque je l'avais apprise à la maison. C'est probablement le cas de tous les enfants de militants...

Bon, là mon père était d'accord avec les étudiants et il avait déjà exprimé son soutien à leur mouvement parisien, ce qui fait que quand je lui ai dit que je suis allée à une manifestation, il n'y a pas eu d'opposition, ni de conflit familial. Deux jours après, le 5 mai, je suis allée à une autre réunion qui avait été appelée, maintenant je ne sais pas quand, ni même dans quel endroit elle se tenait... et puis pour le reste, je crois que le groupe Bakounine a bien fait les choses. La première personne de ce groupe que j'ai connue, et c'est tout à fait normal, ça a été Sylvain. C'est normal, parce qu'il était probablement le « délégué » du groupe « aux affaires extérieures ». Everest, un autre de ces membres que tu connais, dirait peut-être autre chose... Mais pour moi après avoir reconnu ces lycéens anarchistes, j'ai connu Sylvain.

Que faisait-il à ce moment-là ?

La révolution... car je ne saurais pas te dire s'il faisait autre chose. Rien d'autre ! Tout du moins il semblait s'occuper que de cela : faire la révolution. Ce dont je me souviens, c'est que les gens du groupe Bakounine sont venus faire un bombage sur le lycée : « La passion de la destruction est une passion créatrice ! » et ça je peux te dire que ça m'a impressionnée. Je pense que c'était lui avec ses copains lycéens. Avec Jeanne par exemple, avec qui

il baisait plus ou moins, parce que dans ce groupe il y avait toujours des histoires de cul. Ce qui était très attirant chez ce Sylvain, c'est qu'il rigolait tout le temps, et puis il y avait toujours ces histoires amoureuses, érotiques entre eux. On voyait bien qu'il se passait des trucs quand ils disaient : « Bon, maintenant, on va au local... » Au tout début je ne savais ni où il était, ni de quoi il s'agissait. On aurait dit un lupanar, c'était pareil : « On va au local, on va au local », disaient-ils. Et dans ce local, on a amené un matelas et là, hou ! là ! là ! *[Rires]* Puis dans ce local pour moi, il y avait Sylvain.

Au lendemain de ce bombage, il y a eu une distribution de tracts devant mon lycée et Sylvain était là aussi. Bref nous nous transportâmes, Claire et moi, du lycée Pierre Brossolette à la fac, où il y avait déjà des commissions et je crois qu'ils étaient en train de l'investir. Alors on est allée voir je ne sais quel « comité » qui se trouvait au « sommet ». On leur a dit qui nous étions, qu'on était du CAL (Comité d'action lycéen) et, à partir de ce moment-là, on a noué des liens avec des étudiants de la fac. Ensuite, on a fait quelques allers et retours entre le lycée et la fac. Puis je me suis installée à la fac, mais pas ma copine Claire, en tout cas moins que moi. Et alors, à partir du moment où je me suis installée là-bas, je ne vivais plus à la maison ou très peu. J'y allais quand même dormir, les premiers jours : moi je n'y arrivais qu'avec le dernier autobus, et donc je n'y bouffais pas. Ensuite je suis restée tout le temps à la fac, parce qu'on y dormait aussi, après y avoir amené des matelas précisément !

Et c'est comme ça que « Mai 68 m'a sauvée du viol »...

Ça me paraît « joli », cette expression.

Mais oui, c'est ça, parce que j'ai pu aller tout de suite d'un jour à l'autre rencontrer des gens qui m'ont donné une parole, une identité, une formation, une réponse, un goût de vivre, une raison de faire quelque chose, une fièvre, une excitation, une joie, des semblables, des copains, des gens qui ressemblaient à l'Amérique sans avoir rien à voir par ailleurs, et puis un logement, un hébergement, un lit, un matelas. Et alors je ne suis plus revenue à la maison.

Et nous sommes là en plein mois de Mai 68. Que retiens-tu de tout ce qui s'est passé à ce moment-là ?

Pour moi, ça été très étrange parce que ça a été totalement fondateur, puisque je n'étais pas comme les autres étudiants. Si tu prends des amis

qui avaient alors vingt ans, par exemple Jean-Pierre, et qui eux ont œuvré à l'avènement et à la création de cet événement-là, ça n'a rien à voir évidemment avec mon expérience à moi. Ne parlons pas de Françoise Routhier que j'ai connue à ce moment-là et qui avait onze ans de plus que moi. Tu t'imagines ce que ça veut dire onze ans de militantisme de plus que moi ! Sans compter onze ans de sa propre vie ! C'était une femme de vingt-sept ou vingt-huit ans, ce qui n'est pas dix-sept ans ! Et je ne te parle pas de Jacques Florot qui faisaient partie des « vieux », et même Daniel Colson que je n'ai pas connu ici. Bref, la façon dont ils et elles ont vécu cette histoire n'a rien à voir avec la façon dont je l'ai vécue moi-même du haut de mes dix-sept ans. Donc, je suis incapable de raconter autre chose que ce que j'ai déjà écrit à ce sujet, notamment sur les comités de grève, les piquets de grève, les tracts en abondance, tout en sachant que moi, je n'ai rien écrit et je n'ai aucune trace écrite de l'époque, aucune archive. Nous n'avions pas d'appareil photo et encore moins de caméra. Pour tout te dire, je n'ai aucune photo de l'époque, même pas de moi-même. Et pourtant, je n'ai fait que ça et cela jusqu'au 17 juin, pour le moins c'est la date qui me vient en tête en ce moment.

Ce jour-là, quelqu'un a dit : « Il faut rendre la fac ! – Il faut rendre la fac ? me suis-je exclamée, mais alors où est-ce que je vais habiter maintenant ? » Ça ne s'est pas dit probablement « exactement comme ça », mais je sais que je me suis dit : « Mais moi, je ne peux pas rendre la fac ! » Alors là, il a fallu que je trouve une solution dans l'urgence. C'est-à-dire que je me suis jetée dans les bras du premier homme qui a voulu de moi – il s'appelait Jean-Claude – à qui j'ai fait une drague d'enfer, parce que je ne pouvais vraiment pas rentrer chez mes parents, ce n'était pas possible. Je pense qu'il a bien voulu se laisser séduire par mes sirènes et c'est ainsi qu'il m'a amenée dans l'appartement collectif où il vivait avec Françoise Routhier et un autre ami désormais disparu qui s'appelait Jean-Pierre. Cet appartement est devenu pour moi le centre de la révolution, et je pense que c'était vrai en très grande partie. Il se trouvait rue Baraban, une adresse très connue des révolutionnaires de 68 à Lyon, située entre le troisième arrondissement de Lyon et Villeurbanne. Je suis donc allée m'installer avec Jean-Claude là-bas, et je ne suis pas rentrée chez mes parents.

Mais cela s'est passé à la fin des événements et de l'occupation de la fac.

Maintenant, sur tout ce qui s'est passé pendant tout ce temps, je pourrais te raconter beaucoup de choses, sans te dire des trucs très intéressants parce que, même si pour moi ça a été un événement fondateur, sans aucun doute, tout est brouillé dans une sorte de halo. D'ailleurs, je peux te dire que quelques années plus tard, j'ai participé à un film allemand qui s'appelle *Un taxi pour Kaboul* : l'objectif du film était de savoir ce qu'était devenu Kaboul à travers les guerres, et pour ça, ils interviewaient des hippies qui avaient fait la route. Moi je leur avais dit que je n'étais jamais allée dans cette ville, mais comme j'étais allée en Inde, ils ont voulu quand même recueillir mon témoignage. Dans ce film, il y a Donovan qui dit : « On était alors tout le temps défoncés, tout le temps, et celui qui vous raconte quelque chose, celui qui a des souvenirs concrets, ça veut dire qu'il n'y était pas. Nous étions tout le temps défoncés et on ne se rappelle de rien. »

Moi je n'étais pas du tout défoncée pendant Mai 68, parce que je n'utilisais pas encore de drogues ; mais c'est comme si j'étais dans l'incapacité de te raconter des faits concrets. Ce dont je me rappelle, ce sont quand même les manifs et les tracts qu'on distribuait tous les jours, ou encore la bataille quotidienne entre les maos et les trotskistes. Mon ancien amant Bruno, c'est-à-dire le père de mon fœtus avorté, il était alors à la fac comme les autres, mais il ne me parlait plus parce qu'il était resté trotskiste à l'AJS, et moi j'étais devenue une enragée contre tout ce qui n'était pas anarcho-spartaco-situationniste. Alors, se dire anarchiste à proprement parler c'était déjà totalement dépassé, il n'était pas question qu'en plus, on aille devenir des militants comme ça, étroits. Non, nous étions des enragés, des enragés !

Donc je suis allée au local du Mouvement du 22 Mars qui a été créé par Françoise Routhier et Michel Marsella, c'est-à-dire avec la participation de la JCR lyonnaise (qui n'avait rien à voir avec la JCR parisienne) et les membres du groupe Bakounine. En effet, à un moment donné, la JCR s'est dissoute et a fait cause commune avec le groupe Marsella, c'est-à-dire le groupe Bakounine, et ils ont créé ensemble le Mouvement du 22 Mars parce que Michel était ami de Jean-Pierre Duteuil [*un des membres fondateurs du Mouvement 22 Mars, actuellement animateur des éditions Acratie*] et il faisait le lien entre Lyon et Nanterre. Ces gens-là étaient sur la ligne *Noir et Rouge* et ils n'en ont pas démordu ; ils sont venus vendre le *Manifeste du 22 Mars* devant mon lycée où j'ai vu Sylvain. Je le répète, celui-ci était très expansif, et c'est le cas de le rappeler, puisqu'il prenait tout le monde sous

son aile, y compris sur son lit, et pour ça quelqu'un a dit que Sylvain avait passé tout Mai 68 à l'horizontale ! Ce qui n'est pas vrai, parce qu'il a au moins fait les barricades : nous les avons faites ensemble ! *[Rires]* Je pense que pour faire une histoire des militants de cette époque-là, on ne peut pas ne pas recueillir son témoignage, parce que c'est un phénomène. D'ailleurs je l'ai vu il y a moins d'un an et il est toujours fidèle à lui-même.

Parlons donc de ces barricades...

Mais nous n'y sommes pas encore. Nous en sommes à diffuser ce *Manifeste du 22 Mars* devant le lycée Pierre Brossolette, à mettre tous les autres lycées en grève, à rencontrer un tas de copains, mais très, très peu enragés, parmi les lycéens. Ils ont en général autre chose en tête que ça, ils sont en grève et nombreux, mais ils ne sont pas comme nous ; et donc, nous nous détachons déjà du mouvement des lycéens, très clairement, malheureusement...

Jeanne est enlevée par son père qui lui interdit de faire 68 et l'enferme à double tour dans leur maison de campagne : je ne la vois donc plus. Bientôt, on ne voit plus son frère non plus, et ainsi de suite, les copains lycéens sont rattrapés par la famille, alors que pour moi ma famille ne pouvait plus le faire.

En Mai 68, on va faire des piquets de grève devant la Rhodiaceta où je me fais tabasser – ce n'est rien de le dire. Je découvre les ouvriers de chez Richard et je ne sais quoi encore. En même temps on faisait plein d'AG à la fac où nous vivions, et j'y découvre beaucoup de monde, Everest, Cristobal... Everest que tu connais, était alors au groupe Bakounine de l'INSA, je pense qu'il aurait beaucoup à dire.

En fait, après les anarchistes qui sont les premiers activistes que je rencontre, j'ai ensuite rencontré les conseillistes-spartakistes, c'est-à-dire Françoise (Routhier) qui était prof dans mon lycée ! Et oui, et je l'ai d'abord connue comme prof et puis comme chef, parce que c'était une des chefs de Mai 68. Je me souviens qu'à la fac nous avions trois chefs. Françoise, André Bruston et Jacques Florot. Ce dernier posait plutôt au chef intellectuel – qu'il n'était pas –, mais en fait c'était Bruston qui nous donnait les instructions : où on devait garder la fac, qui devait garder telle ou telle aile, et, s'il n'y avait pas beaucoup de monde, il fallait aller lui dire. De toute façon les décisions théoriques et même pratiques ne se prenaient pas sans Françoise. J'insiste beaucoup sur sa personne parce, d'un côté elle est morte et ne peut plus témoigner, et, de l'autre, parce que les histoires de 68 sont

en train de se réécrire à Lyon à la vitesse grand V, et à la « vas-y comme ça m'arrange ! »

Françoise était précisément luxembourgistes et a formé tout le luxembourgistes à Lyon. André Bruston était fils de protestant, ce qui représentait la chose plus importante pour nous, et grâce à lui on se réunissait à la CIMADE, c'est-à-dire nous du 22 Mars « élargi ». Le local de cette association se trouvait alors vers l'AGEL *[Association générale des étudiants de Lyon]*.

Jacques Florot était plus marxiste. Françoise aussi, mais d'un marxisme relu par Maximilien Rubel ! Comme je viens de te dire, elle était luxembourgistes, plus que marxiste. Enfin, tous ces gens étaient alors loin devant les « gauchistes ».

Outre les tracts et les affiches, nous avons fait aussi des piquets de grève, et nous allions prêter main-forte aux ouvriers qui téléphonaient au standard de la fac. Il me semble qu'à ce moment-là tout le monde faisait tout. Et pourtant moi, j'étais plus précisément à l'imprimerie. En fait, je sais que quelqu'un – je ne me souviens pas qui c'était, certainement quelqu'un du comité dirigeant de la fac, et qui dit comité dirigeant dit obligatoirement Mouvement du 22 Mars – cette personne me dit donc un jour : « Toi, tu vas à l'imprimerie ! » Et nous voilà dans cette imprimerie, où nous entrions par un soupirail. Si tu vas visiter la fac de lettres Claude Bernard qui donne sur les quais du Rhône, tu arriveras dans la grande cour intérieure, et nous étions là. Quelqu'un avait défoncé ce soupirail donnant dans les locaux de la reprographie de la fac et c'est par là que nous descendions dans ce sous-sol.

Je me suis glissée souvent, comme tout le monde, par ce soupirail pour faire tourner les machines à imprimer des tracts. Moi qui ne savais rien faire, je le faisais parce qu'il fallait bien faire quelque chose, autrement tu n'étais pas un révolutionnaire, ni un insurgé ni rien, et donc je faisais quelque chose là-bas ; et puis on diffusait ces tracts de partout.

Aujourd'hui, si je me trouvais face à une de ces machines, je ne sais par quel bout je la prendrais. Tandis qu'à ce moment-là, dans cet atelier de reprographie, je réussissais à faire des choses, surtout grâce à Vincent, dit « le petit », qui avait les cheveux gris et dont plus tard on a découvert qu'il était flic. Chose que nous subodorions déjà à l'époque, mais il était si sympa et puis il restait tout le temps avec nous. Or, il se trouve qu'en Mai 68, je n'ai été arrêtée à aucun moment, jamais. Je suivais tout bêtement les consignes de mes amis du « Comité central », qui étaient le cœur et la tête pensante :

il n'y avait donc pas moyen de se tromper ! En Mai 68 je n'ai jamais été arrêtée, mais ma carte d'identité a disparu à cette époque-là. Or quand j'ai été arrêtée pour *l'affaire des Tables-Claudiennes* en 1971, dans le dossier colossal que les flics m'ont sorti, il y avait cette fameuse carte d'identité. Je pense que c'est ce Vincent qui la leur avait récupérée.

Pendant ce mois de mai, je vendais aussi les « affiches de Mai » devant la fac, pour faire du pognon pour nos activités. Il m'en reste encore deux jeux, mais alors j'en avais des piles et des piles que je vendais parce qu'il fallait bien se rendre utile. Bien entendu, les camarades du « Comité central », n'allaient pas s'embarrasser d'une lycéenne comme moi pour prendre leurs décisions. Tu penses bien d'ailleurs que les décisions, comme toujours chez les anarchistes et les révolutionnaires, à ce moment-là, se prenaient en comité secret et restreint ! *[Rires]*

Je me souviens aussi que, pendant toute cette époque très mouvementée, nous allions bouffer chez les parents d'un grand copain de Françoise Routhier, Jean Brière, qui s'est illustré par la suite en s'engageant chez les Verts avant de verser dans l'antisémitisme, mais qui alors était bien loin de dire des âneries (dont je ne connais pas vraiment la nature). Toujours est-il que ses parents tenaient un vieux restaurant, une vraie cantine ouvrière derrière la fac, et c'est là que nous allions bouffer régulièrement pour une somme modique.

Et les barricades ? *[Rires]*

Je comprends que tu veux qu'on en arrive à cela, mais tu dois savoir qu'à Lyon il n'y en a eu qu'une seule fois, alors que Mai 68 a duré presque deux mois. Tu comprends donc mon problème.

Pendant tout ce temps, on n'a pas toujours fait des barricades, mais on se réveillait à la fac et on y passait toute la journée. Et encore, contrairement à d'autres copains, moi je repassais quand même chez mes parents tous les trois jours pour me laver et me changer. Chose qui était totalement inutile dans une situation pareille ! D'ailleurs à un moment donné, il y a même eu un copain qui trouvait qu'en agissant de la sorte, je faisais quasiment preuve d'une certaine coquetterie bourgeoise *[Rires]*. Ce copain c'était Francis, étudiant à l'INSA que j'ai revu dernièrement à l'enterrement de mon père.

L'autre lieu où l'on s'agitait beaucoup, c'était l'UNEF et particulièrement l'AGEL. Cette dernière structure a gardé une grande importance pendant les trois années qui ont suivi Mai 68. C'était le restau universitaire, mais à

cause des luttes intestines du mouvement étudiant, c'était aussi le centre du pouvoir étudiant que s'arrachaient les enragés et les situs de Strasbourg. Bref c'était un lieu important où nous allions chercher les tracts ou tout autre matériel, quand il n'y en avait pas à l'université.

La barricade et les « barricadiers »

Donc un jour, nous partîmes en manifestation comme presque chaque jour : des grosses manifs, énormes. Il y avait là Jean-Yves qui était à *Archinoir*, extrêmement volubile et surréaliste, qui tenait le mégaphone et qui criait : « À Nantes ça se bat, dans telle autre ville se passe ceci et cela... » En fait, il écoutait la radio et il nous retransmettait les infos. Ça chauffait, ça chauffait les foules ; et puis il y avait le comité du 22 Mars au complet et qui était grand, composé de gens fins, formés politiquement, avertis, qui agissaient et, comme tu peux l'imaginer, je les aimais tous. Beaucoup d'entre eux ont disparu de la circulation de nos jours, mais ils pourraient te parler précisément de ce qui s'est passé à ce moment-là. Par exemple il y avait le petit Bres, car il y en avait deux, même trois : le grand que tu connais (Jean-Pierre), le petit et leur sœur. Le petit Bres habitait alors en communauté avec Michel Marsella, et ça c'était fondamentalement important que les gens vivent ainsi. D'abord parce que leurs lieux de vie devenaient des lieux de réunions, où des choses se passaient et où les gens allaient discuter en petit comité. Mais ils étaient aussi surveillés par les flics : bref c'était des foyers « révolutionnaires ». Un autre foyer était représenté par l'INSA où vivaient les étudiants.

Ce jour-là nous partons donc en manif de la fac et nous passons devant la préfecture que l'on conspue. Là, Sylvain essaye de mettre une planche en travers de la chaussée, mais ça ne fait même pas le tiers ou le quart de celle-ci et alors tout le monde lui dit : « Non, non, on continue, on avance, on avance. » Tu sais, il s'agissait de manifs où il y avait énormément de monde et ça avançait lentement, très lentement, ce qui fait que pour faire un très petit trajet on mettait un temps infini. On marche comme ça le long du quai du Rhône. Et puis on a voulu traverser le pont Lafayette pour se retrouver aux Cordeliers. Ce n'est pas moi qui avais décidé ça, mais mes copains. Et tant que c'était eux qui l'avaient décidé, même si je ne savais ni pourquoi,

ni comment, c'était bon ! L'important, c'était que ce soit la bonne personne qui décide, car si c'était la mauvaise, on l'aurait tuée sur place. Il suffisait que ce soit un mao qui nous dise : « Mais ici ce n'est pas bien, il faut aller plus loin » et même s'il avait raison, on te l'aurait tué sur place.

Si l'ordre me venait donc d'un copain, c'était bon pour moi. Moi je manifestais ce jour-là avec Sylvain, et étant avec lui ça voulait dire que j'étais à peu près sûre de mon coup. Et là à un moment donné, nous commençons à construire des barricades, c'est-à-dire concrètement qu'on se met à casser le goudron, parce que c'est du macadam et pas des pavés. Et tu sais les pavés lyonnais ne sont pas ceux de Paris. On ne sort pas les pavés lyonnais ! Donc on cassait le goudron en morceaux, on fait la chaîne et on les fait passer « aux tireurs d'élite » qui sont devant. Parmi eux, il y avait un certain nombre de gens que je connaissais. Moi je n'étais pas en première ligne pour une raison simple : d'abord je suis utilisée pour une chose que je sais faire. Et puis en première ligne, se détache le bataillon des tireurs d'élite, donc les gens venant des deux recrutements du 22 Mars, et puis en deuxième ligne ce sont toujours les gens du 22 Mars, mais ce sont plutôt ceux comme moi, les petites mains. Nous, on casse le goudron, on fait la chaîne et on les passe aux combattants qui eux, du « geste auguste du semeur », les lancent contre les flics.

En face justement sont venus, va savoir pourquoi, les flics et ils barrent le pont. Mais en fait nous sommes « contents » qu'ils soient là, nous n'avons pas peur. C'est une idée qui ne nous avait même pas effleuré l'esprit. Pendant quelque temps, on casse les cailloux, on les fait passer, ils sont balancés. Mais bizarrement en face, ça ne répond pas, ou très peu. On n'a pas le sentiment que ça répond vraiment.

On commence donc à construire une barricade qui, de fait, ne ressemble pas à grand-chose, mais quand même ! On l'a construite aux Cordeliers où il y avait, à l'époque, le Grand Bazar ainsi que les Halles ; il n'y avait pas le terre-plein du milieu, c'était une seule rue. Pour rentrer aux Halles, il fallait monter des escaliers et moi, j'étais exactement là, en train de faire la barricade qui allait des escaliers des Halles au Grand Bazar. On la monte avec des planches, avec des bouts de goudron, avec des outils, des instruments et tout le bordel qu'on trouve, mais elle n'est pas si haute que ça, notre barricade ! Ce n'est pas une construction merveilleuse comme celles de la

Commune, non ce n'est pas ça. Là, je ne te parle pas des autres barricades que je n'ai pas vues à ce moment-là, mais de la mienne.

Quand on a fini de construire notre barricade, Sylvain, s'empare d'un énorme morceau de barre de fer et hop ! il se met à casser le Grand Bazar. J'ai trouvé ça génial et nous voilà en train de casser le Grand Bazar et les autres qui s'y mêlent aussi et, chose tout à fait extraordinaire, on réussit à le casser, on rentre et on va prendre du vin... On n'était pas là à faire la révolution pour aller se piquer des marchandises, tout ça ne nous intéressait pas ! Et puis nous n'avions pas que ça à faire, mais par contre, nous avions besoin de munitions pour les combattants, et donc, on prend du vin. Et hop ! On sert du vin. Et wouah ! tout le monde est enchanté. J'en sers à tout le monde et là aujourd'hui, je ne sais même pas si j'en ai goûté, mais enfin, étant à Lyon, ça ne pouvait pas être mauvais, ça m'étonnerait beaucoup.

On continue donc à casser des cailloux et les lancer de l'autre côté de la barricade. J'ai voulu en balancer un moi aussi, mais j'ai vu que mon tir était complètement nul et qu'il ne servait pratiquement à rien. Et donc, vite fait, je me suis rangée à la rationalité militaire qui voulait que balancer des cailloux aussi peu loin comme je le faisais, ce n'était franchement pas la peine, j'étais plus utile à autre chose...

Il y avait une autre barricade derrière moi, à dix mètres de la nôtre où nous devions être entre vingt et cinquante personnes. Je la revois maintenant que je t'en parle, et je dois dire qu'elle était quand même plus solide que la nôtre, et empêchait les voitures de circuler, elle devait faire à peu près un mètre de haut, quand même !

Ce jour-là, nous étions peut-être bien partis de la fac vers quinze heures trente, mais le temps avait passé et nous y étions encore aux alentours de vingt-trois heures. Il y avait là aussi ma copine Claire qui, plus tard, m'a raconté que son frère était venu l'enlever sur la barricade.

Je crois que je devais faire des allers et retours entre ma barricade et le milieu du pont où il y avait la première ligne d'élite, car me voilà nez à nez avec *le camion*, le fameux camion. En le voyant tout le monde commence à s'exclamer : « Wouah ! super... » Je m'approche de ce camion et j'essaye de m'accrocher à la benne où il y avait déjà du monde. Il arrive tout doucement, et je crois que les copains me tendent la main pour me faire monter, mais je n'y arrive pas. Je laisse tomber et je retourne à mes affaires, je ne

m'occupe plus du camion. C'est-à-dire qu'après, je n'en vois pas plus, et je n'en sais pas davantage.

Pendant quelque temps encore, on continue à se battre, à distribuer du pinard, à causer, à analyser, à courir de partout tout en restant sur place, bref à s'agiter terriblement, dans une fièvre extraordinaire. Et là on entend quand même que ça pète quelque part. Et puis, à un moment donné un copain, un homme de confiance heureusement, hurle dans le mégaphone : « Repli à la fac ! » Si ça n'avait pas été lui, je crois que je n'y serais pas allée. Même si ç'avait été Sylvain, je ne l'aurais pas cru. Il y avait vraiment très peu de personnes auxquelles je pouvais croire. Ce copain nous incite à nous replier à la fac, et les autres disent, parce qu'il lui font confiance : « Bon il faut y aller ! » On rentre donc à la fac par petits groupes de deux.

Il est à peu près une heure trente le matin. Je n'ai rien vu, je n'en sais pas plus. En arrivant à la fac, il y a les matelas, on s'écroule dans les bras l'un et de l'autre, on ne s'occupe plus de personne, il y a du monde de partout, du monde d'enfer, dans un tourbillon indescriptible. C'est seulement le lendemain que j'apprends qu'un flic est mort la nuit précédente sur ce pont Lafayette. J'étais sur ma barricade et je n'ai pas vu comment ces choses se sont passées. J'ai vu quelques ambulances cette nuit-là, mais c'étaient celles conduites par des étudiants en médecine qui s'occupaient de nos blessés, car nous en avions quand même, dont plusieurs de nos amis. Bref je n'ai rien vu : ce commissaire Lacroix est mort, et on a foutu ça sur le dos du camion. À vrai dire, sur le moment cette histoire ne nous a fait ni chaud ni froid ; au contraire il y en a eu qui se sont exclamés : « Youpie, on en a eu un ! »

Ensuite on a appris très vite que ce commissaire, en réalité, était mort à cause d'un infarctus et pas à cause du camion, ou tout au moins, il a eu peur en voyant arriver le camion. Mais si on considère bien les choses, dans la mesure où le pont est large, en voyant venir le camion, les flics avaient largement le temps de se mettre de côté et de laisser passer ce foutu camion. Si tu vas voir encore aujourd'hui le pont Lafayette, même s'il était entièrement barré, et il l'était ce soir-là par une très grosse masse de policiers, les flics qui étaient au milieu de celui-ci avaient largement le temps de voir venir le camion, d'autant plus qu'il allait tout doucement. Donc ils pouvaient tout à fait se retirer et le laisser passer. En fait ç'a été un alibi des flics de dire que ce commissaire Lacroix était mort à cause de ce camion, sous ce camion ou d'un choc subi à cause de lui.

J'ai entendu d'autres récits sur cette nuit des barricades de la part des copains. Le plus beau de tous est celui de notre copine partie chercher son cheval – en fait « en emprunter un » à l'école militaire de la Vitriolerie – et arrivée à cheval aux barricades [*Rires*] ; elle s'est même retrouvée de l'autre côté du pont Lafayette avec les flics, et elle a vu qu'elle ne pouvait pas nous rejoindre. Elle est donc restée de ce côté. Personne n'a parlé de cette histoire et elle nous a expliqué pourquoi : les militaires en fait craignaient qu'en divulguant l'information, on puisse penser que, s'il avait été aussi facile de voler un cheval, on aurait pu aussi aller y prendre des armes. Elle est quand même allée en taule ensuite pendant trois semaines sur dénonciation d'une fille qui fréquentait l'université et qui, arrêtée un jour par les flics, a craché tout ce qu'elle savait.

Ce dont il faut que je te parle maintenant, c'est la question des zonards que nous appelions *trimards*. Quand j'ai entendu une dizaine d'années après ce mot dans la bouche des anarchistes, ça a été à mon grand étonnement. Pour moi les *trimards* étaient des voyous, des blousons noirs, quoique pas exactement, bref des gens qui vivaient sous les ponts. Et c'est Roch, un copain du 22 Mars étudiant aux Beaux-Arts, qui est allé les chercher un jour pour les faire venir vivre à la fac. Là on leur a demandé d'assurer le service d'ordre, ce qu'ils ont très bien fait ! Car après, pour y entrer, il fallait montrer patte blanche, même les personnes les plus connues. Ces *trimards* engagés pour cette « mission » se défonçaient comme des bêtes... et en prime, ils étaient raides tout le temps. Nous les aimions bien pourtant et ils occupaient les grilles d'entrée de la cour qui donne sur les quais.

En parlant de défonce, ça me fait penser à une autre des très nombreuses personnes que j'ai connues à la fac à ce moment-là : Patrick Küntzman. Un jour dans un amphi, on s'appêtait à aller en assemblée générale et je ne sais pas ce que je ramassais, des vieux tracts ou je ne sais pas quoi ; et je me ramène dans une salle qui était encore toute vide, mais où en bas deux mecs ânonnaient sur les produits qu'ils avaient pris. Patrick était l'un des deux, raide défoncé, mais en même temps il était très militant, puisque je l'avais déjà vu venir devant mon lycée distribuer des tracts.

Pendant tout le mois de mai, ça a continué comme ça, avec d'autres manifs, mais pas de barricades, puis la fac a commencé à se vider doucement. Entre-temps on a vu aussi *La Reprise chez Wonder*, un film tourné aux usines Wonder à Saint-Ouen où on voit cette femme extraordinaire qui

hurle : « On a du cambouis plein les mains, vous voulez nous faire rentrer à l'usine, j'irai pas à l'usine... »

On se battait aussi avec les maoïstes sur cette question des *trimards* qui est devenue finalement une question idéologique très importante. C'était pour nous notre peuple, le seul qu'on reconnaisse. En bons bakouniniens, il n'y avait que les gueux que nous pouvions admettre à nos côtés. Quand je dis nous, je parle des gens du 22 Mars autour de qui je vivais et dont le plus proche était Sylvain, à ce moment-là. Par contre, Michel Marsella ne comptait pas parmi mes intimes, car il était occupé avec les « grands » aux discussions sérieuses, tandis que moi, j'étais avec les « petits » et les discussions pas sérieuses ! Et comme Sylvain n'était pas sérieux, même que certains croyaient que c'était un flic, j'étais donc avec les non-sérieux, les secondaires et tout le bazar.

Je disais donc que ces *trimards* étaient notre seul peuple que l'on pouvait reconnaître en tant que tel, car nous considérions que les ouvriers n'étaient pas un peuple. S'ils étaient grévistes, ils devenaient des camarades, mais pas « le peuple ». Nuance. Si ce n'étaient pas des grévistes sur les mêmes positions que nous, alors c'était des sales cons, des réacs, des fachos, et tout ce que tu veux. Pour nous « le peuple », c'était nous : autant dire qu'il n'y avait pas de « peuple », sauf... les *trimards*. Et alors, nous les défendions mordicus, tandis que les maos et les *trotsks*, tous les léninistes en gros, ne voulaient pas entendre parler de ce *Lumpen*, en affirmant notamment qu'ils étaient dégueulasses. On a eu donc des bagarres pour qu'ils rentrent au restau-U, pour qu'ils restent avec nous, pour qu'on reste unis à eux après l'occupation de la fac. Mais nous, un petit groupe du 22 Mars, on est quand même restés liés à un certain nombre d'entre eux, dont le plus représentatif était Jackie Orsel qui, trois ou quatre ans après, s'est fait brûler vif sur la place Bellecour et qui est mort comme ça.

Pourquoi ?

Comment te dire ? C'était un caractériel bien sûr, mais il n'allait pas bien, on avait vraiment beaucoup de mal à le tenir. Je pense qu'il était suicidaire et il avait déjà été suivi de nombreuses fois par les médecins psychiatres du pavillon N à l'hôpital Grange-Blanche. Il faisait donc continuellement des tentatives de suicide et nous, c'est-à-dire Jean-Claude, Daniel, Christian et moi, nous l'hébergions à tour de rôle.

Notre petit groupe est resté donc lié à ces gens-là, les *trimards*, et c'était ce qui nous caractérisait. Au moment où les léninistes sont allés vers l'autre « peuple », nous sommes restés avec notre « peuple » qui étaient donc des gens qui faisaient des coups, qui n'avaient pas de maison, qui vivaient dans la rue, des voyous, des « droit commun » !

Lorsque nous avons « rendu » la fac, je me suis demandé où j'allais habiter et c'est alors que je m'accroche désespérément à Jean-Claude. Nous devenons même amoureux et nous ne nous quittons plus, heureusement pour nous ! Autrement, je ne sais pas ce que je serais devenue. Me voilà à vivre rue Baraban. Et puis l'été, on va partir en bande. Mais d'abord je vais rejoindre en stop Daniel et tout un groupe de gens qui se trouvent à côté de Nice dans un camping. Je pars toute seule en mini-jupe « ras-le-bonbon » et à trois heures du matin à Hyères, je me fais violer ! Et cette fois-ci, par un individu extérieur. Mais là, je m'en tire bien, si je peux dire ! En fait ça s'est passé « comme si je ne m'en étais pas rendu compte ». Si tu veux, je pensais que j'avais ma vie à mener et que je n'avais pas à m'arrêter aux obstacles. C'est pour ça que je mettais des mini-jupes et que je partais toute seule. À trois heures du matin à côté de Hyères, un mec me ramasse. J'étais avec ma mini-jupe et lui, un prolo qui livrait des boissons gazeuses, et qui n'a de cesse de vouloir me baiser. Alors je me suis dit « si tu veux ! »

Françoise Routhier qui nous apprenait tout, nous avait fait la leçon à ce sujet, et je me souviens que, rue Baraban, elle avait dit un jour : « En cas de viol, il faut ouvrir les jambes : si tu résistes, tu excites le violeur, parce qu'il s'attend à un obstacle et il faut l'abolir, comme ça tu risques moins. » Cette nuit-là, j'ai mis ce conseil en pratique et comme ça, je me suis débarrassée du mec avec « un moindre mal ». Le type était tellement stupéfait qu'il m'a donné plein de bouteilles, m'a accompagnée jusque sur la route et s'est excusé. Bref, vu de loin j'aurais pu, là aussi, avoir de gros emmerdements : il aurait pu me tuer, mais enfin il ne voulait pas me tuer.

J'arrive au camping, je trouve plein de copains et j'y reste quelques jours. Puis on revient à Lyon avant de se rendre en bande à Saint-Hyppolite-du-Fort, dans les Cévennes, où Félix Guattari possédait un lieu appelé Gourgasse, une énorme bastide, qui devait être une annexe de Laborde ; et puis Françoise Routhier était une de ses amies personnelles et elle nous a rendu tous guattariens ! Ensuite, de Saint-Hyppolite-du-Fort, à l'appel de Jean-Jacques Lebel, nous nous sommes rendus à Avignon pour boycotter le

festival. Et nous voilà tous dans la « Cité des papes » à boycotter le festival avec le *Living Theater*.

Je me revois encore là-bas avec Jean-Claude, Cristobal, Michel Marsella, Françoise Routhier, Roland à Gourgasse et Roch, le copain des Beaux-Arts habillé tout en noir. Et puis nous voilà dans la garrigue pour... nous entraîner au tir. En réalité, les opinions commençaient à être très graves, on allait très mal et on se demandait comment on allait finir tout ça. Pas notre vie, parce que la question ne se posait pas, mais ce mode de vie-là.

En Avignon, nous avons donc fait connaissance du *Living Theater* dont je ne peux malheureusement pas te donner plus de détails. Ce que je peux ajouter, c'est que ces mois d'été 1968 ont été notre dernier bonheur, après ça a été fini.

Toujours pendant cet été-là, nous sommes allés à Tarnos, au camping anarchiste. Et nous voilà dans les Landes, dans ce camping organisé par Jean-Pierre et sa copine de l'époque, Dominique, ainsi que beaucoup d'autres personnes. Nous étions avec Michel Marsella, qui était tout rouge d'avoir pris un coup de soleil d'enfer ! Pendant notre séjour dans ce camping, nous n'avons pas arrêté de discuter, non seulement sur la société présente, mais aussi de ce que l'on pouvait faire dans l'avenir, comment agir, etc.

Michel Marsella était un type très étrange. Très impressionnant pour moi. En fait, il était mal dans sa peau, il te regardait rarement en face. Il était caché derrière ses énormes lunettes, comme son père [*Antoine qui a été lui aussi militant libertaire pendant de longues décennies à Lyon*] parce qu'il avait de gros problèmes aux yeux et donc il était toujours un petit peu tordu. Et pourtant, il disait un tas de choses intéressantes. Je me souviens que, la première fois que je l'ai vu, il avait en main l'édition originale française du livre de Voline [*La Révolution inconnue*] et disait aux autres : « Regardez, c'est de 1947 et ce sont les Amis de Voline qui l'ont édité ! » Donc pour moi, Michel était cet homme qui avait la première édition d'un livre non pas « sacré », mais enfin faisant partie des Écritures ! Il connaissait énormément de choses, avait une gueule un peu tordue, et puis, quand il conduisait, il avait le nez sur le pare-brise, car il n'y voyait rien ! Je me rappelle qu'il avait une Mercedes en 1968 : une Mercedes dans ce mouvement où il y avait si peu de bagnoles ! Bon, c'était un personnage très impressionnant, beaucoup plus que les autres.

Après avoir passé trois jours dans ce camping anar, on va à Laborde, mais là au bout de trois jours je commence à avoir peur et alors je dis à Jean-Claude : « Je n'en peux plus. » Je m'étais mise d'abord aux chevaux, puis aux coiffures. Mais je n'en pouvais plus d'être avec les fous et finalement on est partis, Jean-Claude et moi, tous seuls, et du coup vraiment en vacances pendant une quinzaine de jours.

Lorsque l'été s'est terminée, nous sommes revenus à Lyon et là les choses n'allaient plus s'arrêter. Il n'était pas question qu'elles s'arrêtent ainsi que le militantisme, et puis de fait, ça a plongé ! À la rentrée scolaire, je vais voir mes parents et je leur dis : « Je quitte la maison parce qu'un révolutionnaire ne doit pas être entretenu par ses parents, donc je vais vivre avec Jean-Claude et je vais travailler à l'usine. » Ils me répondent : « Il n'en est pas question, nous avons dû travailler pour faire nos études parce que nous étions pauvres. Maintenant nous sommes moins pauvres et nous voulons payer tes études. Tu vas finir ton bac et puis, ont-ils ajouté sans connaître le fond de l'histoire, si c'est comme ça, Jean-Claude va venir vivre à la maison. »

C'est finalement ce que l'on va faire. Jean-Claude lui-même était en échec universitaire, pour les études ce n'était donc pas terrible, mais il s'entend super bien avec mes parents, tout le monde l'adore. Il bosse dans le bureau de mon père, et puis un jour il va même lui demander : « Dis donc, c'est vrai ce qu'elle dit Claire ? » En effet, je lui avais raconté les histoires avec mon père, ainsi qu'aux autres copains du 22 Mars, à Daniel, etc. Ils n'avaient pas fait beaucoup de commentaires. Je me souviens que certains étaient gênés et que quelqu'un m'a quand même dit : « Ah ! Mais alors tu as gagné des années dans ta vie. » Donc je le leur avais dit, c'était dit et parlé, mais on n'en avait pas fait un fromage pour autant, parce que tout le monde dans ce groupe avait des histoires invraisemblables !

Jean-Claude et mon père se sont enfermés dans son bureau et ils en ont discuté pendant toute une soirée, en mon absence. Mon père a confirmé les faits, mais je ne sais pas ce qu'ils se sont raconté d'autre.

Tout compte fait, à ce moment-là je suis sauvée, j'ai un protecteur, je suis protégée.

Je suis alors toujours lycéenne et je vais passer ma dernière année comme un coq en pâte. Les profs ne nous emmerdent plus parce que le printemps précédent on avait fait régner la terreur au lycée. Il y a tous les copains autour de Jean-Claude, qui sont étudiants à l'université et me font réviser,

dont un type de la JCR qui était prof de maths, Jean-Louis Delavenne, et je vais passer cahin caha mon bac. Mais en plus je drague le pion... cela peut te donner une idée de l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvions à cette époque-là ! J'ai eu dix, c'est-à-dire juste ce qu'il faut, en sachant que même pendant les épreuves je me suis engueulée avec les profs !

Une fois le bac obtenu, je me sens libérée et là, mes parents me laissent finalement partir habiter ailleurs. C'est à ce moment-là qu'avec Jean-Claude on va louer un appartement à la Croix-Rousse.

De la sociologie et de la « came »

Nous sommes à la rentrée 1969 et je vais m'inscrire en socio, parce que je n'avais aucune idée de ce que je voulais faire. Mon père, lui, s'intéressait depuis longtemps à l'anthropologie et nous faisait baigner dans cette atmosphère-là depuis des années, parce qu'il arrivait qu'il y ait des séminaires à la maison et surtout beaucoup de discussions. J'avais quand même une vague idée de faire de l'ethno, mais il n'y avait pas de faculté d'Ethnologie à Lyon et là je n'ai pas eu l'idée de me « tirer » de cette ville. D'une part il faut se rappeler qu'en 1969 à dix-huit ans on était encore mineur – la majorité s'obtenait à vingt et un ans – et, d'autre part, que cette « société » que j'avais rencontré sur les barricades me rendait la vie vivable et donc me permettait de rester quand même volontiers à Lyon.

Je me suis inscrite en socio et là j'allais bouffer tous les jours à l'AGEL, donc je n'étais pas déconnectée du mouvement. Les deux premières années que j'ai passées à la fac se sont illustrées par la fin du mouvement de 68 : la fin des haricots. Et là ça allait à nouveau de plus en plus mal. Nous allions collectivement de plus en plus mal, même si parfois on rigolait. Mais politiquement c'était de pis en pis, c'était atroce, absolument atroce. Si tu veux, il y avait certes les vieux, les gens sérieux, comme Daniel Colson qui participaient effectivement avec Jacques Florot à des discussions sur le marxisme et sur tel ou tel aspect de la théorie, mais moi, j'avais d'autres chats à fouetter que m'emmerder avec la théorie et qui plus est, à cet âge-là. D'autant plus qu'arrivait sur le marché, venant des États-Unis, une autre façon de faire la révolution et les idées qui allaient avec : celles de Abbie

Hoffman, c'était la came, le mouvement hippie. Et moi, c'était à ça que je m'identifiais et je ne m'occupais pas de la théorie. D'autre part, je ne pouvais pas devenir marxiste parce que mon père l'était, donc pour moi les choses étaient en quelque sorte déjà réglées. Tu vois, j'avais une sorte d'interdit, ou mieux, d'obligation de faire autrement, sans compter toutes les insanités que mon père m'avait racontées de comment ils l'avaient traité au PC, ce qui fait que toutes ces choses je les connaissais par cœur.

Je disais que pendant ces deux ans ça allait de mal en pis. Au bout d'un an on s'est séparés avec Jean-Claude et ensuite je tournais entre les mains d'amants provisoires et pendant des périodes de plus en plus courtes. J'étais complètement perdue, tandis que dans mon entourage il y avait des couples qui s'installaient, qui commençaient à se refermer sur eux, des façons de faire qui n'allaient pas du tout avec l'esprit de Mai. Et si tu n'étais pas dedans, tu n'avais plus d'issue. C'était mon cas. C'est-à-dire qu'il reste alors ce reliquat de gens qui n'avaient pas les moyens, pour une raison ou pour une autre, d'entrer dans les normes du couple, sociales, du travail, etc. Nous étions en quelque sorte ce reliquat et pas seulement du mouvement enragé, mais anar au sens large, parce qu'encore une fois on n'en était pas à se définir anarchistes dans le sens étroit du terme. Je faisais partie de ce reliquat et je ne pouvais m'identifier et trouver des gens autour de moi que dans la lie du mouvement anarchiste, les marges, les laissés-pour-compte. Et parmi eux il y avait Daniel Dante qui était typiquement une figure dans laquelle je pouvais m'identifier. Il est arrivé après Mai 68, à la rentrée scolaire suivante et un jour il s'est présenté à l'AGEL.

C'était typiquement ce célibataire perdu, qui n'avait rien à perdre, qui déjà jouait son va-tout et qui papillonnait à droite et à gauche en agitant le *schmilblic*, en faisant la mouche du coche, mais qui n'avait pas d'objectif défini et très clair, stable, rationnel, sérieux, raisonnable. Il y avait des gens comme ça : les *trimards*.

Et moi j'étais en train de m'enfoncer lentement dans le contrecoup du traumatisme que nous vivions après les fièvres de Mai, sans la moindre idée – et de me refermer, renfermer et de m'exclure, et d'être exclue et d'être loin, etc. Donc je ne peux pas parler des lendemains de Mai qui chantent, puisqu'il n'y aura pas eu de choses que j'aurais créées ou auxquelles j'aurais participé. Non, pour moi, la perte de Mai a été la perte définitive de toute issue possible à la fièvre.

Tout de suite après, ça a commencé à chuter lamentablement. Et la came a commencé. Mais par ailleurs, on suivait ce qui se passait politiquement autour de nous. J'allais à l'AGEL, j'allais à toutes les réunions, on était au parfum de tout ce qui s'organisait. Oui, on suivait tout ça.

Tu disais qu'est arrivée aussi la came...

Oui, tout doucement. Ça fumait avec les copains, tout doucement, d'autant plus que j'avais connu ça avant, aux *States*, mais je n'en avais pas pris. Puis, petit à petit, c'est la came plus lourde qui arrive, donc l'acide. Mais cela n'empêchait pas d'être quand même tout le temps sur la brèche, tout le temps en train de faire des choses, des réunions, des assemblées. Cependant il s'est trouvé qu'il n'y avait plus rien qui me paraissait particulièrement consistant, sauf la vie quotidienne, l'ordinaire.

Pendant ce temps il y a eu quand même l'affaire Raton et Munch. Là c'est moi qui suis allée chercher les copains et qui leur ai dit : « Quand même ces mecs sont accusés de la mort du commissaire sur le pont et, sur le pont, c'est nous qui y étions : on ne va pas les laisser sans rien, comme ça. On doit les défendre ! » C'est là que je me mets à convaincre mes copains du premier cercle, comme Sylvain et Françoise qui pourtant étaient des vieux routiers de la politique. On va alors organiser une première réunion à laquelle participent quasiment trois cents personnes. Et là, pour la première fois depuis la fin de l'occupation de la fac et du mouvement de mai et juin 1968, on voit venir beaucoup de monde. Non seulement ceux qui allaient bouffer à l'AGEL que l'on voyait régulièrement, c'est-à-dire toute la fraction « gauchiste » de Lyon qui comptait déjà beaucoup de monde, mais aussi celle s'identifiant au 22 Mars (composé, je le répète, de conseillistes, situs, luxembourgistes et anars). Bref tout le monde vient à cette réunion et là on décide de faire une campagne pour la libération de Raton et Munch. C'est là que je vais faire la connaissance de Norbert que je ne connaissais pas avant et qui arrive avec Alain, un sale con qui n'était pas du tout dans le milieu auparavant. C'est d'ailleurs Norbert qui va faire cette affiche à la façon situ. Je n'en possède pas une seule copie, et apparemment personne n'en a gardé un exemplaire. Elle était grande, verte et utilisait la bande dessinée en faveur de Raton et Munch.

Cela me fait penser qu'on avait quand même à cette époque des copains à la GP [*Gauche prolétarienne*], qui étaient les seuls avec qui on pouvait *copiner*. Parce que la GP était venue de Paris pour coloniser Lyon et avec

eux ils avaient des drôles de loubards ! Je m'en souviens d'un en particulier, un camionneur hyper sympa dont j'ai oublié le nom maintenant, et aussi d'un autre personnage qui s'est pendu en prison avec des draps : il s'appelait Eric Gueggenbach. Ce dernier a beaucoup aidé à répandre la poudre, l'héroïne en milieu intello politique. Donc, ce petit groupe de personnes, comme ils avaient un côté loubard, si tu veux ça nous plaisait et des copains *copinaient* avec eux.

À ce moment-là, on a fait une ou deux manif's avec la GP, sur un mode complètement « *carbonari* » : on se donnait rendez-vous à un endroit, mais on ne savait pas où la manif aurait vraiment lieu, de là il fallait se rendre à un autre endroit, etc.

Nous avons donc défendu Raton et Munch et finalement Françoise Routhier, Sylvain et Michel Marsella se sont entendus pour rédiger au nom du collectif (du collectif parce que personne ne faisait aucun acte individuel à ce moment-là) un livre pour ces deux jeunes inculpés ainsi que pour Mougin, un autre inculpé. J'ai toujours un exemplaire de ce livre où il y avait des choses très intéressantes. Mais en fait Raton – plus précisément sa famille – n'a pas donné l'autorisation pour qu'il soit publié. Et puis un jour on trouve Mougin mort, à la Croix-Rousse, à la lisière de Caluire. Nous étions alors tous persuadés qu'il avait été assassiné : cette affaire ne nous a semblé absolument pas normal.

Après, quand Raton et Munch sont sortis de taule, nous avons revu ce dernier, et on l'a suivi, pas tellement moi mais des copains et, dix ans après sa sortie de prison on le revoyait encore souvent. Je pense que nous les avons arrachés à la taule et à une condamnation injuste qui aurait été odieuse. C'est clair même s'ils ont fait quand même au moins un an de prison, mais pour nous, à l'époque, un an de taule c'était l'enfer, ce n'était même pas la peine d'en parler. Quant à Raton lui-même je ne l'ai jamais rencontré en personne.

Qu'est-ce que tu as fait d'autres pendant ces deux années noires ?

Il y avait à cette époque beaucoup de livres sur les armes qui circulaient parmi mes copains. Et puis, de temps à autre on disait : « Tiens, on va s'entraîner dans un camp palestinien ! » Moi aussi, j'ai envisagé de le faire avec deux copains. En réalité ces deux copains sont partis, mais avec une autre nana, probablement pendant l'été 1970. Ensuite, lorsqu'ils sont revenus ils nous en ont beaucoup parlé et notamment d'une grève. En particulier mon

ami Dany à qui j'ai demandé souvent d'écrire cette histoire parce que c'était extraordinaire. En effet, ils sont revenus à nous disant : « Ah ! les copains, il ne faut surtout pas aller dans les camps palestiniens, parce que ce n'est pas ce que l'on croit, c'est bourré de fachos ! » D'ailleurs ils ont fait une manif sur place parce qu'ils n'étaient pas d'accord avec je ne sais plus quoi maintenant. Ils avaient tout de suite compris ce qui se passait là-bas. D'une part le fait qu'il y ait des liens avec des nazis qui entraînaient les gens, et d'autre part des pratiques internes aux Palestiniens qui leur semblaient inacceptables. C'est pourquoi à leur retour ils nous avaient dit : « Les potes, les camps palestiniens, non ! ce n'est pas pour nous ! »

Ça, on l'a su tout de suite. Après, sont venues les Brigades rouges. Je me souviens que j'étais partie dès l'année 1969 avec Jean-Claude en Italie, car on avait des contacts au niveau international. Nous sommes partis à Turin, Milan et un peu au-delà. On a su assez vite que ce n'était pas du côté des Brigades rouges qu'on devait aller chercher. Ensuite il y a eu la RAF (*Rote Armee Fraktion*) allemande qui pour moi est arrivée plus tard. Quoi qu'il en soit, à ce moment-là je faisais partie des gens, et là ce n'était plus tout le 22 Mars, qui se posaient la question des armes. De ce côté-là il y avait alors deux possibilités : ou bien on faisait des attentats et des actions publiques contre l'État, ou bien on se lançait dans des braquages. Mais comme moi je m'étais toujours identifiée à des gens terriblement indisciplinés et assurément incapables d'être des militaires ou des militants encadrés, toute l'histoire de la guérilla léniniste contre l'État, ça me faisait chier, ça ne m'intéressait pas. Ça demandait encore une fois une autodiscipline qui était à cent lieues de ma capacité et donc, très vite j'ai su que ce n'était pas de ce côté-là que ça pouvait se faire.

Donc, et comme par hasard, des gens qui avaient des armes ont commencé à se rapprocher beaucoup de moi, si ce n'est moi qui me suis approchée d'eux ! Ils en parlaient et il y avait chez eux un vrai passage à cette réalité des choses. Mais il ne s'agissait pas d'armes pour mener la lutte contre l'État, mais d'armes pour soi-même, pour la reprise individuelle. J'insiste sur cela, parce que pour moi et les gens auprès de qui je vivais, ce sont ces armes-là qui, pour nous, constituaient notre lutte. Bien que moi-même, précisément, je n'en aie pas possédées, je n'en aie pas eu entre les mains, et n'aie jamais tiré avec. Mais peut-être parce qu'ils ne m'en ont pas laissé le temps ! [*Rires*]

Quoi qu'il en soit, à ce moment-là, autour de moi tout le monde parle d'armes depuis déjà deux ou trois ans. En plus je me rapproche de ces gens qui en possédaient et à cela s'ajoute le fait qu'on « fume » aussi. Tout ça se mélange avec la drogue, pas celle des hippies, puisque ce milieu que j'ai commencé à fréquenter, ce n'était pas *love and peace*, mais de ceux qui voulaient faire la révolution, tout en sachant qu'elle était derrière eux. Bref, on se disait : « En tout cas, on va vendre chèrement notre peau ! »

À partir de cet état d'esprit, plus rien avait d'importance et surtout on ne croyait en rien ! Il y avait un nihilisme que nous partagions : moi, Daniel Dante, Daniel, Christian et toute une tapée de gens... Alors que Sylvain était déjà avec Françoise. Leur union a constitué la rencontre historique du 22 Mars : le seul résultat, le plus tangible de ce couple que nous avons eu après la révolution de cette époque a été leur fils Arno [*Rires*]. Là au moins, il nous reste !

Françoise, elle, était très sérieuse, et comme je t'ai dit, elle avait onze ans de plus que moi ; Sylvain en avait encore davantage, et ils avaient des projets très sérieux et concrets. Ils n'étaient donc pas nihilistes comme moi, ou les gens que je fréquentais et qui ne pouvaient pas embrasser, pas encore, une autre cause. C'est probablement pour ça que j'ai certes continué à les voir, mais de loin en loin.

Et puis, je me suis séparée de Jean-Claude et je suis partie en auto-stop en Turquie en novembre. Pour retrouver qui ? Mais Gabi qui, lui, pendant ce temps-là, était en Israël dans un kibboutz. Nous nous étions alors donnés rendez-vous à mi-chemin, en Turquie. C'était en plein hiver et nous nous sommes retrouvés avec les chameaux dans la neige, sans un rond. On va donc marchander tout le temps avec nos interlocuteurs, les commerçants, etc.

Comme tu peux l'imaginer, nous sommes très émus de nous rencontrer, mais en même temps nous sommes comme des animaux féroces ; on se regardait en face et tout, et alors Gabi souvent me disait : « Mais Claire, tu as changé, mais qu'est-ce qui t'es arrivé ? » Mais moi, je ne pouvais pas lui dire, parce que je ne le savais pas ! Alors je lui répondais : « Mais c'est Mai 68... » Tu vois, Mai 68 avait bon dos ! Et en face de moi il y avait Gabi qui m'avait connue avant et après le trauma.

Nous avons eu beaucoup de discussions. Je lui reprochais notamment de se trouver en Israël, un pays que je considérais comme « facho ». Alors lui patiemment m'expliquait l'histoire sous d'autres angles que les raccourcis

que j'avais ingurgités dans la tourmente des événements. Je découvre alors beaucoup de choses et je lui montre tout mon étonnement, car auparavant aucun de mes copains ne m'en avait parlé dans ces termes. Lui, en savait quelque chose...

Mais encore une fois il faut rentrer. Je reviens à Lyon et là je « zone ». Puis c'est Noël et je commence à me camer un peu plus. Fin 1970 on part en auto-stop à Amsterdam avec Dany... Il y avait dans cette ville le « Fantasio » si mes souvenirs sont bons, une cité universitaire flottante ouverte à la came. Nous y avons séjourné pendant trois jours et on n'a pas déplané, on a été raide défoncés tout le temps, et là c'est vraiment le cas de le dire. Ici, les gens entraient dans les chambres avec des petites balances, très jolies, avec des petits plateaux en cuivre très jolis pour nous proposer de la marchandise. Tu avais du shit de diverses qualités et les poudres qui commençaient à arriver, mais nous, à ce moment-là, on ne touchait pas à ça. Juste on fumait, mais c'était si bon que... ouf !

Cet hiver-là je me suis mise à l'acide. Nous sommes revenus toujours en stop d'Amsterdam, Daniel et moi. On traverse à pied la frontière alors que Daniel avait un morceau gros comme ça dans le creux d'une dent et donc il était raide défoncé avec une tronche pas possible ! On arrive quand même à Paris où nous nous sommes retrouvés sans un rond, crevés. Dany alors était très ami avec un certain Roland qui, au vu de notre situation, nous a conseillé d'aller voir son copain Léo Scheer. Nous voilà chez Léo Scheer en lui disant qu'on était des amis de Roland, qu'on avait plus de sous pour rentrer à Lyon et que s'il pouvait nous en prêter, ça nous aurait aidés. Mais j'ai aussi ajouté : « Tu sais on te le rendra ! » En effet, il nous a filé deux cents balles et... puis on les lui a effectivement rendus ! Oui !

Je reviens donc à Lyon, à la Croix-Rousse, et là il y avait un couple qui s'était formé, c'est-à-dire Danielle Barbezieux et Patrick Kuntzman qui vivait rue des Tables-Claudiennes. Ils se défonçaient beaucoup. Ils étaient magnifiquement beaux tous les deux. Il en avait un qui avait des cheveux longs comme ça, l'autre des cheveux crépus comme ça, ils avaient vraiment l'air d'être de purs Américains, avec leurs pantalons psychédéliques. Autour d'eux il y avait pas mal de copains, et là ça grenouillait beaucoup.

Je fume beaucoup, moi aussi, mais je me mets à lire et je découvre alors les grands auteurs, les grands poètes qui ont été des phares dans ma vie : Antonin Artaud, René Daumal, Henri Michaux... Mais politiquement je suis

bien incapable de te citer une grande œuvre de l'époque que j'aie lue. Peut-être *La Brèche* de Lefort, Castoriadis et je ne sais pas qui que nous avons reçu fin juin 1968. Une analyse de la société qui était très bien foutue et que j'ai pu tout de suite accepter. Mais pour nous ça c'était du journalisme, pour moi en tout cas. Donc en ce qui concerne la lecture d'œuvres théoriques... Non, il n'y avait pas pour moi de théorie plus violente que la poésie, plus forte, plus intime, plus bouleversante et c'étaient ces auteurs-là que je lisais tout en me défonçant.

C'est ensuite par l'intermédiaire d'Annie qui était en psycho et Yves, son jules de l'époque, des amis de Patrick Kuntzman, qu'est arrivé l'acide. Je me souviens qu'à cette époque nous allions écouter les concerts défoncés, et sans payer. On se met à « tripper » comme des bêtes dans Lyon. J'étais entre-temps toujours inscrite en socio, mais je peux te dire que je n'ai lu aucun livre de sociologie, j'allais juste à la fac pour suivre ce qui se passait. En réalité je n'y allais que très peu, je n'y apprenais rien et ça ne m'intéressait pas du tout. Et pourtant nous avions comme prof Isaac Joseph qui, bien qu'il ne soit pas à mon goût, était le plus proche de nos idées.

Pour Pâques 1971 je pars au Maroc car l'été précédent j'étais allée en Afrique noire où j'avais découvert le Mali, qui avait été une révélation fulgurante pour moi. J'étais tombée amoureuse de ce pays et de l'Afrique noire, du dénuement, des êtres tous seuls avec la nature, avec ce « rien » qui signifiait : pas de constructions, pas de villes. Cela représentait quelque chose d'extraordinaire pour moi. Là, j'ai vécu chez des gens à Tombouctou, une des splendeurs de ma vie. Au Mali j'ai connu la civilisation du désert et je m'étais dit qu'un jour je le traverserais.

Mais ce n'est pas ça que j'ai fait. Au printemps 1971 je me suis rendue au Maroc, une civilisation que j'avais connue par ailleurs. J'y suis allée toute seule en stop. J'arrive à Marrakech où je prends un trip qui se passe très mal, je vais quand même visiter Fez, je m'achète une djellaba blanche en laine, et puis, je repars pour la France en passant par l'Espagne. Je n'avais alors plus que cent francs sur moi. Je vais pour prendre le train à Malaga lorsque que trois mecs en voiture s'arrêtent et me disent : « Où tu vas ? – À la gare » leur réponds-je. Ils se proposent de m'amener. Je monte dans la bagnole, mais ils ne s'arrêtent pas à la gare en me disant : « Puisque tu vas faire du stop après, on t'amène plus loin. » Ce sont des Allemands et je comprends donc tout ce qu'ils se disent. En voiture, je n'ai pas voulu ni

fumer, ni boire. Et là, pour finir, ils s'arrêtent au bord de la route et ils vont se soûler dans une ferme qu'ils connaissaient. Moi je reste dans la bagnole pétrifiée en me disant : « Il y a une merde, sûrement un problème ». Mais même s'il y a des bagnoles qui passent, je ne peux pas bouger parce que j'ai peur que, s'ils me surprennent en train de fuir, ils me tuent.

Je ne bouge donc pas. À un moment donné ils reviennent ivres morts, ils m'étranglent et puis ils me jettent de la bagnole sous un buisson en me tenant pour morte.

Je n'ai pas encore vingt ans.

Ils avaient quitté la route principale et emprunté un chemin de terre. Je me suis réveillée quelques heures plus tard, par la chaleur du soleil couchant qui se pose sur ma gueule. J'ai comme un sentiment de sortir d'un puits très profond. Je ne sais pas combien d'heures je suis restée évanouie. J'avais tout remonté, le soutien-gorge, j'avais chié dans mon froc, il y avait des traces de sang sur mon corps et mes vêtements, mais je n'avais pas l'impression et aucun souvenir ou trace de sperme. Je pense qu'ils ne m'ont pas violée. J'imagine qu'ils cherchaient du pognon, c'est pourquoi ils m'avaient filé plein de coups de poing. Je ne me sens pas terrible, je cherche autour de moi mes lunettes, mais je ne les vois pas, je cherche à tâtons et je ne trouve rien. Soudain je me souviens de ces trois Allemands, j'ai la trouille qu'ils reviennent et je me tire de ce petit bosquet en me disant : « Tant pis ! » Me voilà donc avec mon pouce en l'air à faire signe aux voitures qui passent, ma djellaba toute sale et tâchée de sang. J'avais jeté mon slip plein de merde. Au bout d'un moment, finalement quelqu'un me prend et me descend dans un village de pêcheurs qui se trouve sur la route qui longe la côte.

Cet homme qui m'avait prise en stop me dépose à l'auberge et il se barre. J'ai besoin d'aller aux chiottes et l'aubergiste m'indique les toilettes. Là, je vois ma gueule. Elle est gonflée, bouffie, j'ai une langue tout à fait disproportionnée, je ne me reconnais pas et je vois que je suis souillée de partout, et notamment ce qui semble être des traces de sang. Alors après un coup de flotte pour me rincer un peu, je reviens à l'accueil et l'aubergiste me dit : « Il faut porter plainte à la *Guardia civil*. » « La *Guardia civil* ? Jamais ! » lui réponds-je. « Alors, ajoute-t-il, dehors, vous ne pouvez pas rester chez moi. » Tu sais, on était en 1971 et l'Espagne vivait toujours sous le franquisme.

Quelqu'un m'a transportée de ce village de pêcheurs à Torremolinos où j'ai passé la nuit chez une Française qui tenait une boîte de nuit et qui m'a

conduite à son tour le lendemain jusqu'à Valence en France, où elle rentrait en voiture. Pendant toute la route, je me souviens que je dégueulais sans arrêt tripes et boyaux dès que j'avalais une goutte de jus d'orange.

De Valence, j'ai pris un train et je suis arrivée finalement à Lyon, place Bellecour, dans le café « le Caveau » avec la tronche que je me payais, avec des habits qui n'étaient pas à moi, tout dégueulasses. Je ne suis pas tout de suite allée chez mes parents et je tombe sur Daniel Dante qui me raconte qu'une fille que l'on connaissait s'est faite étrangler en Israël ; mais elle, elle en était morte. Donc, moi je m'en étais quand même sortie... mais ça commençait à ne pas aller très bien pour moi.

J'arrive ensuite chez mes parents, et là le choc ! Ils ont commencé à se dire : « Oh ! là, là, elle nous en fait des drôles celle-là. » En fait, je ne sais pas ce que mon père a pensé de cette histoire, mais de toute façon, toute communication entre nous était interrompue et il n'y avait plus que la violence. Quant à ma mère, il n'y avait pas un gramme de confiance, elle m'avait abandonnée, livrée dans ces pattes-là et donc, elle s'en était pour ainsi dire lavé les mains.

Je me suis changée, mais toutes les marques m'étaient restées autour du cou, c'est-à-dire qu'il y avait les traces de quatre doigts d'un côté et quatre de l'autre. Comme tu peux l'imaginer, cette affaire m'a beaucoup choquée.

À ce moment-là, le lendemain des vacances de Pâques, arrive dans le milieu, à l'AGEL – le restaurant universitaire dans le troisième arrondissement qui était notre rendez-vous quotidien fixe pour voir des copains et avoir des nouvelles, et qui se trouvait rue François-Garcin près de la Bourse du Travail – un homme d'une grande beauté, nimbé de son auréole et de son histoire. En effet, il revenait d'Inde, il avait fait *la route*, et la route au cours de laquelle on se droguait.

Et voilà que j'en tombe amoureuse. Il s'appelle Didier Gelineau. Seulement Didier il n'a pas que ça à faire dans la vie [*Rires*], de tomber les filles. Il faut quand même aussi ramener quelques pesetas à la maison. Donc il va rejoindre des amis à lui qui se sont mis à braquer et moi j'en entends parler. J'en avais déjà entendu parler parce que bien entendu j'étais intime avec Daniel Dante qui était bien incapable de tenir sa langue sur quoi que se soit. Je fréquentais donc des amis qui s'étaient mis à braquer, dont Daniel Dante qui n'y est pas allé tout de suite et qui n'était pas le principal acteur de cette affaire, le principal acteur étant Patrick Küntzman. Et moi, bien que je n'étais

pas du tout dans la peau des braqueurs, tandis que Patrick, lui, s'est coulé dans le rôle du chef. Il avait acheté les armes, entre autres choses.

Il y avait là un acolyte intime, qui vivait avec Claudine dont je ne sais pas si elle avait commencé à faire des coups à ce moment-là, et puis Dante. Ils étaient donc trois au départ, puis, quand Didier est arrivé, ils sont passés quatre. Ce dernier est devenu le chauffeur du groupe. À partir de là, un coup entraîne un autre. Et puis, ils nous racontaient comme ça se passait et pour nous c'était *Les Mille et une nuits*. « Pouff ! On est allé faire le ferrailleur, mais ce n'était pas le jour de la paye et puis Patrick a dit aux ouvriers : "N'ayez pas peur ce n'est pas à vous qu'on a veut, c'est à l'argent !" »

Voilà, il y a un tas d'anecdotes comme celle-ci qui m'ont été racontées, mais que je ne peux pas te relater, parce que je n'y étais pas.

Didier se met donc à braquer avec eux. Sa passion c'est les bagnoles, d'autant plus qu'il les vole extrêmement bien et facilement. Dante nous disait qu'il marchait toujours avec un œil sur le tableau de bord des voitures pour voir s'il n'y avait pas les clés dessus. Il en piquait aisément et beaucoup, et donc nous circulons toujours dans des bagnoles volées. Nous trouvons tout ça absolument formidable, enfin moi, mais quand même je pense que c'était pareil pour les autres autour de moi...

Mais ils passent aussi beaucoup de temps entre eux et je n'y suis pas : à se défoncer, à jouer de la musique. Didier en jouait, c'était son autre passion et tous disaient qu'il en jouait très bien. Il avait un ami qui s'appelait Patrick, toujours vivant, qui habitait rue de la République et qui était fils de fourreur. Patrick était un excellent musicien et Didier passait des nuits avec lui à jouer de la musique.

Mes amis se défonçaient et moi à un certain moment j'ai quitté l'appartement que je louais rue du Mail, dans un immeuble qui n'existe plus au fin fond de la Croix-Rousse près des S. Je l'avais quitté entre autres choses parce que j'avais perdu mes clés auprès de mes étrangleurs et j'avais une trouille bleue d'habiter toute seule. C'était la première fois que cela me prenait. Alors j'ai déménagé chez une copine derrière l'AGEL, au moins là-bas j'étais aux premières loges des activités militantes et du mouvement lyonnais.

Mes amis font donc aussi des casses. Nous sommes au début de l'été 1971, les copains commencent à se disperser à droite et à gauche après un dernier braquage. Patrick se barre avec Danielle Barbezieux faire de la marche à pied dans le Jura ; Everest se barre avec Claudine, après que celle-ci eut

participé à un casse retentissant qu'elle illustra comme la « première femme gangster ». C'était ce fameux casse dans la poste de la rue Duguesclin dont Everest n'a pas tardé à nous dire que c'était la poste qu'avait braquée Sabaté [*guérillero anti-franquiste*] vingt ans plus tôt ! Tu vois si on n'était pas peu fiers ! Et je peux te le dire d'autant plus que je n'y étais pas, mais on était fiers, très fiers [*Rires*]. Everest et Claudine donc partent en vacances « bien méritées » en Turquie. Reste en scène comme toujours, le rebut, le reste, le petit reste, c'est-à-dire Didier et moi qui ne savions pas sur quel pied danser, on venait à peine de se rencontrer et on était tout éclatés... Il restait Dante aussi qui ne savait que faire de sa peau et ne nous lâchait pas. Or, comme moi j'étais partie avec Didier, il n'a rien trouvé de mieux que mettre la main sur ma petite sœur, pour bien équilibrer les choses et ne pas nous lâcher.

Et là ça se défonçait, ça se défonçait, et moi je me défonçais, nous nous défoncions gaiement et joliment et heureusement. Avec le fric des casses de Didier, on a pu aussi louer une piaule cette fois-ci, ayant d'abord transité par l'appartement de mes parents qui nous l'avaient laissé pendant une quinzaine de jours. Lors de ce séjour chez mes parents, des copains étaient passés nous voir et avaient pris soin d'utiliser le téléphone en laissant une facture salée, et de dévaliser la cave.

Une bande de jeunes... armés

Nous avons loué un appartement au 4 de la rue des Tables-Claudiennes, il fallait bien qu'on soit quelque part. Et puis Dante ne nous lâchait pas.

On a continué à se défoncer encore, mais on faisait aussi des projets. Beaucoup de monde était parti en ce mois d'août et nous n'avions rien à faire dans ce bled. On a même commencé à se poser la question si on n'allait pas faire un casse ensemble. Alors là, ah ! Ça commençait à devenir bien. Oïe, oïe ! Là c'était bien. En effet, on a pensé un jour qu'on aurait pu aller casser l'hôpital de la Croix-Rousse, mais le projet ne s'est jamais réalisé, autrement la suite de Bonnie et Clyde était assurée et j'aurais été aux anges ! Mais manque de bol, on n'a pas eu le temps de le réaliser.

Didier était un homme très fiable à tous égards et j'avais une totale confiance dans ses capacités en tant que braqueur, une confiance totale. Pas

une minute, je n'ai imaginé qu'il pouvait faire des conneries, se tromper, pas une minute. Pourquoi ? Parce que je le voyais conduire et bien, même si nous avons eu des accidents, parce que conduire défoncé, ça t'amène à en avoir. Quand tu descends à fond de train les pentes du quartier de Fourvière, raide défoncé, tu en arrives à rater des virages. Mais bon, on n'a jamais été blessés. J'avais une très grande confiance en lui, et j'aurais fait ce casse avec plaisir, joie et bonheur.

Mais voilà que dans la nuit du 12 au 13 août 1971, j'ai dû abandonner Didier pendant l'après-midi pour m'occuper de la plus jeune de mes sœurs. Lui, Dante et ma petite sœur, sont allés nager au Canal de Jonage. Ils ont bien fumé, bu quelques bières ; Daniel Dante s'est coupé le pied. Au retour, ma petite sœur, qui avait quatorze ans, se collait à nous et là j'avais envie qu'elle parte : « Barre-toi ! » lui ai-je répété plusieurs fois. « Non, je veux rester » répliquait-elle. « Va chez ta grand-mère ! – Non, je veux rester », insistait-elle.

Elle reste. Dante, qui est un copain, on ne peut pas le foutre dehors comme ça non plus, mais s'il nous avait laissés cinq minutes tout seuls, Didier et moi, on aurait été très sincèrement contents. Ne serait-ce qu'un peu de temps. « Non, non, nous dit-il, je reste là. »

Nous revoilà donc tous les quatre toujours ensemble. Il y a là de l'acide pour tout le monde, on le prend et puis on va au restaurant. À vrai dire je n'en prends pas et en plus, je me souviens d'avoir dit à Didier : « Je ne le sens pas, ce soir je ne le sens pas. » Il me répond : « Comme tu veux, je prends le tien. » Et là, il prend les deux. Il faut savoir que nous étions assez exigeants sur la qualité et l'acide était donc bon. Personnellement je n'achetais jamais de came, je prenais toujours celle qu'on m'offrait. Je n'étais pas une consommatrice de premier plan, effrénée, par rapport aux camés qui faisaient cette démarche d'aller s'en procurer.

Les autres trois prennent donc l'acide, et puis on va bouffer à la brasserie Burdeau juste en bas de la maison. Ici, ils boivent. Didier et moi on continuait d'en avoir marre de ma sœur et de Dante, mais celui-ci ne pouvait pas partir avec elle parce qu'elle était mineure et il fallait qu'elle aille chez ses grands-parents. En plus, il n'avait pas envie de s'en aller tout seul dans sa vie... c'est pour ça qu'il nous collait, ni plus ni moins. Nous, Didier et moi, je le répète nous avions qu'une envie : rester seuls et tranquilles, mais on ne pouvait pas.

Dans ce restaurant, ça s'énerve un peu, il y avait de l'animosité dans l'air, à cause de tout ça... et avec Didier, on en avait notre dose. Mais en plus, le ton monte avec un consommateur de la brasserie. Daniel l'invective en se mettant à la lui jouer « à la gangster », comme il faisait tout le temps. Mais ce mec, un type que nous ne connaissions pas, il lui répond sur le même ton. Merde alors ! Daniel lui lance alors : « Si c'est comme ça, nous avons des flingues, je suis armé ! » Ensuite, je ne me souviens plus du tout, mais probablement le mec a répondu quelque chose du style : « Mais ne t'en fais pas, je suis un homme ! » Bref, en face, l'autre n'était pas plus malin. Si bien que le ton monte, monte et on sort précipitamment de la brasserie puis Daniel commence à dire : « On va chercher les armes, on va les chercher ! »

Ce soir-là, Didier m'avait donné les clés du placard aux armes avant qu'on aille à la brasserie en me disant : « Ce soir c'est à toi de garder les pots cassés, c'est toi qui fais attention à ça, tu gardes la clé et c'est à toi à veiller au grain. »

Nous voilà arrivés à la maison bien échauffés. Les hommes et cette petite sœur étaient en *trip* d'acide, ils avaient bu un peu de vin, et tout le monde était excité. À ce moment, on aurait eu besoin de reprendre notre calme et de respirer. Les deux couples devaient se séparer un peu, mais nous n'y arrivions pas. Dante a continué à s'exciter à l'appart et quand on répétait à ma sœur qu'elle devait partir, elle ne comprenait absolument pas pourquoi elle devait le faire. Du coup Didier lui, n'avait qu'une idée en tête : se barrer de ce lieu. Notre bagnole, volée naturellement, était garée en bas de l'amphithéâtre du Jardin des plantes, vraiment tout près, et Didier voulait aller là-bas. Et puis, tout un coup, il dit : « Bah ! Tant pis. Donne-moi la clé des armes ! » De toute façon, ça ne rigolait pas. Je lui donne la clé et il ouvre le placard. Dante se précipite sur un pistolet et Didier prend la mitraillette que je lui arme, moi qui n'avais jamais utilisé d'arme et qui donc étais dans l'incapacité d'en faire usage. D'ailleurs, je ne sais toujours pas reconnaître un cran d'arrêt d'un Opinel. Mais ce soir-là, tout de suite ça a marché. Je pense que des fois, on fait des gestes qu'on serait incapable de refaire dans une autre occasion, et avec une précision étonnante. De toute façon Didier, dans l'état de défonce dans lequel il se trouvait, aurait été incapable d'y arriver. Donc je lui charge la mitraillette.

À ce moment-là, il a vraiment besoin de sortir de la maison, il n'en peut plus de cette atmosphère confinée. Or vu que les autres ne comprenaient

pas qu'on leur demandait de nous lâcher un peu, de nous laisser seuls, il tire alors dans son matériel hi-fi qu'il venait d'acheter avec l'argent du casse. Nous avons aussi acheté, toujours avec cet argent, une super guitare électrique, une Fender, avec une pédale wa-wa, comme celle de Zappa, et des amplis. On avait quelques disques, mais pas beaucoup parce qu'on venait d'aménager. Didier tire dans l'ampli pour provoquer un choc, afin que les autres comprennent qu'il faut partir, qu'on ne peut pas rester comme ça.

Là, effectivement Dante comprend qu'il faut se cavalier. Le mécanisme de l'esprit l'a amené à penser ceci : « Maintenant qu'il y a eu des balles tirées, le bruit a été entendu et les flics vont venir. » Alors après avoir pris un flingue, il se barre de son côté. Didier lui, me fourgue tout le pognon qui reste du casse dans les mains, il garde la mitraillette et on sort pour aller prendre la bagnole. Et chose invraisemblable, mais c'est ce qu'a affirmé l'enquête par la suite, nous avons laissé la porte ouverte. En revanche ce qui est évident, c'est que Daniel continue à saigner, vu qu'il avait le pied blessé depuis l'après-midi, et à chaque pas qu'il fait, il laisse des traces de sang derrière lui.

Daniel part de son côté, moi je prends ma petite sœur de quatorze ans et mon amant, qui nous suit avec sa mitraillette à la main. C'est dans cette formation que nous descendons les escaliers qui longent l'amphithéâtre et le mur des immeubles mitoyens.

Et là, tout à coup on voit arriver une bagnole de police qui déboule en bas de la rue Burdeau et passe devant l'amphithéâtre pour emprunter la montée des Carmélites. Ces flics étaient là, absolument pas pour la détonation qui avait eu lieu à l'intérieur de l'appartement, qu'ils n'avaient pas pu entendre. À y réfléchir rationnellement, les voisins auraient au mieux pu l'entendre... En réalité ces policiers faisaient leur tournée normale. Nous n'aurions pas été dans l'état où nous étions, on se serait dit : « Putain, les flics ! » On aurait ensuite attendu que leur voiture s'avance un petit peu... et on aurait eu tout le temps de mettre la mitraillette derrière le bosquet de l'amphithéâtre et on serait descendus tranquillos, l'air de rien. Et pfutt ! on se serait ensuite taillés en courant pour se planquer dans la première traboule venue. Mais évidemment avec des *si*, on ne refait pas l'histoire, et l'histoire ne s'est pas déroulée comme ça.

Didier voit les flics et bien entendu, il pense qu'ils viennent pour nous. Alors il tire sur eux, tandis que je suis devant lui, tenant ma petite sœur par

une main et le pognon de l'autre. Les flics tout étonnés qu'on leur tire dessus, ont dû se dire : « Mais qu'est-ce qui arrive encore, qu'est-ce qu'on nous veut, on fait notre tournée tranquillement et là on nous tire dessus ? »

De notre côté, nous avons la hantise des flics. On vivait dans un univers dans lequel on considérait que les policiers étaient nos ennemis principaux, à l'époque, autant que nos ennemis traditionnels, et donc c'était normal de leur tirer dessus quand ils se présentaient. Didier a donc tiré, et en même temps il me dit : « Claire, tire-toi ! »

Maintenant je suis vieille et je peux le dire, mais j'ai regretté longtemps de m'être tirée. Cependant je ne pouvais pas faire autrement parce que j'avais ma petite sœur. Et donc j'ai dû choisir entre elle ou mon amant. Ma petite sœur ne pouvait pas rentrer toute seule chez les grands-parents à Francheville.

Je la prends donc par la main, j'emprunte le chemin du Jardin des plantes qui aujourd'hui est macadamisé, abandonnant Didier tout seul face aux flics et qui leur tire encore dessus immédiatement. La bagnole, touchée, fait le tour pour arriver au-dessus de lui. À partir de ce moment-là, je ne vois plus rien. Je suis arrivée au bout du jardin, et une camionnette s'arrête. Je m'approche du conducteur et je lui dis que nous allons à Francheville et lui demande s'il peut nous y amener. « Oui » répond-il. Peu de temps après, nous arrivons chez les grands-parents, il est minuit. Je sonne. Ma grand-mère s'amène et demande : « Est-ce qu'il t'arrive quelque chose ? – Oui, lui réponds-je, je t'expliquerai demain. » Et on va se coucher. Heureusement que j'avais un Valium avec moi ; je l'ai donné à ma sœur, qui s'est endormie peu après. Je ne me souviens pas si moi j'ai réussi à dormir. Ce que je sais, c'est que le matin, mon grand-père était en train de lire *Le Progrès de Lyon* et il me dit : « C'est ça ? » tout en me montrant la une. Je lui réponds : « Oui ! »

Comment a-t-il deviné ? Savait-il quelque chose ?

Pour que je m'amène chez eux à minuit, il devait y avoir une raison. En fait, ils ne savaient rien de ce que je faisais. Mais là, mon grand-père a compris immédiatement de quoi il retournait. Un peu plus tard, j'ai laissé ma sœur dans ces bonnes mains et je suis partie chercher un avocat. Je pensais qu'une histoire pareille ne pouvait pas être confiée à n'importe qui, et qu'il en fallait un qui soit dans le milieu (militant) ou proche, c'est pour ça que je suis allée chercher maître Sgorbini, l'oncle de Daniel Dante. Mais je ne l'ai pas trouvé dans son cabinet, et on m'a indiqué qu'il était certainement à Sain-Bel dans sa maison de campagne. J'y suis allée, mais il n'y était pas

non plus. Finalement après avoir demandé un rendez-vous à son secrétariat, je suis partie me planquer.

Et là j'ai fait des conneries parce que je n'avais pas de formation particulière concernant la clandestinité. C'est-à-dire que je suis passée chez mes parents où un journaliste du *Progrès* m'attrape, qui me baratine. Il aurait voulu que je lui raconte des choses, mais je ne fais que lui répéter que je n'ai rien à dire et puis, je l'amène chez le seul mec resté à Lyon en ce mois d'août, parmi tous les copains : il s'appelait Amédée et était de la GP. Je me fais amener par le journaliste chez lui, en disant que j'allais y chercher quelque chose. Ce monsieur qui voulait avoir des infos m'a accompagnée, mais quand arrivé en bas de l'immeuble, je lui ai demandé d'attendre. Amédée me dit qu'il ne faut plus que je sorte, et il m'interdit pratiquement de redescendre. « Tu comprends bien que tu es en danger, que le journaliste peut prévenir les flics et tu vas tomber tout de suite... même si, a-t-il ajouté, après tout, tu n'as rien fait et donc tu risques au total peut-être une semaine de prison... – Une semaine ! Jamais de la vie, lui répons-je, si c'est ça, je pars en Argentine ! »

Ce copain vivait avec une fille de flic très gentille. C'est grâce à lui que cette fois-ci, j'ai échappé de justesse à l'arrestation. Puis il m'a aidée aussi pour aller chez d'autres amis à moi. Mais là, heureusement, j'ai été assez maline pour me dire qu'il fallait que je me planque en dehors du milieu. J'ai donc pensé aller chez des gens avec qui je faisais du cheval, des voyous qui habitaient Décines, Pont-de-Chérucy précisément. Le copain était chaudronnier et le jules d'une de mes copines de lycée. Ce sont eux qui m'ont planquée, notamment dans les bois près de chez eux.

De là-bas, nous suivions ce qui se disait dans la presse concernant cette affaire. On y lit assez vite que les flics ont choppé ma petite sœur, ce qui était illégal parce qu'elle était mineure, et elle avait tout craché, bien entendu. On ne peut pas lui en vouloir, compte tenu de son âge, mais elle ne savait pas où j'étais, je ne lui avais pas dit. C'est là que j'ai pensé l'amener chez l'avocat pour lui faire retirer tous ses propos. En outre, je me disais que, vu que je n'avais rien fait, je n'en avais rien à foutre qu'on m'arrête. Mon seul souci c'était que je ne voulais pas donner mes copains. Je me planquais juste pour ça, pour ne pas devoir être la première à parler.

Avec la jeune qui me gardait et qui sortait des institutions sociales – elle avait fait une fugue et elle avait été rattrapée par les éducateurs – on est

allées chercher ma sœur à qui on a filé un rendez-vous par téléphone. Je lui faisais confiance à la jeune, mais les flics connaissaient la combine mieux que nous, et ils avaient mis le téléphone sur écoute. C'est ainsi que quand cette fille est allée chercher ma sœur pour l'amener chez l'avocat, j'étais dans un bistrot pas loin du lieu du rendez-vous et là, plouf ! je n'ai pas eu le temps de dire un seul mot, puisque j'ai eu un papier sous les yeux et une voix qui m'a demandé : « Claire Auzias ? Police ! »

J'étais dans ce bistrot avec Nénese, ce copain chaudronnier, qu'ils ont embarqué aussi. Ils se sont demandés ce que je faisais avec ce type, ils n'avaient pas prévu des connexions pareilles, ils s'étaient fait des représentations spéciales, bon !

Ils nous ont tous arrêtés, mais ils ont relâché ma sœur parce qu'ils n'avaient pas le droit de la garder. Elle est sortie du commissariat, mais elle est revenue peu de temps après pour nous ramener des sandwichs au... poulet [*Rires*]. Ils m'ont gardée à vue pendant quarante-huit heures, mais ils ont relâché Nénese qui avait un casier judiciaire énorme, puisqu'il avait été l'auteur de plusieurs coups. Pendant la garde à vue, ils ont continué à me faire du chantage en me disant : « Soit tu parles et tu sors, soit tu ne parles pas et on te garde. » Moi, je n'avais pas à parler et donc ils m'ont gardée, ne comprenant pas pourquoi cette fille qui n'avait rien fait et ne risquait rien s'obstinait tant à leur cacher des choses qui leur auraient permis d'avancer dans l'enquête. Bref, ils m'ont collée en taule. C'était le 16 août 1971.

Après quarante-huit heures de garde à vue, quand les matonnes m'ont « lâchée » devant le réfectoire de la prison de Montluc, je n'ai pas pu entrer, parce qu'il y avait une fille en bigoudis qui me barrait la route et qui m'a dit : « Te voilà enfin, depuis le temps qu'on t'attend ! Quoi, a-t-elle ajouté en me voyant étonnée d'entendre ces propos, tu ne me reconnais pas ? Je suis Malika B. » Surprise, je lui ai demandé alors ce qu'elle faisait en prison. « J'ai tué mon père avec une carabine de chasse ! » C'était une connaissance du lycée... En fait, c'était une fille rangée qui n'avait pas participé à Mai 68, mais voilà qu'elle se retrouvait en taule ! J'ai été donc reçue en prison par Malika.

C'est elle qui m'a introduite à l'univers de la prison dont on pourrait parler indéfiniment. Quand tous les emmerdeurs, flics et autres commissaires, m'ont lâchée j'ai pu parler avec Malika. Puis Danielle Barbezieux a été arrêtée à son tour au bout d'un mois, mais nous étions au secret et nous n'avions pas

le droit de communiquer entre nous. Elle se promenait toute seule dans la cour en l'absence de toute autre prisonnière. C'est seulement un mois après son arrivée que nous avons eu le droit de nous parler. À un moment donné, Malika est partie en Centrale parce qu'elle avait écopé de quatre ans ferme, mais il me restait Danielle et donc j'avais quand même une copine en taule. Bref, on pourrait beaucoup parler de cet univers qu'auparavant, bien sûr, j'ignorais complètement et qui m'a procuré un choc terrible qui, je pense, ne s'efface pas.

J'y suis restée huit mois et demi, pendant le temps que Claudine cavala, puis, quand ils l'ont attrapée, ils ont jugé que je n'avais plus rien à faire en prison. Je pouvais sortir puisque l'enquête était close ; il fallait désormais attendre le procès qui a eu lieu en mars 1973. Didier lui, est mort un mois avant le procès...

De quoi, des suites de ses blessures ?

Non, on a dit qu'il était mort d'une overdose de came en prison. Mais le médecin légiste a conclu qu'il était mort de deux Iménoctals (des somnifères) et deux bières. Or un ou même deux somnifères, c'est trop peu pour mourir, et même avec deux bières, même pour un taulard qui est faible parce qu'il s'est remis de sept balles dans la peau et de trois ou quatre opérations. Daniel, après être sorti de taule, s'est vanté de lui avoir donné toute une tapée de médicaments qu'ils accumulaient, comme il est de coutume en prison. Didier les aurait donc pris pour se défoncer... pas pour se tuer. En effet, il m'a écrit en train de mourir. Il était très surpris de l'état dans lequel il se trouvait, fort ennuyé et ne comprenant pas ce qu'il lui arrivait. Contrairement à ce que je pensais à l'époque, il ne semble pas qu'il ait été assassiné. Mais ce que je dois dire surtout, c'est que je ne sais toujours pas comment il est mort. Finalement je n'ai jamais rencontré le médecin légiste parce que, en même temps je considérais que Didier était mort, un point c'est tout. J'estimais qu'on me l'avait pris, on me l'avait enlevé, on me l'avait tué d'une façon quelconque. Bref, il était mort. À partir de là, je n'ai plus rien voulu savoir et j'ai tiré le rideau. C'est pour ça que je n'ai jamais pu approfondir la question de savoir comment il est mort, bien qu'il faudrait le faire, ça va de soi.

Tu es restée donc huit mois et demi en prison, sans nous raconter par le menu tout ce que tu y as fait, peut-être peux-tu nous dire ce qu'il en reste encore aujourd'hui ?

C'était un univers non mixte, un univers de femmes, un grand choc pour des idéalistes, parce que c'est le contraire de l'image idéale que l'on peut avoir de la prison. Bien entendu, je suis du côté de tous les camarades qui la subissent et qui se battent contre. Mais il faut rappeler qu'il y a quand même de sacrés loulous, autrement dit la prison ne transforme pas l'être humain en meilleur qu'il n'est.

Entrer dans la prison, c'est terrible. C'est con à dire, mais c'est aussi difficile d'en parler. Moi ça m'a vraiment violentée. En fait auparavant, ça ne m'était jamais arrivée que des gens se permettent de prendre du pouvoir comme ça sur ma vie, de me dire ce que j'avais à faire. Mes parents eux-mêmes ne s'y étaient pas pris comme ça. Je n'avais jamais été au couvent, ni dans un pensionnat. Je ne suis allée qu'une seule fois en colonie, et j'avais trouvé ça pas terrible, je t'ai parlé aussi des *Éclaireurs de France* et ce que j'en pensais. Bref j'ai horreur des contraintes, comme tout le monde, mais en plus, je n'ai pas appris à intérioriser ces choses-là.

J'arrive en taule, je me retrouve dans un univers qui m'a violentée parce que c'était archaïque. Des bonnes femmes qui nous gardaient, les matrones qui faisaient du crochet (et moi avec ma coupe à *la garçonne* et après avoir vécu Mai 68, je n'avais jamais vu personne en faire). Alors, je me suis demandé : faire du crochet en France en 1971, après ce qui s'était passé en mai 68 ? Si tu veux, pour moi c'était incompréhensible, et pourtant elles étaient là à faire leur crochet tout en nous surveillant.

Et puis le ton mielleux des gardiennes de taule, comme celui des bonnes sœurs, qui tentent d'entretenir des relations avec les gens qu'elles côtoient tous les jours, les détenues, alors qu'elles en pensent pis que pendre. De plus des gens comme moi, elles n'en avaient jamais vus, parce que la taule c'est d'abord un recrutement de classe, et moi je ne faisais pas partie des classes « habituelles » hébergées dans les prisons. Elles en avaient peut-être vu quelques-unes, mais vraiment pas beaucoup. Il y avait eu Brochier qui avait été à la prison de Montluc au temps de la guerre d'Algérie.

En ce qui concerne le quotidien, la bouffe était infâme, parfaitement et volontairement infâme et très dégradante. On jouait un jeu inadmissible pour la remise du courrier. « Tu es gentille, je te le donne ; tu es gentille tu

auras un bonbon ; c'est l'heure, ce n'est pas l'heure. » Bref, on devait faire face à une autorité que j'avais du mal à supporter : « Auzias, votre courrier ! Auzias, venez faire ceci et cela ! » Ce qui d'ailleurs me rappelait le style d'adjudante de la censeur du lycée Lumière.

C'est en prison que j'ai tenu une serpillière pour la première fois de ma vie... et puis c'est un univers physique, avec ces murs lépreux, puisque Montluc est une prison ancienne. Entre autres choses, il y a aussi le fait de ne pas voir le jour, ce qui est évident, puisqu'on est confiné dans une cellule et c'est invraisemblable à n'avoir rien à faire, d'être dépourvue de tout, sans télé, ni radio, du moins à l'époque. Mais je pouvais quand même lire. J'avais *Le Monde* et *Pilote* (*Libération* n'existait pas encore). Mon père venait une fois par mois, et il m'amenait des livres qu'il choisissait. Et là il a eu curieusement, mais parce qu'il avait des lettres au demeurant... quelque chose qui l'a touché, qui l'a ému parce qu'il m'a amené beaucoup de poètes que je ne connaissais pas. D'autre part, il avait obtenu que je puisse m'inscrire en fac en troisième année de socio, et à ce titre-là j'avais le droit de recevoir des bouquins de l'extérieur, car les livres internes à la taule, c'était une entreprise de décervelage (collection *Harlequin*, etc.).

Tu viens de dire que tu étais en troisième année de socio, mais avec tout ce que tu vivais, arrivais-tu à passer des examens ?

Tu sais, les examens à l'époque ce n'était rien, ce n'était pas mon problème. Je te passais ça les doigts dans le nez. D'abord parce que les profs étaient très peu répressifs, nous étions au lendemain de 68, et puis parce que j'imagine que j'avais des facilités à apprendre.

Pendant la quatrième année en socio, Norbert était doué en maths, puisqu'il avait fait des études scientifiques avant de se rabattre sur la socio. Il s'en sortait bien avec les statistiques, mais moi ça me faisais chier, bien qu'on ait un prof avec une bonne réputation. Je n'y comprenais rien du tout ! Mais nous avions alors gagné le droit de passer des examens en commun, en groupe si tu veux. Donc du moment que Norbert connaissait les maths, il savait les faire pour tout le monde. Ça s'est passé quand je suis sortie de taule, mais même avant, tu sais ce n'était pas difficile. Il faut se représenter ce qu'était la fac à l'époque. On n'apprenait rien, les cours étaient des assemblées générales, les profs nous demandaient souvent quel était notre avis sur telle ou telle grève, ou d'analyser tel ou tel phénomène d'actualité. C'était ça, la socio à ce moment-là.

Ce qui veut dire que depuis que tu t'étais inscrite à la fac, et bien que vivant dans un milieu « particulier » tu avais suivi un parcours « normal » ?

Pas vraiment normal, parce que je n'ai alors rien appris, mais c'est vrai que jusque-là je n'avais pas perdu d'années. Après oui, bien sûr. Ça veut dire que, lorsque je suis arrivée en taule, trois années étaient passées après le bac ; j'étais en licence, je suivais donc un parcours normal.

En taule, j'ai continué à suivre tout ça, d'autant plus que non seulement mon père m'envoyait des bouquins, mais j'avais aussi la visite de Jean Lacroix et puis celle d'Annick Houel. Celle-ci était déjà assistante en fac. Mon père, qui la connaissait par l'intermédiaire de Jacques Florot, lui a demandé si elle ne pouvait pas me rendre visite en tant que femme. Elle a répondu oui, et bien lui en a pris, parce que ça m'a été précieux, et quand elle venait c'était une des rares intelligences qui arrivait jusqu'à moi, même si je n'avais pas d'intimité avec elle à cette époque. Les visites de Jean Lacroix étaient aussi une merveille, parce qu'il me racontait en prison la vie de Bakounine. Je me souviens quand il me disait : « Oui, je suis en train de travailler sur l'utopie, et c'est très intéressant du point de vue de Kant, etc. Et puis, ajoutait-il, j'ai étudié la vie de Bakounine. » Lacroix me racontait tout ça et c'était donc formidable.

Parmi les autres visites que je recevais, celles de ma sœur Mireille étaient une vraie bouffée d'air frais...

Et ta mère ?

Oui elle aussi, mais là ce n'était pas de l'air frais, mais le *pathos* incarné, elle pleurait souvent. Mon père venait lui aussi, mais il ne m'écrivait pas, parce qu'il savait que les lettres passaient devant la censure ; ma mère, par contre, oui.

Quant à Annick, elle m'a dit à ce moment-là : « Tu devrais écrire sur la prison. » Je l'ai regardée et, par-devers moi, j'ai pensé : « Ces gauchistes, ils ne savent vraiment pas où ils habitent ! Quand tu es en train de souffrir, de vivre ce que tu es en train de vivre, comment peux-tu songer seulement une minute à l'écrire ? C'est impossible ! » Et puis, bien entendu elle avait raison, mais il m'a fallu longtemps pour le comprendre. C'est ainsi que, de nombreuses années plus tard, quand j'ai passé la maîtrise de sociologie, j'ai fait un travail sur les prisons de femmes. À cette époque-là, j'étais déjà un peu révoltée parce que Foucault avait écrit *Surveiller et punir* : c'était

un argument à la mode et c'était comme si on n'avait plus rien à dire sur les détenus.

Et les anars en général, qu'ont-ils pensé de cette histoire ?

Il y en a eu un seul qui s'est manifesté à ce moment-là en écrivant un article dans *Le Monde libertaire*. C'était un anarchiste lyonnais que je ne connaissais pas, un certain Bernard Lanza. Il s'agissait d'un mot de soutien pour moi, de camaraderie très sympathique dont je me rappelle un passage qui disait à peu près ceci : « Je sais bien qu'on ne pense pas les mêmes choses, mais là où tu es, ce n'est pas le moment d'en débattre, je voulais te dire, etc. » On ne se connaissait pas du tout, puisque, je n'avais jamais vu de membre de la Fédération anarchiste avant mon « exil » à Paris, avant mes trente-trois ans. Avant, parmi mes copains, c'était un point d'honneur de ne pas avoir une carte à la FA !

Je ne connaissais donc pas ce Bernard Lanza, mais une fois sortie de prison je lui ai écrit un mot pour le remercier...

Sais-tu où il a fini ?

Oui, il s'est rapproché de l'extrême droite. Je sais, il est en plus négationniste, on me l'a dit... Mais reste qu'à l'époque, il a été le seul à s'être exprimé publiquement et officiellement en tant qu'anarchiste en ma faveur. D'un autre côté, mes parents qui avaient besoin de soutien même en tant que parents, par ailleurs, avaient créé un comité de soutien et demandé de l'aide ou plutôt des soutiens moraux, politiques et intellectuels. Et ils l'ont demandé entre autres personnes à Michel Foucault qui venait de créer le GIP (Groupe d'information sur les prisons) et qui était, de l'extérieur, la tête la plus en vue sur cette question des prisons. Eh bien ! il a refusé de nous soutenir. Mes parents ont joint aussi Françoise Routhier et Jean-Claude, mes camarades d'autrefois qu'ils connaissaient très bien et qui leur ont donné un certain nombre d'autres noms. C'est comme ça qu'ils ont écrit entre autres à Daniel Guérin qui a immédiatement répondu : « Mais je connais très bien Claire, et tout mon soutien lui est acquis. »

Comment le connaissais-tu ?

Nous avions participé ensemble – et j'ai oublié de te le dire –, à un groupe qu'on avait créé avec Sylvain et d'autres anarchoïdes, puisque je te répète qu'ils n'étaient pas anarchistes orthodoxes et encartés, quoique militants

d'ancienne date. Nous avions eu l'idée de créer une sorte de centre de documentation et en même temps d'observatoire à Lyon. Chacun de nous se faisait envoyer un organe de presse avec l'idée qu'un jour on les aurait mis en commun dans ce centre de doc. Moi, je recevais *La Révolution prolétarienne* ; j'en avais des tonnes, malheureusement mes parents les ont mis à la poubelle quand je suis allée en taule, tellement ils avaient eu peur ; de même que toutes les affiches des Beaux-Arts réalisées pendant Mai 68.

Et puis, probablement Daniel Guérin avait aussi participé au comité de soutien pour Raton et Munch. Bon, mais en fait, une chose est sûre, c'est qu'il se souvenait de moi et qu'il avait écrit une lettre que j'ai encore.

Donc il y a des personnalités politiques qui ont accepté de me soutenir, d'autres pas, mais c'était normal ; d'autant plus que Michel Foucault n'a jamais été anarchiste et que je suis très surprise de voir des camarades, surtout ceux de mon âge – les jeunes c'est normal – qui prennent Foucault pour quelqu'un qui apporte quelque chose à la pensée anarchiste, alors là je dis : « Les mecs, vous n'y êtes pas du tout ! »

Il y aurait sûrement beaucoup d'autres choses à dire sur cette période que tu as passée en prison, des anecdotes, etc. Essayons maintenant de poursuivre ton histoire. Après huit mois et demi de prison, tu sors. As-tu changé en prison ?

Ah! oui, je suis différente. Le pouvoir m'est passé dessus, m'a rétamée comme un rouleau compresseur et s'est permis des violations à l'égard de ma personne et de ma personnalité qui font que, et ça c'est clair, je suis tout à fait différente. Bien évidemment !

D'abord en prison, j'ai appris à jouer à la belote, ce qui est très important et c'est Danielle Barbezieux qui me l'a appris. Malika, avant de partir en centrale à Rennes, avait essayé de m'apprendre à jouer aux échecs, mais il n'y avait pas moyen, ça me faisait chier [*Rires*] ; quant à Claudine on s'est juste croisées et j'ai pu seulement lui donner une robe et c'est tout. En taule, j'ai vu des femmes que je n'aurais jamais vues ailleurs ; j'ai appris des choses sur l'univers carcéral, je suis une taularde, je suis une des leurs et, d'une certaine façon, je n'en sortirai pas. Je ne sais pas comment te dire, mais on ne sort pas de là comme ça, de cette identité qui te colle à la peau.

En sortant, j'avais donc ces stigmates ; j'avais grossi parce qu'en taule je ne faisais que bouffer. Les gens somatisent de cinquante façons, moi, la mienne était de bouffer et donc de grossir, ce qui fait que j'étais moche, je ne pouvais pas me sentir. Mais il y avait aussi le fait que mes copains continuaient à

rester en prison. Dante est tombé en septembre, Patrick était à Saint-Paul, Everest est tombé, lui, un peu plus tard, en novembre ou décembre ; Danielle était toujours à Montluc et puis Claudine qui était en vadrouille et qui, au bout d'un moment, en a eu ras-le-bol et a dit un jour : « Ma vie elle est près de mes copains, je me rends ! » Effectivement, elle s'est rendue et c'est là que je suis sortie et Danielle Barbezieux est sortie aussi.

Ma sortie a été atroce elle aussi. J'étais entrée mineure en taule et le jour de ma sortie j'étais désormais majeure. Je me souviens qu'on avait fêté mes vingt et un ans avec des copines en prison, entre autres des putes qui m'ont fait un bon gâteau : une charlotte parce que, comme tu sais, c'est un gâteau qu'on fait à froid et pour lequel on n'a pas besoin de four. Et vu qu'on avait le droit de cantiner des biscuits, elles ont pu me faire cette charlotte.

Le jour de ma sortie, j'étais donc majeure, mais j'ai été traitée comme une mineure, car la taule ne m'a pas laissée sortir tant que ma mère ne s'est pas pointée pour me récupérer à la porte. Ce qui fait que je n'ai pas eu le droit ce jour-là de faire un pas à l'air toute seule, de voir ma sortie, de vivre ma sortie. J'ai été prise des mains des gens qui avaient eu du pouvoir sur moi et déposée entre des mains d'autres gens qui en avaient eux aussi. C'est pour ça que je pense que j'ai raté ma sortie, parce que je n'ai pas pu faire trois pas toute seule.

Devant la porte, ma mère qui avait pris la précaution de venir avec mes deux sœurs.

Quand nous sommes arrivées à la maison, mes parents ont eu la riche idée de prendre du champagne ; c'était gentil, mais je me suis soûlée et puis, je me suis mise à pleurer comme une madeleine... parce que Didier était en prison et qu'il n'était pas près de sortir.

Et après ?

Ensuite, qu'est-ce que tu veux, j'ai fait la connaissance de ses parents et je suis allée le voir en taule. Il a passé beaucoup de temps à l'hôpital de l'Antiquaille... *[émue]* et tout ça, ces trois cartons *[Claire mes les indique sur une étagère de sa bibliothèque]*, ce sont les lettres qu'il m'envoyait de prison.

Didier est mort le 23 février 1973, un mois avant le procès.

Après avoir passé quelques mois chez mes parents, à la fin de l'été 1972, j'ai à nouveau quitté leur maison de Bron, pour aller habiter avec Danielle Barbezieux à Messimy où un de ses potes lui avait trouvé une maison, avec

un jardin, louée pour cent balles. Nous avons vécu là toutes les deux comme des barges, des folles. Danielle ne travaillait pas et moi j'ai trouvé un job d'archiviste à Villeurbanne au théâtre de la Cité chez Planchon et Chéreau. Ils m'avaient offert ce travail pour m'aider, à tel point que le directeur financier m'avait dit : « Tu sais, il suffit que tu sois là deux ou trois heures avec tout le monde. » Encore aujourd'hui, quand j'y songe, je trouve que c'était un patron sympathique. En fait, je pouvais venir travailler pendant la tranche horaire qui me convenait durant les vingt-quatre heures de la journée, parce que, comme c'étaient des gens de théâtre, ils bossaient la nuit. J'ai bossé comme ça, y compris avec les gens qui faisaient la couture, dont Jacques Schmitt. Il fallait juste que, dans le total de mes huit heures par jour, il y en ait deux ou trois qui concordent avec l'horaire des autres.

Eh bien ! malgré ça j'ai trouvé au bout de quelque temps que ce n'était pas ça. Je n'étais pas bien évidemment et un jour je suis partie. En tout cas j'ai bossé pendant plusieurs mois alors que Danielle non : elle passait ses journées avec le chat, près du feu. En plus, je n'avais pas de voiture et il fallait aller jusqu'à Messimy, ou qu'on m'amène.

D'autre part, j'étais devenue une bête curieuse quand je suis sortie de taule. Danielle et moi étions les seules à être dehors, par rapport à nos copains et notre copine Claudine. On a commencé à fréquenter beaucoup de gens que je n'avais jamais vus de ma vie jusque-là, et qui n'étaient pas proches de nous, à commencer par toute une tapée de gauchistes qu'on côtoyait à l'AGEL. Ils n'étaient aucunement des amis, même s'il était arrivé qu'on pieute chez eux quelques fois en se soûlant la gueule. Ils commençaient à se considérer comme des personnes avec qui on avait gardé les vaches ensemble. Ça a été assez dur pour moi parce j'étais devenue « un personnage public », il y avait donc des gens qui te connaissaient, mais que tu ne connaissais pas. Et pour moi ça ce n'était pas bien du tout, parce que ces gens n'avaient rien à m'apporter, rien du tout.

Je disais donc que mes copains étaient en taule, mais tous les autres, que je connaissais bien, étaient désormais éparpillés dans la nature. Ils considéraient que nous étions fliqués et qu'en nous fréquentant on les aurait fait tomber eux aussi ; ils avaient certainement raison, bien sûr. Ce qui veut dire qu'il y a eu une rupture entre moi et les gens que je connaissais et cela, dès le moment où j'ai été arrêtée, car personne de ces copains ne m'a jamais écrit, et ça il faut le dire, exactement. En tout et pour tout j'ai eu une amie,

ancienne maoïste, lesbienne, qui allait très, très mal et qui a fini sa vie en hôpital psychiatrique ; elle s'est mise à m'écrire deux fois par semaine des lettres désopilantes et extraordinaires. Les matonnes croyaient toujours qu'il y avait des codes cachés ! Mais cette fille n'était pas une intime, c'était quelqu'un que je voyais de loin. Puis, Daniel m'a écrit une carte : « Ne t'en fais pas, on ira dans les Cévennes... la vie existe quand même. » Et c'est tout. Le reste c'était ma famille, c'était Didier. Ce qui veut dire que je n'ai eu aucune solidarité, aucun soutien des autres copains parce qu'ils pensaient que ça les mettait eux mêmes en péril, et ainsi ils se sont tenus éloignés.

De cette rupture totale d'avec mes copains et mon milieu, de ma « refamiliarisation » – qui était pour moi une catastrophe, parce que la famille, c'était en quelque sorte des bourreaux – que pouvait-il en sortir ? Ma famille à ce moment-là prenait quand même des pincettes : ils savaient bien qu'il y avait des problèmes entre nous, même s'ils ne savaient pas lesquels ; mais ils y allaient doucement et essayaient d'être délicats. Même mon père pigeait ça. Il a bien dû penser qu'il y avait un problème et faire un lien avec ce qui se passait, mais il ne savait pas quoi faire. En même temps, il a très mal réagi. Car, si d'un côté à ce moment-là, il a été un père chaleureux et a essayé de faire quelque chose pour moi, de l'autre il était convaincu que j'agissais pour l'emmerder, pour lui faire perdre son travail. Enfin il était d'une paranoïa qui n'avait pas lieu d'être. C'est en cela qu'il a réagi comme un sale con !

Quant à ma mère, elle m'a beaucoup reproché de l'avoir mise publiquement, surtout auprès des autorités dans son travail, sous les feux de l'actualité. Comme dans un fait divers, elle est devenue du coup la mère d'une délinquante. Bref, sur ce plan-là, ils ont été cons ! Heureusement que leurs copains de jeunesse étaient là. Je pense aussi que, si cette histoire s'était déroulée à Paris, ça se serait passé différemment. À Paris, on a connu des gens qui ont reçu des coups moins importants que ça et qui ont rassemblé des soutiens plus larges.

Au final, pour beaucoup de raisons qui s'additionnent, j'étais coupée de mon milieu et de mes amis. Je peux même te dire qu'il y a encore aujourd'hui des gens de cette époque qui me disent : « On se demande ce que tu foutais dans cette histoire ! »

Autre anecdote. Quand j'ai repris la fac, un con de prof, en me voyant, me dit : « Ils vous ont laissé sortir de prison pour passer vos examens ? – Pas

du tout, je lui ai répondu, j'ai été libérée ! » Ce n'est pas pour ça qu'il m'a donné mes examens, au contraire, il m'a recalée.

En fait, je n'ai pas achevé tout de suite ma licence et j'ai abandonné la fac quelques années lorsque Didier est mort. Il faut rappeler qu'en août 1972, après ma sortie de prison le 5 mai, nous nous sommes mariés.

Aviez-vous pensé vous marier pour que tu puisses aller le voir en prison ou bien ?

Plutôt pour ne pas être séparés, parce que probablement j'aurais eu le droit d'aller le voir quand même. Notre mariage a été, comme tu peux l'imaginer, un de ces mariages en prison où l'avocat est ton témoin. Puis on a bu quand même un coup, mais le marié n'était pas là... Vois comme c'était gai. Ce jour-là je ne faisais que pleurer, je pleurais tout le temps.

Après sa mort tu abandonnes les études...

Oui, mais parce qu'il fallait que je travaille et je me suis tenue peinarde au théâtre de la Cité. Mais même le théâtre, ça ne me plaisait plus, ça m'emmerdait, et j'ai eu envie de me tirer pour reprendre la vie que je voulais mener.

Il faut dire que la mort de Didier, ça a été la fin de tout. En effet, je me suis dit alors : « Puisque c'est comme ça, je n'ai plus rien à faire avec ce monde-là, c'est terminé ! » À ce moment-là, j'étais assignée à résidence. Puis un mois plus tard, le procès a eu lieu et j'ai été condamnée à cinq ans de prison avec sursis ; mais j'en avais déjà fait huit mois et demi. Didier était mort et mes copains étaient en taule. Or, le fait qu'ils soient en taule faisait que je n'avais plus une communauté quelconque à partager avec les gens qui n'avaient pas été en taule. Tous les gens qui étaient dehors et que j'avais pu croiser auparavant, mais qui n'étaient pas en taule ou ne l'avaient jamais été, n'avaient rien à voir avec cette histoire, même s'ils étaient des vieux potes de 68. Je n'avais donc rien à partager avec eux, et d'ailleurs il n'y a eu que Christian qui est venu chez mes parents dès ma sortie de taule, et personnes d'autre. De mon côté, à l'inverse, je considérais désormais que ces gens étaient dans un autre univers que le mien.

Everest était en taule et avait pris neuf ans, Patrick aussi, Dante sept et Claudine quatre ou cinq. Danielle, elle, était libre comme moi et il n'y avait qu'avec elle qu'on pouvait se parler. On a commencé à vivre ensemble à Messimy, avant de déménager parce qu'on n'avait plus les moyens d'y rester.

Après le procès, je suis partie un peu à la campagne, et puis vu que je n'étais plus assignée à résidence, j'ai décidé de partir. En « exil ».

Alors j'ai vendu les livres de Bourdieu et le peu de choses que j'avais, c'est-à-dire quatre fois rien, j'ai ramassé mon salaire du théâtre de la Cité où, en sachant que j'allais partir, ils ont fait une grande collecte pour moi, et avec ça je suis partie en Éthiopie avec cette copine qui m'écrivait en prison. Elle est restée un mois, puis elle est rentrée en France, alors que moi j'ai reçu mes chiens.

Quoi ?

Oui, deux petits chiens que j'avais pris pour essayer de m'habituer aux animaux, dont j'avais peur jusque-là. Et là j'ai poursuivi mon voyage jusqu'à Djibouti avec eux, mais après je les ai laissés en cours de route, j'ai traversé l'océan Indien et je suis arrivée en Inde. Ce voyage a duré un an. En fait pour moi, c'était comme un exil, puisque je m'imaginais vivre comme dans les romans que j'avais lus, c'est-à-dire en faisant la plongée dans les bateaux, en travaillant au fur et à mesure des étapes. Ainsi j'aurais pu faire le tour du monde, sur les cargos, comme les mecs. Mais je n'avais pas compris que je ne pouvais pas faire ça. Pour que ce soit possible, il me fallait des éléments que je n'avais pas, et que je ne me suis pas donnés.

Le Grand voyage : je voulais vivre comme dans les romans

Me voilà en 1973 à Djibouti car j'aimais beaucoup l'Afrique, à faire du bateau-stop, mais aucun bateau n'a voulu me prendre : on ne prenait pas les femmes, car ça foutait le bordel à bord. Et bien m'en a pris finalement, parce que ça aurait été assez raide. Et puis c'était la mousson, et je suis restée à Djibouti presque deux mois. Ne trouvant pas de bateau à Djibouti, je suis passée en Somalie qui, à cette époque-là, était un pays fermé. J'y suis quand même restée quinze jours, un moment assez aigu de mon voyage, parce que je me rapprochais un petit peu de ce que j'avais envie de faire, c'est-à-dire d'aller à l'aventure sur des routes non tracées. Mais les étrangers n'avaient

le droit que de traverser la Somalie pendant quinze jours, pas plus. De là, je suis passée au Kenya, où on m'a volé les derniers vingt balles qui me restaient ainsi que mon passeport. Alors, j'ai écrit à ma mère pour qu'elle m'envoie des ronds, ce qu'elle a fait, tout en gueulant qu'il fallait que je revienne, que ce n'était pas une vie...

Elle m'a envoyé quand même de l'argent et j'ai reçu aussi mon nouveau passeport un mois après. Entre-temps, j'ai vécu à Nairobi chez des Indiens. Puis avec la fin de la mousson, j'ai pu prendre un bateau, à Mombasa au sud, pour aller en Inde. Je me suis arrêtée un après-midi aux Seychelles et je peux dire que ça a été une traversée formidable, plus de trois semaines de bateau sur un vieux teuf-teuf qui avançait à peine, un bateau indien très pauvre qui m'a déposée finalement à Bombay. Cette traversée a été en plus bénéfique pour moi, car ces éléments bruts m'ont lavé un peu la tête.

Une fois arrivée à Bombay, je suis allée chercher un copain de Didier, François, qui avait déjà voyagé dans ce pays avec lui. Il m'avait écrit un jour qu'il y retournait et que, si je voulais le rejoindre, je serais la bienvenue, d'autant plus qu'avec un copain ils avaient le projet d'aller construire un bateau en Thaïlande. Bref, je lui avais répondu que je viendrais et donc on s'est retrouvés à Goa après avoir fait tout un périple, puisque je ne réussissais pas à le trouver. Auparavant, je suis allée voir Patrick qui vivait en Inde et qui m'a joué le plus beau concert de sitar que j'aie pu écouter de ma vie. Il était à Bénarès. Ce soir-là on a fumé des joints, mais il n'a pas voulu me garder. Alors au petit matin du jour suivant, je suis repartie et j'ai pu rejoindre François qui était à Goa avec un ami à lui, Michel. Nous sommes restés plusieurs mois dans une maison de pêcheurs. Ça aussi, ça m'a fait du bien de vivre « à la Gauguin » au milieu des « sauvages » !

Et que faisais-tu là-bas ?

Rien du tout. Je me défonçais. Là, j'ai commencé à prendre de la morphine. Ce n'était plus l'acide. Je me shootais et pendant plusieurs mois, je suis restée là-bas à littéralement ne rien faire d'autre.

Et l'argent ?

Mais il me restait encore un peu de l'argent que ma mère m'avait envoyé en Afrique, argent que j'avais mis en commun avec celui des autres. Et puis quand nous n'en avons plus eu, on est rentrés à Bombay pour en récupérer et rentrer en France. Mais ça me faisait chier de revenir ici, alors j'ai essayé de

trouver un travail sur place. J'ai commencé à rechercher des petits boulots, mais ça n'a pas marché, et heureusement pour moi. D'autre part, je voulais décrocher de la morphine. Effectivement j'ai décroché, seule, sans savoir comment ça pouvait se passer.

De son côté François, lui, est reparti seul après s'être fait envoyer de l'argent de sa famille et il est rentré à Lyon. Moi, je suis restée seule pour décrocher de la morphine sur une paillasse sous les cocotiers à Daman, dans une autre colonie portugaise indienne. Là, j'ai été malade comme une bête. Je n'avais plus de muscles et je ne pouvais pas me lever de ma paillasse. Cela a duré une semaine. J'ai commencé à délirer. Je suis devenue folle.

Dès que j'ai pu me redresser sur mes pattes, je suis revenue à Bombay où je n'ai pas pu retrouver François. J'étais en plein délire. Alors j'ai commencé à m'accrocher à un autre homme de mon cœur rencontré sur place, à faire des exercices de yoga dans la rue. C'était un clochard extraordinaire, d'ailleurs il n'était peut-être pas clochard, mais il vivait dans la rue et moi j'étais, à ce moment-là, fascinée par la pauvreté ; pas par la pauvreté en elle-même, mais fascinée par la reconnaissance des pauvres. Parce que, après tout ce que l'on m'avait fait, c'étaient les seules gens avec qui je pouvais me supporter. En Afrique, j'étais en adoration devant les pauvres qui vivaient dans un tel dénuement et en Inde aussi. Mais là, la pauvreté était moins importante, quoi qu'en disent les gens qui n'y connaissent rien. Parce qu'en Inde il y a une civilisation écrite, ancienne, qui donne beaucoup de corps à toute l'existence, et il y a une architecture, des monuments et des tas de choses qui n'existent pas en Afrique noire où il y a les hommes, la nature vierge, les animaux et c'est tout ; ou alors des villes-champignons occidentales avec bidonvilles. C'est tout ce qu'il y a.

Donc, la misère te saisit plus violemment en Afrique noire, en tout cas c'est ce que j'ai ressenti, qu'en Inde où il y a une misère, mais urbaine, ce qui n'est pas le cas en Afrique noire.

Je sais que mon clochard m'a prise sous son aile, il m'a fait faire des exercices, et puis je suis devenue folle et j'ai eu des délires pendant longtemps. Mon objectif, à ce moment-là, était de partir au Bhoutan, parce c'était un pays de l'Himalaya qui venait de s'ouvrir aux Occidentaux, justement en cette année 1973. Alors je me suis dit que c'était le moment d'y aller ; d'ailleurs j'ai même écrit une carte postale à mes parents en leur disant que

je partais pour ce pays. Mais en fait, c'est précisément à ce moment-là que je suis devenue folle, et je n'ai jamais pu y aller.

C'est ainsi que, quelque temps après, j'ai été ramassée par la police dans la rue toute nue en train d'embrasser les Indiens, les hommes que je considérais comme des gens embrassables en tout cas ! J'ai été arrêtée pour « trouble de l'ordre public » et amenée au commissariat de police. De là, sur ordre de l'ambassade française à Bombay, j'ai été déferée à l'hôpital psychiatrique. Lorsque j'y suis arrivée, je croyais être ailleurs... J'y suis restée six semaines. C'est là que j'ai écrit mon premier livre qui s'appelle *Gelina Calamita* et qui fut édité à l'époque par les Éditions Fédérop de Lyon sur du papier rose. Il s'agissait d'un livre-objet que j'avais écrit dans tous les sens. J'étais tellement révoltée contre les livres symbolisant l'univers de mon père qu'il fallait que j'arrive dans un hôpital psychiatrique pour être capable d'écrire.

En fait, dans cet hôpital, je me suis souvenue que les fous, là-dedans, n'ont rien à faire sinon écrire, je me suis souvenue d'Artaud, de Van Gogh, de tous ces gens et je me suis dit qu'il fallait que j'écrive moi aussi. C'est ce que j'ai fait pour raconter ma folie et dans quel état j'étais ; et cela m'a occupée, pour ne pas dire sauvée pendant que j'étais dans cet hôpital psychiatrique. Au bout de six semaines, ma famille m'a envoyé l'argent pour prendre l'avion et on m'a rapatriée « sanitaire ». Il y avait une autre fille occidentale, internée comme moi dans cet hôpital. Ce type d'hôpitaux, c'est encore autre chose que la taule, c'est une expérience encore plus bouleversante pour l'esprit, le corps, par ce que tu vois, ce que tu vis, ce que tu ressens, ce que tu apprends des autres, de la réalité. Mais la folie faisait déjà partie de mon univers parce que, grâce à Françoise Routhier, nous étions allés voir les fous à Laborde. Là, j'avais appris qu'ils font partie de la révolution, parce qu'ils sont des exclus et parce qu'ils sont fous justement.

Donc je n'étais pas étonnée de me retrouver dans cet hôpital psychiatrique, parce que ça faisait partie de « mon champ de vision ».

Arrivée en France, une fois de plus, j'ai été mise dans les mains de ma famille. C'était une calamité ! En 1974 j'étais majeure, j'avais vingt-deux ans et m'y revoilà encore, comme si j'allais être une éternelle mineure, sous prétexte que j'étais une femme et pas un garçon. Puis j'étais veuve et il n'y avait pas de mari pour répondre de moi. Voilà donc qu'on me remettait dans les mains de mes parents.

Et là, ça m'a vraiment toujours révoltée.

J'y suis restée deux mois, le temps de me refaire une santé, puis je suis allée retrouver François qui était avec moi en Inde. On a vécu ensemble pendant deux ans, jusqu'à qu'il meure à son tour... d'une overdose. Pendant tout ce temps, on a mené une vie de patachon, d'autant plus qu'il était bisexuel et donc nous vivions à trois : son jeune éphèbe, moi la « femme », et lui. Ça tournait dans tous les sens, sur un seul matelas pour les trois. Je ne te dirai pas que dans cette situation j'étais heureuse, parce que j'ai un souvenir très dur de cette époque-là. Nous vivions alors dans un logement collectif à Vaise et c'est là que des gens qui ont commencé à se défoncer beaucoup sont passés nous voir, des gens très pénibles, malveillants en général. Sauf des copains qui venaient de Paris et qui étaient passés par Laborde d'où ils apportaient des médicaments à expérimenter comme came.

Mais n'avais-tu pas arrêté la morphine ?

Oui, mais j'en prenais encore un peu et François aussi. Mais je continuais surtout à prendre de l'acide, d'autres psychotropes ainsi que de la mescaline. On a aussi essayé la datura et tout ce qui nous tombait sous la main, même des machins chimiques, comme des médicaments, qu'on transformait, qu'on pilait, et qu'on foutait dans la seringue ou qu'on avalait.

Cette période a duré deux ans et que faisais-tu d'autre pendant ce temps ?

Rien, que ça. Je faisais ça ! Nous arrivons en 1976 et là arrive le coup final.

La mort de ce François ?

Non, pas ça. Avant son décès, j'ai été malade. Je commence à souffrir et là je ne te dis pas les scènes de ménage à trois ! « Non, je ne veux pas, je veux mon mec », et alors moi je baise avec le petit jeune. Sur ce, ma petite sœur revient au galop et se colle avec ce petit jeune. C'était un micmac terrible et puis des fois on faisait des fêtes chez les parents de François qui avaient une immense baraque à Brignais où tout le monde se défonçait. C'était un endroit superbe pour les fêtes, mais avec moi ce n'était pas toujours terrible, parce que tout le monde faisait ce qu'il voulait. Par exemple, retrouver François au plumard avec une autre nana, c'était tout à fait ordinaire à cette époque-là. Je me souviens d'une fois, en particulier, où nous nous étions tous défoncés : je cherche François et je le trouve au lit avec une nana. J'étais tellement

furax que le lendemain, je la prends et je la drague. « Ah ! tu vas voir si ça va être comme ça ! » Et mon vieux, ça a été vite réglé. *[Rires]*

Mais ensuite, il y a eu le coup de grâce. J'avais extrêmement mal au bas du ventre, quelque chose d'affreux ; notamment quand je baisais, j'avais une douleur affreuse. François était alors en train de partir au Maroc avec son jeune éphèbe en refusant que je vienne. Nous étions déjà partis une première fois pour le Maroc, mais la route s'était arrêtée à Barcelone.

En fait, j'étais enceinte et là j'ai perdu le gosse parce que c'était au tout début : j'ai fait une fausse couche, une vraie. Nous étions encore à Vaise à ce moment-là, mais comme je ne connaissais rien à rien, et puis de toute façon j'avais d'autres problèmes et d'autres soucis à l'époque, j'ai vu que j'avais des règles un peu abondantes, importantes, un peu épaisses mais je ne m'en suis pas vraiment soucié, je n'ai pas fait faire de curetage. Par conséquent, j'ai eu une infection, ça a tout enflammé et j'ai eu une péritonite.

Finalement je me suis décidée à aller voir un toubib qui était de la bande. En réalité celui que je voulais voir était en vacances, nous étions dans la période de Noël. Celui que je vois ne m'examine pratiquement pas et diagnostique une colite. Je lui avais dit au préalable : « Comme je suis une hors-la-loi, que je suis en sursis, que je ne travaille pas, je n'ai pas de blé et puis, je me came, je ne veux pas voir un toubib normal. Je n'ai pas de rond, c'est pour ça que je viens vous voir. » C'est pour ça qu'il ne m'examine pas et il me dit simplement : « Colite » et me renvoie avec un médicament pour ça.

Puis, François part au Maroc, et moi, pile à la rentrée des vacances scolaires, genre 5 janvier, ayant toujours des douleurs affreuses je vais chez le toubib, un des médecins proches de notre milieu, que je cherchais ; cette fois-ci il était bien à son cabinet, il m'examine comme il faut et me dit : « Il y a une urgence. Il faut t'opérer de l'appendicite, mais je ne te jure pas qu'il n'y a pas un problème gynécologique. » Il me trouve un chirurgien, une clinique et me donne cent balles pour le payer, puisque je n'avais pas un rond car mes parents m'avaient coupé les vivres – ils pensaient que je ne menais pas la vie qu'il fallait et me donnaient à l'époque juste 400 balles par mois.

Je vais voir le chirurgien pour « l'appendicite » et voilà que le lendemain, il m'opère. Quand je me réveille, ma mère est à mes côtés, toujours elle ! Pas de copains, personne ! Alors je lui demande : « Ça va ? – Oh ! ma fille,

me répond-elle, ils t'ont tout enlevé ! » En effet, pendant que j'étais sur la table d'opération pour l'appendicite, le chirurgien avait trouvé une péritonite, un ovaire enflammé, les deux trompes infectées, ce qu'il s'est empressé de m'enlever sans me demander mon avis.

J'avais vingt-cinq ans. J'avais déjà vécu trois vies, mais j'avais quand même seulement vingt-cinq ans. Voilà le coup de grâce !

Et pourtant j'étais fascinée par ces gens qui n'avaient pas la même vie que celle que j'avais eue comme modèle sous mes yeux dans mon enfance. Notamment Danielle Barbezieux qui de la même façon avait été opérée des ovaires très jeune. Et quand elle me l'avait raconté, j'avais trouvé ça très fascinant. Mais, pour moi, c'était acquis que j'avais deux ovaires et deux trompes. Et pourtant j'avais dit à qui voulait l'entendre que je n'aurais pas d'enfant, d'autant plus que je prenais la pilule depuis 1968. Je disais donc que je n'aurais pas d'enfant, mais j'avais quand même mes deux ovaires et mes deux trompes ; et j'avais à disposition les moyens contraceptifs que j'utilisais comme toutes les femmes modernes à cette époque-là.

À partir de ce moment, j'ai commencé à arrêter un peu de me camérer ; on s'était séparés de fait avec François puisqu'il était parti au Maroc à Noël, et j'ai décidé aussi de tout arrêter ce que j'avais fait jusque-là, de faire une psychanalyse et de retourner à la fac, où je n'avais plus mis les pieds, parce que je ne savais rien faire d'autre. J'ai commencé aussi à travailler pour les ballets Félix Blaska, pendant deux mois ; j'ai aussi eu beaucoup d'autres maladies, car pendant des nombreuses années, j'ai somatisé et puis ça a fini par se tasser sous les effets de la psychanalyse. Disons qu'à la fin des années soixante-dix je n'avais plus de maladies diverses du point de vue physique.

À partir de ce moment-là, je suis « rentrée dans le rang »

Enfin, je suis « rentrée dans le rang » ! D'abord je suis allée dans un *ashram* en France pendant quatre mois. François ne savait pas ce qu'il allait faire, s'il venait me chercher ; il me tournait autour, ne sachant pas s'il fallait me sortir ou pas de là. Cet *ashram* se trouvait à côté de Grasse où habitaient mes grands-parents, dans un endroit magnifique, à Mons. Ça m'a surtout permis de prendre du recul par rapport aux choses dans lesquelles j'étais impliquée, de me reposer quoi...

Mais après quatre mois, j'ai fugué à travers les monts et les forêts et je suis revenue à Lyon en novembre 1976 ; j'ai décidé alors de faire cette psychanalyse. Mais ça n'a pas été facile. J'ai finalement atterri à Paris où j'avais fait la connaissance d'une femme exceptionnelle, Annelise, qui était amie d'un ami de François, que j'avais connu autrefois et qui était devenu à son tour un de mes amis intimes. C'est lui qui est venu me chercher quand François est mort et qui m'a emmenée au Maroc, on est restés ensuite ensemble et on a eu une histoire. Jean, c'est ainsi qu'il s'appelait, avait déjà fourni une aide à Claudine par l'intermédiaire de François quand elle était en cavale ; et par lui j'avais donc connu Annelise qui était psychanalyste, outre ses diverses autres qualités. Elle m'a renvoyée à Lyon.

Ici je me suis démerdée avec ce qu'il y avait sur place ; j'ai bricolé, pas plus mal qu'ailleurs finalement, et du coup je suis retournée en fac. J'ai ainsi pu passer ma maîtrise, et puis quand je l'ai finie, je me suis dit : « Qu'est-ce que je vais faire maintenant de ma peau ? » Je n'avais pas de projets alors, pas d'envies, rien. Bon, je me suis dit que je pouvais rester en fac, faire un DEA et m'inscrire en ethno, puisque j'avais enfin le droit d'en faire.

C'est ce que je vais faire, même s'il n'y avait que des vieux cons en ethno à ce moment-là à Lyon : un vieux dont j'ai oublié le nom et un jeune qui est toujours dans le circuit. J'ai voulu leur raconter les trucs qui m'intéressaient, mais ils n'étaient pas du tout au parfum. Puis sur ce, un ami, et probablement amant de ma mère, me dit un jour qu'il y avait du fric au CNRS à ce

moment-là pour faire des ethno-textes. « Essaie de t'inscrire, a-t-il ajouté, comme ça tu auras un peu de pognon. » J'ai suivi son conseil.

En fac, j'ai commencé à reparler avec des copains, comme Norbert, sa copine de l'époque Claude, et aussi Françoise et Sylvain qui étaient en train de vivre la fin de leur grande histoire d'amour. C'est en discutant avec ce dernier qu'un jour il me demande ce que je faisais et je lui parle des ethno-textes consistant à enregistrer des vieux métiers. Il me lance : « Mais tu n'as qu'à enregistrer Antoine [*Marsella*], il a été menuisier et il pourra te raconter beaucoup de choses. »

Et voilà que grâce à Sylvain je vais trouver le sujet de ma thèse.

Je pourrais presque arrêter de parler de ma biographie, parce qu'à partir de ce moment-là je suis presque rentrée dans « le droit chemin », pour ne pas dire « dans l'ordre », « dans les ordres ». C'est-à-dire que ma vie « est finie à ce moment-là ». À partir de vingt-six ans, en fait j'ai à peu près fini de faire les quatre cents coups, et je me suis emmerdée comme un rat mort, parce que même si je ne fais plus les quatre cents coups, j'étais K. O. Je ne pouvais pas non plus retrouver normalement les mouvements « militants » ; je m'étais séparée d'eux depuis longtemps et c'était loin d'eux la vie que je voulais mener, ce que j'avais fait, ce qui m'était arrivé, ma réalité personnelle, subjective. Eux, les militants, étaient sympas, on se saluait de loin, mais bon...

À ce sujet, un jour je vais chez un copain, Jean-Jacques je crois, pour lui apporter je ne sais quoi, et je vois une immense table avec des « conspirateurs » autour, « sombres » et tout. Ils me connaissaient mais personne n'a levé la tête ni rien, et là il y avait Napo, Daniel, etc., c'était la fondation du journal IRL [*Informations rassemblées à Lyon devenu plus tard Information et réflexions libertaires, 1974-1990*]... Je crois que ça c'est passé en 1974.

Mais au final quel a été le sujet que tu as choisi pour ta thèse ?

Les Mémoires libertaires qui a inauguré un genre qui aura ensuite fait beaucoup d'émules ! [*Rires*]

Je vais donc interviewer les vieux anars à Lyon pour qu'ils me racontent l'histoire du mouvement anarchiste dans cette ville. Dans ce travail, j'avais été précédée, de très peu par le travail d'Annick Houel et de Daniel Colson qui commençaient à vivre là leurs premières amours. Ils avaient commencé à interviewer, avant que je m'en mêle, Gaston sur la question des avortements et Colson et Thévenet avaient interviewé Antoine sur l'histoire en général.

Et là quand je leur ai parlé de mon projet, je ne sais pas comment ils l'ont reçu, mais ils m'ont dit qu'il n'y avait pas de problèmes. Ils m'ont même filé les cassettes avec les enregistrements qu'ils avaient faits, en sachant que j'avais déjà commencé ce travail de mon propre côté.

À partir de 1976 où et avec qui vas-tu habiter ? Toute seule ?

Quand je suis montée à Paris j'ai travaillé deux mois, comme je l'ai dit, aux ballets Félix Blaska. Là, je vais commencer à mettre des pieds dehors et rencontrer les copains de Mai 68 : Annie, Michel Marsella que je rencontre dans la rue où il vend *Le Figaro*. Mais, je ne peux pas rester à Paris et je reviens sur Lyon. J'étais encore malade et je suis allée chez mes parents pendant encore quelque temps, et puis finalement je me suis installée toute seule rue du Viel Renversé. De là, je passe rue Saint-Jean chez des copains où je sous-loue une piaule pendant un an et ensuite, je me mets à vivre avec Marco, un amant « prêté » par ma sœur. J'étais sûre qu'il savait aimer, il était tranquille, calme et il savait être aux petits soins, gentil, tout bien comme il faut : je n'aurais pas d'emmerdes avec lui, comme avec ces brutes avec qui j'avais vécu auparavant.

Je vais vivre avec lui pendant quatre ans et c'est grâce à lui que j'ai pu faire ma thèse. Je travaillais comme une bête, et aucun homme n'aurait supporté (en tout cas pas le mien aujourd'hui [*Rires*]) que je vive comme j'ai vécu pour faire cette thèse, parce que je ne faisais que ça, du matin jusqu'au soir, tout le temps.

Marco était éducateur pour les aveugles et ne travaillait que deux nuits par semaine. Il avait donc beaucoup de temps de libre, et avec ça il était peintre, dessinateur, bibliophile, enfin c'était un vrai grillon du foyer qui savait tout faire !

Mais il n'était pas militant. Il était le fils d'un réfugié antifasciste italien de Bassano del Grappa. Le fait qu'il ne soit pas militant, ça me reposait de ce milieu dans lequel je ne pouvais pas revenir comme ça.

Cependant, c'est étrange que je te dise que pendant ces quatre ans je n'ai fait que ça, parce que, en même temps Annick Houel me dit un jour : « Voilà, nous avons une réunion du Mouvement des femmes et tu devrais venir. – Pourquoi pas ? » En fait pour moi le Mouvement des femmes, c'était *Le torchon brûle*, un journal de Paris que nous avions lu avant la taule ; mais à Lyon, il n'y avait rien.

J'y vais et je vois des nanas qui racontent des trucs sympas. Dans une de ces réunions, Françoise d'Eaubonne se demandait si la pilule était écologique. Je l'ai trouvée formidable, même si ça me paraissait bizarre de se poser cette question à ce moment-là ; plus tard, j'ai compris que c'était elle qui avait raison.

En fait, je ne me suis impliquée vraiment dans le Mouvement des femmes à Lyon qu'à partir de l'assassinat d'Ulrike Meinhof ; j'étais allée voir les copines du Mouvement des femmes pour leur dire qu'une copine venait de se faire assassiner dans sa taule et je leur demandais ce qu'elles comptaient faire. En réalité, dans un premier temps, elles ne voulaient rien faire et puis elle ont dit : « Bon d'accord on va faire quelque chose ! »

À partir de là, grâce à Annick – et parce que j'avais un minimum de lien avec elle car elle était venue me voir en taule –, j'ai suivi le mouvement. Depuis j'ai suivi toutes les activités du mouvement féministe à Lyon. Je me souviens de discussions, notamment à propos de la loi contre le viol qui envoyait le mec en taule. Moi, ma position était de dire qu'il n'était pas question d'envoyer les violeurs en taule, car d'un côté on luttait contre les prisons avec les prisonniers et de l'autre on allait les envoyer en taule. J'étais contre...

Mais bon, j'ai quand même suivi le mouvement féministe sur beaucoup d'autres choses. Et j'ai continué à faire ma thèse. J'ai commencé à respirer aussi parce que mes copains commençaient à sortir de taule, Dante le premier, même s'il était chiant, pénible, complètement déglingué et avait de la peine à survivre ; ce n'était pas rigolo tous les jours. Je l'avais vu d'ailleurs au cours d'une de ses premières sorties provisoires où j'ai eu une scène épouvantable avec lui. Puis ça a été le tour de Claudine, et ensuite celui d'Everest et de Patrick, qui sont sortis ensemble. Et même si Didier ne sortait pas... au moins les intimes n'étaient plus en taule. J'ai donc commencé à respirer un peu, un peu plus.

Petit à petit, après avoir arrêté de faire les quatre cents coups, m'être investie dans le mouvement féministe et travaillé pour ma thèse, je suis devenue « sage »...

C'est en 1980 que j'ai terminé ma thèse et je dois dire que là, pour le coup, j'ai vraiment pris le goût de faire un travail intellectuel ; c'était la première fois que cela m'arrivait. Ce que je n'avais pas imaginé, c'est que des thésards, il y en avait beaucoup ! De toute façon, pour moi c'était une expérience

unique, très importante et cela correspondait à une création intellectuelle ; mais mes autorités ne l'entendaient pas ainsi, et donc ils avaient fermement l'intention de ne pas m'embaucher. Je pense pour diverses raisons, dont la principale était – ils ne me l'ont jamais dit, naturellement – que je restais une taularde à leurs yeux. C'est ce que je pense aujourd'hui pour essayer de m'expliquer pourquoi ils ne m'ont pas donné de poste, alors que quand j'ai passé ma thèse – le sujet n'en était pas si répandu – et que tout le monde qui a fait un tant soit un peu d'études comme moi, a des postes. Ça n'existe pas, des gens qui sont dans l'état de chômage dans lequel je suis : à commencer par ce connard lyonnais, un militant trotskiste que Krivine avait envoyé à la JCR puisque mes camarades l'avaient détruite, qui restait trotskiste et qui s'accrochait à ses études d'historien jusqu'à ce qu'il obtienne un emploi arraché de haute lutte. Alors que moi, ils ne voulaient pas m'en donner. Du coup je me suis dit : « Ça va, ciao ! bonsoir, il faut que j'aille gagner ma vie ». J'ai donc quitté Lyon en 1982 pour aller travailler à Dijon comme formatrice au Collège coopératif. Au bout de six mois, j'avais remboursé mes dettes, puisque j'étais en chute économique tout le temps, et là je me suis dit que je n'allais quand même pas rester là-bas. Je détestais Dijon, et j'ai décidé d'émigrer à Paris. J'y suis arrivée en 1983, deux ans après l'élection de Mitterrand, et cette fois-ci ça a marché. J'y suis restée longtemps et puis, au bout de vingt ans, j'avais fini ma psychanalyse, tout au moins provisoirement ; et puisque je n'avais plus de psychanalyse à faire, je n'avais plus raison de travailler et j'ai changé de ville.

Mais auparavant j'ai travaillé à EDF où j'ai participé à des études sur l'égalité professionnelle des femmes. Ensuite j'ai été au chômage, indemnisée pendant trois ans. J'ai fait aussi un procès à EDF pour m'avoir embauchée en tant que CDD, reconduit plusieurs fois ; un procès que j'ai gagné, même si je n'ai pas gagné beaucoup d'argent. Mais je l'ai gagné quand même. Je suis entrée par la suite à l'Institut de l'enfance et de la famille où je suis restée sept ans, jusqu'à ce que cet institut soit privatisé, fermé et donné à un autre institut privé. Finalement j'ai été foutue dehors et, comme il n'y avait plus beaucoup d'argent pour payer tous les licenciements, ils m'ont obligée à accepter une démission forcée. J'ai donc dû quitter cet organisme qui est devenu par la suite l'Institut international de l'enfance dans le bois de Longchamp. Et là j'ai fini ma « carrière », c'était en 1997.

Et depuis que fais-tu ?

Rien et en plus je ne touche pas le chômage parce que j'ai démissionné et je ne touche donc pas un rond !

Mais alors comment tu vis ? Tu ne fais plus de casses ! [Rires]

Je te rappelle que je n'en ai jamais fait ! C'est vrai que j'ai vécu des casses de mon homme, mais « hélas » je n'en ai jamais fait moi-même. Non. Pour vivre j'ai divers recours : un tout petit peu de mes droits d'auteur, des conférences, etc. Mais en réalité je vis avec très peu d'argent, et cela se traduit par trois, quatre ou cinq cents euros par mois. Et puis, un coup une conférence qui va m'être payée, un coup un article, des coups de bol reconduits de fois en fois, de quinze jours en quinze jours. Et puis, maintenant c'est grâce à Arthur que je survise ; non pas qu'il m'entretienne, il me nourrit un peu quand c'est la merde. Ce n'est pas ça, mais surtout que à deux, c'est moins dur que quand on est seule, économiquement.

Voilà, pour résumer, on peut dire qu'actuellement mes revenus sont très précaires et petits.

Aujourd'hui tu n'es pas salariée, mais tu fais quand même beaucoup de choses...

Bien entendu. Mais tu sais, maintenant j'ai cinquante-quatre ans et je ne peux plus trouver un boulot.

Revenons maintenant à ton travail intellectuel et tes recherches. Tu as déjà parlé de ton premier livre écrit dans un hôpital psychiatrique en Inde et publié par Fédérop. Y a-t-il eu des échos après sa publication ?

Il est sorti en 1977 et tiré à huit cents exemplaires qui furent tous vendus. Il y eu des échos, mais en fait à l'époque je ne pouvais pas faire face à ce livre avec les gens ordinaires comme ça, parce que pour moi ce n'était pas un livre, c'était ma vie, mon expérience. Je ne me suis donc pas prêtée au jeu d'aller rencontrer les lecteurs. Ce livre faisait de l'effet, me semble-t-il, aux gens assez lointains de moi qui le lisaient. Ils étaient saisis de quelque chose, d'une violence qui était contenue là-dedans, et moi je ne pouvais pas aller me prêter à plus que ça. Mon éditeur m'a reproché à l'époque, justement de ne pas aller faire des signatures, mais moi je ne voulais pas, je me cachais de tout ça. J'étais incapable de faire ça, à ce moment-là et je ne l'ai pas fait.

Ensuite tu as fait une maîtrise...

Oui, dont le sujet était la prison, mais que je n'ai pas publiée. Et puis j'ai commencé à travailler sur les anarchistes.

Pourquoi as-tu donc abordé ce sujet ?

C'est là que l'identité anarchiste se redéfinit, se reprécise, parce que c'est « anarchiste » et pas autre chose et que ce n'était pas une recherche dans le vague. Mais en même temps, c'était un anarchisme qui se refuse absolument au conformisme, à l'orthodoxie si tu veux.

À la recherche de la mémoire libertaire

De toute façon j'ai pris les anarchistes parce que je les connaissais, et puis comme je t'ai raconté, c'est mon ami Sylvain qui m'a soufflé d'aller voir nos vieux copains anars pour réaliser ce travail d'ethno-textes, ce qui m'a ensuite poussée à faire une recherche sur la mémoire de ces libertaires. Je suis tout d'abord allée voir les Marsella que je connaissais depuis 1968. J'en ai discuté avec eux et on a défini ensemble comment on allait s'y prendre et j'ai élaboré le projet de thèse.

Outre le fait que je les connaissais, la question sous-jacente pour moi c'était aussi celle d'aller auprès de vieux pour apprendre comment ils avaient fait pour survivre si vieux après ce qu'ils avaient traversé ; alors que moi, à l'âge que j'avais, je n'en pouvais plus, j'étais déjà si vieille que je ne pouvais plus avancer. Ce qui m'a poussée à faire ce travail, c'était aussi ça, c'est-à-dire savoir comment ils étaient arrivés jusque-là.

Évidemment, au cours de cette recherche, ils m'ont énormément appris...

Au début, je ne l'avais pas appelé *Mémoires libertaires*, mais je lui avais donné le titre : « L'Histoire orale des militants anarchistes de l'entre-deux-guerres à Lyon », c'est-à-dire entre 1918 et 1939. Mais en fait j'ai commencé avant, parce que leurs histoires de vie commencent avant : et j'ai poursuivi un peu après, parce qu'elles se poursuivent un peu après.

Lorsque j'ai commencé ce travail vers la fin des années soixante-dix, il y avait encore pas mal de ces vieux anarchistes à Lyon, mais maintenant

ils sont tous morts. Il y en avait beaucoup, mais il était déjà tard ; il y en a que j'ai ratés, bien sûr. Je me souviens d'un homme que je suis allée voir à Genève et que j'avais retrouvé parce qu'il avait œuvré avec le Comité de défense social de Lyon, pour la libération de Vial, un Lyonnais qui était au bagnon, à l'époque des combats pour la fermeture des bagnes.

Donc les vieux anarchistes lyonnais avaient milité pour sa libération et lorsque j'ai rencontré à Genève cette personne qui avait rédigé la brochure sur cette histoire de Vial, eh bien ! il était incapable de me dire quoi que ce soit, parce qu'il arrive un moment où la mémoire n'est plus en état.

Et d'ailleurs moi-même j'ai oublié énormément de choses que je me suis rappelées pendant très longtemps, que ce soit sur l'Inde, sur Mai 68, sur la taule, la folie et bien d'autres choses.

Lorsque tu as commencé ce travail, te disais-tu anarchiste ?

Non. Je n'allais pas me dire anarchiste au sens ancien du terme, mais j'aurais eu du mal à me dire autre chose ; je savais bien que, de toute façon, ma vie était scellée de longue date parmi ces gens-là, et pas ailleurs, même si en 1968 mes amis et moi nous avions le plus grand mépris pour les militants. Les militants sont des sortes de curés de la cause politique, et de ce fait, il n'était pas question de se reconnaître dans telle ou telle définition plus qu'une autre. Jusqu'à ce que je rencontre ces vieux qui me permettent d'affiner les choses, et qui ont été pour moi, dix ans après 1968, comme une sorte de deuxième rencontre avec l'anarchisme. Enfin, au cours de ce travail auprès d'eux j'ai eu une telle implication que ça m'a crevé complètement.

C'est-à-dire ?

Que quand les gens te confient leur vie, surtout les vieux, et surtout à cette époque-là, et une vie comme la leur, ils te font un transfert. Ensuite ils ont attendu tous quelque chose de moi. Ce qui fait qu'elle a été très dure cette aventure-là, parce qu'elle exigeait de moi une implication totale intérieure, un investissement important au cours des récits ; sinon tu ne peux pas faire d'interviews correctes.

Il faut être proche...

Mais absolument, tu es obligé de suivre, de souffrir avec eux...

Un corps à corps...

Oui, un corps à corps qui a duré quatre ans (le temps qu'a duré ma thèse) à l'échelle de vingt personnes, de leurs épouses, leurs familles, petits-enfants, les machins et tous les biais pour arriver jusqu'à eux. Ensuite, d'une part il y a eu une réception mitigée en milieu anarchiste à Lyon du travail que j'avais fait, et d'autre part du côté des familles elles-mêmes, ça a été aussi mitigé : ils se sont mis à mourir les uns après les autres, et donc j'étais devenue la porteuse de la mémoire de ces morts. Et alors, par exemple, j'ai eu telle veuve qui est venue récupérer les cassettes, dont évidemment j'avais donné un double à tout le monde. Il y en a eu d'autres qui sont venues me récupérer des textes alors qu'elles les avaient déjà, puisque je les leur avais aussi donnés. Bref, il y a eu une sorte de transfert parce qu'ils me considéraient et me considèrent encore aujourd'hui, pour certains d'entre eux, comme faisant partie de la famille dont j'endossais l'histoire. Or, quand ce sont des grandes histoires militantes très tragiques, « le costard est quand même un peu lourd » ; tu tiens en réalité la place des enfants... Voilà, ça met effectivement en jeu des déplacements psychologiques. D'un autre côté, dans le « mouvement anarchiste » lyonnais qui, à la fin des années soixante-dix, était en train de se constituer, à l'exception de trois personnes qui étaient mes interlocuteurs directs à cette époque-là, c'est-à-dire toi, Daniel [Colson] et Alain [Thévenet], les autres que d'ailleurs je ne connaissais pas, des jeunes, des nouveaux venus, ont eu, me semble-t-il, un accueil mitigé de cette affaire-là. C'est comme s'ils s'étaient sentis dépossédés de l'anarchisme à Lyon, alors que, non seulement ils n'en étaient pas dépossédés, mais je leur avais inventé au contraire les moyens d'une généalogie.

Plus tard, j'ai su que certains sont retournés chez les gens dont j'avais fait les interviews, ce qui est en général une connerie monstre car, lorsqu'on refait des entretiens avec les mêmes personnes, elles ne font que redire les choses qu'elles ont déjà dites. Bref, j'ai eu ce sentiment...

Tu as donc publié ce travail sous le titre Mémoires libertaires. Comment a-t-il été reçu en général ?

Heureusement, une fois publié, les copains ont été très agréablement surpris et même impressionnés, satisfaits et contents. Il a eu, et notamment dans le milieu anarchiste à Paris, une très bonne presse, mais ce qui est plus important pour moi, c'est que Michel Marsella, qui lors de sa sortie n'était pas encore mort (il s'est suicidé en 1983), a eu le temps de voir le résultat de ce travail et en était enchanté. Pour moi, c'était très important

qu'il en prenne connaissance, parce que Michel était vraiment l'un de mes passages les plus importants vers le mouvement anarchiste ; « anarchiste » cette fois-ci à proprement parler, avec Sylvain et Everest. Après il y avait des personnages secondaires comme Manolo, Lionel Sanz, et d'autres.

Michel a donc trouvé le livre formidable et a même ajouté que ça bouleversait la vision qu'on avait de l'anarchisme ; et pourtant je n'ai publié qu'une thèse, c'est-à-dire ce que tu es tenu de faire quand tu fais un travail universitaire : une étude. Je n'ai pas publié, ce que j'ai toujours en projet devant moi, les textes eux-mêmes, c'est-à-dire les paroles elles-mêmes de ces vieux anars que j'avais interviewés, ce qui représente un dur travail mais je crois qu'un jour je vais réussir à le faire.

Qu'est-ce que ce travail t'a appris sur le « militantisme ancien » ?

Mais beaucoup ! Énormément...

Est-ce que, par exemple, il t'a réconcilié avec le « militantisme » ?

Est-ce qu'on peut dire ça ? Oui et non, parce que ce sont des gens qui ont milité au même sens où j'entends « militer », c'est-à-dire qu'ils n'ont pas été toujours à distribuer des tracts ou des journaux sur le marché, mais ils ont fait plein de trucs et finalement ils ont créé un « milieu de vie ». Donc, sur ce plan-là je réponds oui à ta question. N'en demeure pas moins que certains sont restés liés au mouvement anarchiste à proprement parler et d'autres pas. Certains ont poursuivi leur vie selon une évolution individuelle sans revenir à des formes plus collectives, tandis que d'autres ont continué à participer aux activités libertaires sous cette forme.

Ce n'est pas pour ça que les uns étaient moins militants que les autres, mais ce sont des choix de vie différents.

Comment définirais-tu leurs identités anarchistes ?

Ça n'a rien à voir avec nous, en tout cas, au sens où c'est l'identité de personnes qui ont lutté et qui ont traversé des événements très durs, ce qui n'est pas notre cas : deux guerres mondiales, plus la naissance du « communisme », bref la période la plus noire que l'on puisse imaginer pour l'anarchisme. Et l'on s'aperçoit, ou plutôt personne ne le savait et peut-être même pas eux (les vieux anars), qu'ils pouvaient en sortir, puisque tout le monde pensait que l'anarchisme d'avant 1914 était fini. De toute manière, personne n'avait étudié ce qui s'était passé pendant la période de l'entre

deux guerres mondiales. Et personne n'avait étudié non plus la résistance des anarchistes au communisme en France et ce qu'ils ont fait pour survivre, puisque tout le monde s'imaginait que l'anarchisme n'existait à ce moment-là qu'en Espagne, point barre ! Par exemple, en 1968, je n'ai jamais entendu parler d'un personnage comme Louis Lecoin, ce n'était certainement pas une figure de 68, d'ailleurs il était vivant. Et pourtant ce qu'il a fait entre les deux guerres mondiales c'est quelque chose d'énorme. Ces gens de l'entre deux guerres ce sont des colosses. Il n'y a pas que l'Espagne ou Makhno dans l'histoire du mouvement anarchiste de cette époque-là ! Il y a tous ceux qui ont lutté contre les fascismes et ont résisté, dont un certain nombre sont dans ma thèse ; mais ça ce n'est toujours pas rentré correctement dans la tête des anars, et ils restent donc à ressasser leur histoire de l'Espagne...

Enfin, l'identité des anars de cette époque a été celle de résister au communisme, ce qui a été très violent et très dur à cette époque-là...

Après avoir publié ta thèse sur les anarchistes de cette période, as-tu eu envie de continuer à travailler sur eux ?

Oui, j'ai continué et je continue. Mais lorsque j'ai terminé ma thèse, je n'avais plus de revenus (la bourse qui m'avait été accordée pour la faire) et donc il a fallu que je trouve un emploi. Puis, j'ai eu la possibilité de travailler sur les ovalistes, ces ouvrières lyonnaises qui s'étaient mise en grève dans la deuxième moitié du XIX^e siècle : une histoire qui touche quand même de face l'anarchisme aussi. Et puis plus tard, je me suis intéressée à des personnages plus spécifiquement anarchistes comme Emma Goldman et plus récemment Louise Michel.

Ça veut dire que tu continues à t'intéresser aux personnages historiques de l'anarchisme...

Oui, parce que je n'ai plus les moyens d'étudier l'histoire sociale, comme nous l'avons fait pour les ovalistes et comme je l'ai fait pour les *Mémoires libertaires* parce qu'il s'agit d'énormément de travail. Beaucoup plus difficile qu'une biographie, ce sont vingt ou cent biographies, et à ce moment-là tu dois étudier les phénomènes sociaux qui vont avec, ce qui est très difficile. D'autre part, il me semble que l'histoire sociale n'existe plus maintenant, c'est foutu.

J'ai donc continué à étudier des choses, mais pas de la même façon et pas de première main, sauf pour la biographie de Jacob Law dont je m'occupe

actuellement, mais c'est effectivement un personnage historique inconnu et donc les choses se situent sous un autre angle.

Pourquoi cet amour pour le passé ou la mémoire ?

Mais parce que l'histoire est devenue mon métier, même si je suis « officiellement » au chômage et depuis longtemps. Je crois que je m'intéresse à ces choses-là à cause du traumatisme très violent que j'ai subi personnellement. D'autre part, je sais qu'il y a eu des traumatismes dans ma famille que je n'ai pas encore définitivement résolus. Je pense donc que ce choix est lié psychologiquement, analytiquement à l'histoire, au passé, aux origines, d'où je viens, ce qui s'est passé dans ma vie et dans ma famille.

À partir du moment où je me suis posé la question de savoir d'où je venais, je me suis demandé aussi d'où venaient les autres, comment ils ont fait, comment tout ça s'est produit, comment ça a eu lieu... D'autre part, j'ai l'impression qu'on nous a pris Mai 68, on nous l'a volé. Cependant on a encore le droit de faire l'histoire, de repasser par-dessus, de la reconstituer, de retrouver nos morceaux... parce qu'on nous a tués !

Et puis, il y a eu la mort.

Pourquoi l'histoire donc ? Parce qu'il y a eu le viol et la mort. Parce qu'il y a eu la réaction anti 68 ; on nous a d'abord interdit de penser, d'exister, on ne pouvait plus rien faire. Et puis il y a eu la taule, et là, on nous a encore pris nos vies. Et je le répète, il y a eu la mort, et quand tu as la mort, il ne te reste plus que l'histoire pour refaire quand même vivre le passé malgré elle. Or pour moi, écrire cette histoire des anarchistes c'était lié à ce travail de deuil qu'il fallait que je fasse. Du deuil d'une jeunesse que je n'avais pas eu le temps de vivre, dont le seul exemple que je puisse te donner c'est la période que j'ai passée aux États-Unis et c'est tout, après c'était fini. Tu vois, ma jeunesse n'a pas été bien longue : six mois. Voilà, avec ça démerde-toi !

Il fallait que je fasse le deuil de quelque chose qui m'avait été volé, violé personnellement, collectivement ; pris individuellement, mon amoureux par exemple... et c'est pour ça, l'histoire.

Dans l'histoire dont tu t'es occupée, il y a les anarchistes en général et deux personnages féminins, en particulier Emma Goldman et Louise Michel. J'imagine que tu t'y es attachée parce que ce sont justement des femmes...

Évidemment, bien sûr... [Rires]

Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si elles avaient quelque chose en commun ou bien...

Louise Michel, c'est une femme qui a choisi de rester célibataire, de renoncer à sa sexualité pour des raisons que nous ignorons tous et cela c'est explicite, elle le dit elle-même à un moment donné d'une façon que je peux traduire de la manière suivante : il vaut mieux ne pas baiser plutôt qu'avoir encore un lardon sur les bras, car l'avortement c'est vraiment très compliqué. Oui c'est explicite chez elle, bien sûr ; elle n'était pas débile, et ça c'est extrêmement touchant aujourd'hui, avec du recul. Tu sens que cette femme est vraiment un symbole féminin et féministe important aussi par ce choix sexuel qu'elle a fait de ne pas en avoir et d'être donc une femme célibataire ; précisément parce que la condition de femme était trop dure. Dans cette situation, elle a choisi la seule voie d'émancipation possible, c'est-à-dire de se tenir à carreau sur ce plan-là. D'autre part, elle est touchante parce que c'est une allumée totale. Quand cette nana raconte les barricades, on s'y croirait et tu vois que vraiment elle a pris son pied !

Comme toi... [Rires]

Oui, tout à fait. Et puis, il y a quelque chose encore que j'ai ressenti avec beaucoup de force, c'est la mort de son mec, c'est-à-dire la mort de Théo Ferré. Ils sont tous les deux en taule, ils échangent leur correspondance... et ça, tu sais, ça m'a fait vibrer à l'unisson. Théo il est fusillé et elle plonge dans la dépression, un point c'est tout.

Cela nous ramène à Didier et à ton histoire...

Bien sûr. Et qu'est-ce qui la sauve ? C'est qu'elle prend le bateau pour aller en Nouvelle-Calédonie, un voyage qui dure très longtemps. Et ensuite, elle arrive là-bas et qui rencontre-t-elle ? Des « sauvages » !

En compagnie de Louise, Emma, Antonia et les autres

Mais tu es en train de raconter ton histoire...

Et oui... Et alors la mer, l'océan, ça lui lave la tête. Puis, arrivée dans cette terre de « sauvages », elle a pensé : « Bon, je vais voir comment ils sont. » Et là tout le monde lui dit : « Mais tu es folle, ils vont te bouffer, ce sont des cannibales ! »

Louise ne les écoute pas, apprend leur langue et non seulement elle va les rencontrer, mais là, elle reprend en même temps goût à la vie et puise des raisons pour lutter. C'est tout ça que je trouve touchant chez Louise Michel, d'identificatoire par rapport à ma propre expérience. Quant à ses écrits politiques, ils sont enthousiasmants, c'est beau... mais le reste, ça m'emmerde !

Emma Goldman, elle, est beaucoup plus proche des idées de ma jeunesse que Louise Michel, à laquelle je me suis intéressée seulement quand je suis devenue plus vieille. Dans ma jeunesse, elle me faisait chier comme une espèce de bonne sœur de merde, et pour moi c'était vraiment le contraire de la libération sexuelle. Franchement ! Alors pour moi Louise Michel était un personnage très poussiéreux et voué aux vieilles lunes.

Par contre, Emma Goldman, ça oui, c'était contemporain. C'était une femme qui se battait pour défendre son droit, avec de la joie, la danse et toute la jouissance. Par exemple elle s'était battue avec Kropotkine, et aussi elle avait ses histoires avec ses hommes toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Donc c'était un personnage plus contemporain, et plus identificatoire (pour une femme de ma génération) que Louise Michel. Maintenant, on la connaît un peu mieux, mais à l'époque, dans les années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, pas bien ; elle ne faisait pas vraiment partie du panthéon (anarchiste). À l'époque, il n'y avait que Louise Michel...

Ce que l'on peut rajouter quand même, c'est que l'une et l'autre ont lutté toute leur vie ; elles étaient anars, même si elles n'exprimaient pas la même forme d'anarchisme. Une des différences importantes entre les deux, c'est

quand même qu'Emma Goldman a été financée par Peggy Guggenheim pour écrire ses Mémoires, ce qui n'est pas rien ; tandis que c'était Henri Rochefort qui finançait Louise Michel pour qu'elle survive, ce qui n'est finalement pas mal non plus ! Autrement ni l'une ni l'autre n'ont eu d'enfant car les femmes militantes ne pouvaient pas en avoir. Si tu les regardes toutes, quelles qu'elles soient, ce n'est pas souvent qu'elles en ont. Rosa Luxemburg non plus n'en avait pas... Beaucoup de ces femmes militantes n'ont pas eu d'enfants parce que tu ne peux pas faire tout à la fois.

Mais la compagne de Berneri a eu des enfants, et puis Federica Montseny...

Oui, oui, même Antonia Fontanilla a eu un enfant. Ce que je veux dire c'est que ce n'était vraiment pas facile avoir des enfants pour les femmes militantes...

J'ai l'impression que tu es actuellement moins passionnée par Emma Goldman que par Louise Michel...

Oui, mais parce que j'ai travaillé sur la vie d'Emma Goldman il y a trente ans, avec des copines et que je n'y suis pas revenue depuis. Par contre, à l'époque j'ai été très passionnée par ce personnage qui a été très révélateur pour moi. Maintenant elle est plus connue et je suis davantage passionnée par des personnages que je découvre aujourd'hui. Mon idée serait de traduire Voltairine de Cleyre, de publier l'anthologie de Marianne [Enckell et de Marie-Christine sa mère] sur le thème « Il n'y en a pas une sur cent », de traduire toutes ces femmes allemandes extraordinaires, dont l'épouse de Landauer sur qui il y a deux bouquins, le livre qu'est en train de faire Marianne sur Margaret Faas-Hardeger, bref de toutes ces nanas dont on n'entend jamais parler en France. Traduire Luce Fabbri, etc.

Voilà par quoi je suis passionnée aujourd'hui : aller à la découverte de ces nouvelles figures que l'on ne connaît que par des on-dit, ou alors faire connaître les textes d'Emma Goldman inédits en français, ou encore rééditer la totalité de son journal puisqu'il n'a été publié qu'en partie...

Et le travail sur les ovalistes s'insère-t-il aussi au sein de ces préoccupations pour les femmes qui se sont battues ?

En fait, pour ce bouquin il s'est passé que les *Editions des femmes* ont écrit au laboratoire où je travaillais à ce moment-là pour demander de leur

indiquer une étudiante pour faire un travail sur ce sujet. Mon patron m'a transmis cette commande, mais vu que j'avais déjà commencé mon travail sur les anars, je ne voulais pas changer de sujet. En même temps, je me suis dit que c'était un projet intéressant et qu'il fallait y mettre la main dessus. Alors j'en ai parlé à Annick qui s'est tâtée longuement et a fini par dire : « Banco, on y va ! » Et voilà que nous y sommes allées ensemble.

On a commencé à s'intéresser aux ovalistes en général, et puis on est tombées sur cette fameuse grève exemplaire, laquelle nous a ramenées à regarder de plus près le sort qui était réservé aux grèves des femmes dans le mouvement ouvrier à cette époque-là. Nous l'avons étudié en histoire sociale par le détail et comme aucune grève n'avait été étudiée, tout du moins d'aussi près ; cela a fait modèle, puisqu'on est tombées sur ce paradigme, comme diraient les pédants, politique et historique qui est qu'elles ont été niées au Congrès de l'Internationale. Dans l'enjeu entre Bakounine et Marx au sein de cet organisme, on sait que le premier avait emporté le mandat de ces ovalistes, mais ce n'est pas pour ça qu'il a parlé d'elles plus que les autres, et cette fameuse Virginie Barbet – dont les ACL vont publier quelque chose – ne s'en est pas mêlée non plus, et voilà...

Lorsque tu as étudié cette grève et la vie des ovalistes, il s'est créé aussi un lien avec la Croix-Rousse de ton enfance et de ta jeunesse ?

Oui, parce que c'était ma Croix-Rousse, tu te rends compte ! En refaisant cette histoire, on a dû parler du couvent des Carmélites devant lequel je passais tous les jours quand j'étais môme. Et puis, je revoyais s'animer devant mes yeux tel ou tel atelier qui était en activité à cette époque-là.

Alors que les usines et les ateliers qui se tenaient dans un autre quartier de Lyon, aux Brotteaux, du coup ça ne me disait rien, parce que je connaissais moins bien ces quartiers, ce qui n'est qu'une évidence. La Croix-Rousse a été un quartier que j'ai beaucoup aimé étant enfant, jeune j'ai aussi beaucoup aimé y revenir... mais maintenant, contrairement à toi je suppose (et comme tous les vieux grincheux) je trouve qu'elle n'est plus ce qu'elle était !

Ce dont on reparlera un jour. Mais revenons à ce travail sur les ovalistes qui a sûrement représenté lui aussi un moment important pour la récupération de la mémoire.

Bien sûr. C'est-à-dire que, pendant toutes ses années-là, ces recherches ont été ma forme à moi de militantisme. Il s'agissait de la reconstruction

de la mémoire, de l'identité, de la généalogie ; s'intéresser d'où l'on vient individuellement et collectivement...

Et puis après la reconstruction de la mémoire des anarchistes et de ces ouvrières lyonnaises, tu as commencé à travailler sur les Roms en 1990. Pourquoi ?

Mais parce que ce sont des parias, des exclus, et donc c'était un miroir qui me convenait. Ce travail m'a beaucoup plu et enthousiasmée et puis j'ai beaucoup appris avec eux.

D'autre part, comme je l'ai déjà dit tout à l'heure, quand j'étais en Inde et en Afrique, je ne supportais que les pauvres, comme image qui me soit renvoyée. Ça a été la même chose avec les Roms qui sont les déshérités de l'histoire et c'est pourquoi je me reconnais *[en tant qu'exclue et déshéritée]* dans ce miroir-là.

Mais comment a eu lieu cette rencontre, par hasard ?

Non. Cela s'est passé au moment de la chute du Mur de Berlin, et c'était toujours lié à la mémoire, au deuil ou, si tu veux, à la mélancolie du deuil. C'est-à-dire que, dans les années quatre-vingt, je me suis beaucoup intéressée, pas seulement au Mouvement des femmes, mais à l'histoire juive aussi, parce commençait à cette époque l'histoire de l'antisémitisme en France, ce pourquoi je m'y suis énormément intéressée. J'ai alors retrouvé Annelise qui était notre amie, une psychanalyste qui avait été déportée à Auschwitz et qui nous mettait le nez sur l'héritage de la déportation et des histoires juives en général. Moi-même, j'étais sollicitée par tout ça, non seulement à cause de mon premier amoureux, Gabi, mais aussi par rapport à des interrogations familiales. Est-ce que Auzias était un nom juif ? Est-ce qu'il n'y avait pas des histoires juives cachées dans ma famille ? Enfin tout ça me semblait un peu « trouble ». Il faut dire que je n'ai jamais pu faire convenir à mon père de la moindre identité juive dans la famille, mais qu'à cela ne tienne, cela ne change absolument rien au problème.

Ensuite, j'ai interviewé, pendant deux ou trois ans, une femme qui avait été déportée à Auschwitz, une amie d'Annelise, laquelle m'avait demandé d'écrire le livre de sa vie. En fait, on n'est jamais arrivées au bout puisque j'ai calé en cours de route. Enfin, quand il y a eu la chute du Mur de Berlin, je me suis dit qu'il fallait que j'aie vu « la chute du communisme », et c'est à partir de là que j'ai commencé à m'intéresser aux Roms. Même si pour

les Roms il y avait des problèmes de langues, personne à ce moment-là ne s'intéressait à eux, et de ce fait j'étais bien tranquille. En réalité il y avait déjà quelques Américains qui travaillaient ce terrain. Mais c'est surtout que, pas plutôt arrivée au milieu des Roms, au bout d'un an je me suis retrouvée au milieu de militants, comme si c'était des copains. C'était des Roms de l'Est qui avaient lu quasiment les mêmes livres que moi et qui sont devenus des amis... L'un d'entre eux, Marcel, était un occitaniste qui connaissait mon père et Lesfargues et les journaux en occitan. Un autre était sociologue et lisait les mêmes livres que nous et ces gens m'ont emmenée avec eux dans leurs luttes de l'époque.

C'était passionnant. Il n'y avait, comme je te disais, presque personne sur ce terrain, on était les premiers, sinon ça ne m'aurait pas intéressée. Maintenant travailler sur les Roms est devenu une grande avenue très passante et ça n'a plus du tout le même intérêt qu'à l'époque. De plus, ces gens-là avaient très peu d'interlocuteurs comme moi, mais plutôt des humanitaires, des belles âmes et deux ou trois *Amerloques* qui bossaient pour leur gouvernement. Donc ça s'est très bien passé avec eux, c'était exactement ce qu'il me fallait et là ça a été un grand moment pour moi.

Qu'est-ce que tu as appris des Roms ?

Beaucoup de choses. Par exemple, qu'il n'y a pas que les anarchistes dans la vie, qu'il n'y a pas que les femmes qui ne sont pas aimées, que ce n'est pas facile d'être un peuple sans terre, ni territoire, ni d'origine avérée aujourd'hui. Et surtout que ce n'est pas facile du tout d'être tsigane, d'être complètement dézingué, puisque cela crée non seulement des histoires, mais aussi des structures psychiques vraiment cassées, chaotiques. Que ce n'est pas facile non plus de vivre ainsi. On peut être enchanté par la théorie de Guattari prônant un mode de vie chaotique, mais lorsque l'on rencontre sur le terrain des gens qui effectivement vivent ainsi, pour de vrai, comme le font effectivement les Roms, ce n'est pas du tout facile et ça ne s'invente pas. Voilà, ce sont des choses de ce genre-là que j'ai apprises...

Travailles-tu encore sur ce sujet ?

Oui, mais une fois de plus, pas comme je le faisais à l'époque car au fond, j'ai aussi découvert que les tsiganologues sont profondément emmerdants. Il n'y a pas de doute là-dessus, et tout ce qui est fait par les belles âmes de nos jours est probablement utile pour les Tsiganes, mais inintéressant pour

nous. Au demeurant, ce ne sont pas des gens avec qui on puisse militer, sur le plan anarchiste bien entendu, mais on peut militer en tant qu'anars pour les Tsiganes et il y a un certain nombre de jeunes qui le font... comme ces Italiens dont tu m'as parlé une fois, et ça, par contre c'est très, très bien.

Aujourd'hui, ce qui m'intéresse c'est l'autre bout de l'histoire, c'est-à-dire les Tsiganes en France, mais pour l'instant je laisse venir à moi les choses... ça aboutira sûrement à quelque chose un jour.

Autrement sur quoi travailles-tu en ce moment ?

Pour les éditions Égrégories, ce qui me prend énormément de temps. Et puis plus personnellement je suis en train de faire la biographie de ce Jacob Law. En fait, on est tombés sur ce mec dont on ignorait la vie, et pourtant elle est tout à fait passionnante. Et voilà un mec qui parle le yiddish et c'est reparti !

Avec « Gabi »...

Tu vois, on fait toujours les mêmes choses dans la vie... *[Rires]*

Outre les éditions, es-tu engagée dans d'autres activités ?

Je participe au CIRA [*Centre international de recherche sur l'anarchisme*] de Marseille qui se trouve à quelque pas de chez moi, mais de façon très périphérique, parce que je ne comprends pas bien comme ça fonctionne. Et par ailleurs, grâce à Arthur, j'ai une fenêtre sur un autre univers que celui proprement anarchiste. Après avoir participé à Lyon au *Mouvement du 22 Mars*, aux événements de Mai 68 et vécu avec mes copains les histoires que je t'ai racontées, j'avais dans un premier temps noué le contact avec des anars de la Fédération anarchiste à Paris, qui étaient les plus visibles. Ensuite, j'ai beaucoup milité avec les féministes pendant les années quatre-vingt, ce qui a été une grande expérience très importante pour moi. Là j'ai eu des copines très « costaudes » qui m'ont beaucoup aidée sur le plan personnel et théorique, et qui ont été fondamentales pour la suite. En disant cela, je ne voudrais pas être injuste pour mes copines de Lyon. Mais à Lyon ce qui était important pour moi, c'était Annick. Sinon j'ai quand même connu des choses dures au sein du mouvement féministe dans cette ville.

Sans rentrer dans les détails, pourrais-tu me dire de quel genre de problèmes s'agissait-il ?

Politiquement ça n'allait pas du tout pour moi. Dans ce mouvement local, il y avait des notions en usage... Oh ! là, là, c'est dur à dire. Mais bon, disons qu'il y a eu des militantes du genre très autoritaires auxquelles j'ai eu à faire et qui imposaient des idées toutes faites qu'elles n'avaient aucunement assimilées ni vérifiées théoriquement – que j'ai ensuite vérifiées à Paris, bien sûr – et qui étaient en effet incorrectes. Ces notions étaient imposées au nom de la « vérité » et c'est pour ça que je parle de « stalinisme » ; cela a été, je le répète très pénible.

Je dois ajouter que moi-même je n'allais pas bien pendant cette période, et j'avais par conséquent beaucoup de peine à ré-émerger dans un milieu collectif et public. De ce côté-là, le mouvement féministe de Lyon a eu cette immense vertu de me permettre de me resocialiser et de me recollectiviser. Voilà ce que le féminisme lyonnais m'a apporté de majeur, c'est fondamental. Il a vraiment été un début d'apprentissage par rapport à un certain nombre de pratiques de luttes féministes. Cependant, les choses se sont mises en place correctement pour moi avec les militantes parisiennes. Pourquoi ? Parce qu'elles n'avaient pas le même rapport que les Lyonnaises avec la théorie, la pratique et la politique. C'est-à-dire étant elles-mêmes des militantes de la première heure ayant élaboré les concepts dont il était question, de ce fait, elles pouvaient en rendre justice et les expliciter clairement. Quand je les ai rencontrées, j'ai donc pu en débattre.

Dans le mouvement féministe parisien j'ai eu de grandes amies avec lesquelles je suis restée longtemps intime et qui m'ont poussée à réfléchir sur l'inceste. J'ai été amie par l'intermédiaire du mouvement féministe, entre autres de Christiane Rochefort lorsqu'elle a écrit *La Porte du fond*, qui est le roman de l'inceste, le seul écrit par une femme et qui a eu le prix Goncourt. Nous étions tellement amies qu'un jour elle m'a dit : « C'est toi mon plus beau Goncourt » puisqu'on s'entendait comme deux « larronnes » en foire, car cette femme avait une véhémence, une rage et une violence.

Je pourrais te citer une quantité d'autres noms, comme Liliane Kandel qui a joué un rôle immense dans ma vie et avec laquelle j'ai été aussi amie intime longtemps ; d'autant plus que, parmi d'autres choses, nous partagions l'intérêt et l'urgence de s'occuper des affaires juives d'abord, et le mouvement féministe auquel elle participait depuis ses origines. Avec Christine Delphy moins, et puis toute une série de copines soit lesbiennes, soit hétéros... En fait, j'étais amie avec les deux, mais avec les premières je passais beaucoup

de temps, parce qu'elles vivaient un peu comme moi : seules, célibataires, pas en famille. C'est ainsi que, par exemple, quand tout le monde allait se réfugier dans ses familles pendant les fêtes ou les vacances de ceci ou de cela, une fois de plus il n'y avait que les restes. Donc, on se retrouvait et on passait nos vacances ensemble. Avec les hétéros, je me sentais moins proche, parce qu'elles vivaient en couples, et pour moi, c'était un mode de vie tout à fait inaccessible.

Quel lien y avait-t-il dans ton esprit entre le féminisme et l'anarchisme ?

Ça, c'était vraiment très compliqué parce que le mouvement féministe n'était pas anarchiste et il n'y avait pas de doute là-dessus. Et pourtant, avant qu'il devienne ce qu'il est actuellement avec les socialistes, il avait été un mouvement horizontal, et non léniniste. Eh bien, il a été rattrapé par l'histoire, sous une forme finalement pas tant léniniste qu'institutionnelle et puis, à partir du moment où il y a eu des ministres de la condition féminine, ils nous ont tondue la laine sur le dos ; ce qui fait que j'ai fini par me tirer en 1988, puisque ce n'était plus possible d'y rester.

Au demeurant je reste féministe, mais j'ai été un peu exténuée par ces luttes institutionnelles, ces fréquentations dans les pourtours des sphères de pouvoir, ce qui ne me convenait pas du tout.

Et tu n'as pas trouvé un lien avec le « féminisme radical » ?

Quel féminisme radical ?

Celui qui justement continue à se projeter dans une démarche plutôt antiautoritaire et horizontale comme l'était apparemment le féminisme à ses origines, comme tu viens de le confirmer, et qui fait aussi une distinction nette entre les luttes « féministes » et les autres formes d'engagement social...

Mais tout ça existait déjà dans le féminisme que l'on connaissait à cette époque-là (1970-1980), et il n'y avait pas vraiment de distinction entre les féministes « radicales » et les autres. Il y avait certes diverses appellations en cours et Madeleine Pelletier (elle-même un personnage aussi extraordinaire) parle dans ce cas de féminisme « intégral ». Et puis, tu avais les féministes d'État. Maintenant tu as les femmes du Front national, mais bon on ne va pas les appeler « féministes », d'ailleurs elles-mêmes n'emploient pas ce terme, mais se disent simplement « femmes du FN ».

À l'époque il n'y avait pas ce type de distinction. Il y avait par contre, les femmes tendance « lutte de classe » qui étaient trotskistes ; tu avais aussi les « féministes-féministes », ainsi que les « institutionnelles » et basta !

Féminisme & anarchisme

Après une dizaine d'années passée dans ce mouvement tu l'as quitté en 1988, pourquoi ?

À ce moment-là j'ai trouvé que ça n'allait plus. On venait de faire une campagne qui a abouti à des manipulations à l'intérieur du mouvement des femmes, liées aux rapports de pouvoir, à des femmes comme Roudy, des ministresses, etc. Il y avait alors des copines qui connaissaient Roudy et qui nous impliquaient autour de son cabinet ou pas. Voilà, tout ça, ça me faisait chier et j'ai trouvé que finalement, c'était trop loin de mes bases. C'est ainsi que j'ai choisi délibérément de quitter le mouvement, je n'y ai plus milité, je ne suis au parfum de rien du tout de ce qu'y se passe, mais je suis restée amie et je fréquente toujours les féministes de cette époque-là.

Que penses-tu donc du féminisme aujourd'hui ?

Je ne sais pas ce que c'est. Pour moi, il n'invente rien. Il y a quelques jours, une copine de trente-cinq ans m'a apporté un bouquin de Judith Butler en me disant : « Il faut que tu le lises, parce que ça soulève un gros débat, ça fait beaucoup de bruit et je voudrais ton avis. » Bon, je l'ai lu et je l'ai trouvé très mauvais ! Pourtant iun mec de Normale sup s'extasie là-dessus et alors je me dis qu'ils n'ont rien vu. Si cette nana gagne un poste à la fac avec ces travaux, tant mieux pour elle ! Mais autrement, elle parle d'auteurs qu'elle n'a pas lus et en plus, je supporte difficilement quand les Américains parlent des auteurs français, parce que de toute façon le résultat est très mauvais d'une manière générale... Effectivement dans ce bouquin il y a une ou deux thèses bien établies, comme la contrainte à l'hétérosexualité, mais Judith Butler n'en est pas l'auteur ! Ce sont les féministes de la génération précédente, les Monique Wittig, qui l'ont élaborée et je pense que Butler ne fait que les recopier.

Mais ne jouons pas les vieillardes qui ont tout vu, car je serais malheureuse dans cette position. Non, je n'ai rien vu du tout ! Il ne faut pas couper toute possibilité d'élaboration contemporaine. Bien sûr que non. Cependant, je ne sais pas qu'il se présente quoi que se soit de neuf comme problématique sur ce terrain aujourd'hui. Ce que je sais, c'est que ça répète. Elles répètent, parce qu'elles ont besoin de répéter, et elles le feront, nous nous répéterons, aussi longtemps qu'il le faudra. Voilà, à ma connaissance, le féminisme se répète.

Le féminisme « se répète » et l'anarchisme ne se répète-t-il pas lui aussi ?

Peut-être. Je ne sais pas...

Mais aujourd'hui tu te dis anarchiste ?

Oui, maintenant qu'on est vieux on peut se dire anar ! Ce n'est plus comme quand on était jeunes [*Rires*]. Oui, bien entendu je me dis anarchiste. Quand tu entres dans la contre-révolution, quand tu n'es pas dans l'action, quand tu n'es pas dans les barricades, tu as besoin d'une identité plus précisément définie. Donc là, c'est différent, parce que petit à petit avec l'âge, tu as le temps d'élaborer ce qui t'a été servi sur un plateau d'argent en un éclair d'une nuit de barricades, en une seule fois. Petit à petit, donc tu élabores et tu essaies de comprendre les nuances, les différences. Et cet apprentissage n'est jamais fini, tu le continues tout doucement. Enfin c'est certain je ne suis pas marxiste du tout. Je ne suis absolument pas communiste, mais alors pas du tout, même pas communiste libertaire, mais pas du tout, du tout ! Je suis d'ailleurs très chagrinée que les anars italiens nous parlent toujours de communisme libertaire et de collectivisme. Jamais je n'ai entendu parler du moindre individualiste italien, ce que je trouve bien fâcheux parce que je suis sûre qu'il y en a ; il n'y a pas de raisons qu'il n'y en ait pas. Mon rapport avec le communisme, compte tenu de ma vie, de ce que je t'ai raconté, c'est clair c'est une chose dans laquelle je ne me reconnais pas du tout et pourtant, mes amis de l'origine, et encore jusqu'à Arthur mon compagnon, ce sont des gens qui se disaient et se disent des conseillistes, donc des gens ancrés dans une forme de communisme.

Ceux-là, bien entendu je les aime, je vis avec eux... mais il faut qu'il s'agisse d'un marxisme très, très fin pour que je le supporte ! [*Rires*]

Tu as été pendant des années, d'un côté avec les « laissés pour compte », les trimards – et cela ça rime avec anars... [Rires] –, et puis des personnages comme Michel Marsella, un de ces anarchistes qui n'ont cessé de se cultiver. Comment sont-ils les jeunes anarchistes que tu as l'occasion de côtoyer aujourd'hui ?

Ce sont des gens généralement fraternels, bien qu'il n'y ait pas de solidarité concrète ; plus précisément cela a été long à se mettre en œuvre. J'ai toujours eu plus de solidarité concrète au niveau de la vie quotidienne avec les femmes qu'avec les hommes. Il n'y a aucun doute là-dessus.

Ces jeunes anars, ce sont des phénomènes, des gens qui en savent très, très long. Souvent marrants, mais pas toujours. Et puis avec qui on peut quand même s'enthousiasmer aisément. C'est-à-dire que si on parle d'un truc qu'on aime et qu'on partage, hop ! on va faire feu et flammes pour que ce dont on parle on puisse le mettre en pratique.

Et toi personnellement pour quels projets t'enflames-tu actuellement ?

Des éditions par exemple. Nous en avons parlé ensemble ce matin pendant notre promenade sur le Vieux Port, et je pense qu'il faudrait faire des coéditions, c'est-à-dire continuer à mailler étroitement le milieu pour toujours lutter contre la solitude, l'isolement, la parcellisation des gens pour résister à la réaction. D'un côté, nous devons continuer à faire tous nos machins dans nos coins, mais, autant que faire se puisse, il faut non seulement se serrer les coudes, mais faire des trucs ensemble, créer des passerelles qui nous permettront de tisser les réseaux et ainsi le maillage s'approche. Par exemple, si j'ai voulu faire une maison d'édition, c'est que je trouvais que les autres maisons d'édition, ça n'allait pas ! Tout du moins c'était insuffisant, : mes livres en général ne leur convenaient pas, et moi-même ce qu'ils sortaient ne me convenait pas forcément non plus ; j'ai donc considéré qu'il fallait en faire une supplémentaire. Au demeurant, maintenant qu'elle est faite, je pense qu'il faut la lier aux autres.

Mais que-est ce qu'elle a de différent ta maison d'édition par rapport aux autres maisons d'édition libertaires ?

Rien [Rires], seulement que je pourrais lui imprimer plus aisément des choses qui m'intéressent, en sachant que ce n'est pas *ma* maison d'édition, puisque c'est une activité collective.

Et quelles sont donc les choses qui t'intéressent précisément aujourd'hui ?

Beaucoup de choses. La nouveauté, la découverte quand c'est possible. Pour l'instant nous avons édité Law, Pierre Mabille, des exemples, des situations, des personnages, des faits qui te donnent assez de grain à moudre pour enchanter ta quotidienneté et avancer un peu. Ce n'est pas la répétition. Tout ce qui se répète m'ennuie beaucoup.

Mais alors revenons à ma question : l'anarchisme se répète-t-il ?

Il y a des gens qui se répètent, c'est évident, des lieux qui répètent, qui rabâchent même, c'est une évidence. Si tu veux, quand j'ai fait Louise Michel qui est vraiment le personnage bateau, typique et archi-connu, « ma » Louise Michel je l'ai recommencée à zéro. Il a fallu, sinon ça ne m'aurait pas intéressée, que je la recompose en partie, et pour cela que je fasse des recherches ; autrement ça m'aurait emmerdée prodigieusement d'en rester à un personnage tout construit par les autres. Cela ne m'intéressait pas du tout. Ce qui m'intéressait, c'était de refaire le cheminement de la création de sa personne et de sa personnalité.

Oui, chez les anars il y a des gens qui rabâchent et d'autres pas. Il y a souvent des innovations. Par exemple, je rencontre très régulièrement des trucs nouveaux. Un camarade allemand vient de m'envoyer une biographie d'un anar qui ressemble à Jacob Law que je ne connaissais jusque-là ni d'Ève ni d'Adam. Un texte qui, comme toujours, a été publié en allemand, et aussi en espagnol, mais pas en français. Voilà quelque chose qui m'intéresse. Ou alors, aller à Saint-Imier à *Espace Noir* et découvrir ces héritiers de la *Fédération jurassienne* et voir comment ils font avec leur lieu, visiter le « sentier des anarchistes » avec Michel qui y travaille, et m'ébahir de leurs pratiques quotidiennes et concrètes.

Parler avec Antonia au téléphone et entendre ses observations concernant la présentation des *Mujeres libres* espagnoles, ça m'intéresse, connaître ce qu'elle en pense... parce que j'en ai un peu marre que les anars pensent qu'il n'y a, parmi les anarchistes, que les femmes espagnoles comme « féministes autorisées » !

Mais pour toi qu'est-ce que ça veut dire être anarchiste aujourd'hui ?

Premièrement, envisager de concrétiser des solidarités, parce que nous sommes vieux et on n'a plus la force de résister à l'adversité tout seuls

[Rires]. Des solidarités concrètes, puisque nous sommes au bord de l'exclusion sociale définitive, sans un rond, ni rien du tout. Il faut qu'on continue à faire attention aux autres et à demander de temps en temps « Oui, tu tiens la route ? Ça va ? T'as des ronds pour bouffer ? Tu t'en sors ou tu ne t'en sors pas ? » Et puis, faire ce que l'on peut, parce qu'on ne peut pas toujours, parce que moi-même je connais des copains qui sont sur la corde raide et avec qui on ne peut pas compatir d'assez près à cause de leur type de personnalité,. Bref, je n'ai pas assez d'attrait pour ces gens-là. Donc c'est d'abord les solidarités concrètes parce que, je le répète, on est vieux !

Ensuite, suivre le mot d'ordre qu'Alain Pessin nous a suggéré lorsque nous avons « conspiré » à quatre, les « quatre fuyards de *Réfractions* » : c'est-à-dire « inventer le monde futur parce qu'il n'y a que les vieux qui peuvent le faire et non pas les jeunes ». Les jeunes, il faut qu'ils inventent leur propre vie, ils ne peuvent pas tout faire à la fois.

Donc, inventer un monde futur pour notre survie de vieux d'une part, et, si on réussit, pour la survie des autres également. Ce qui signifie, aussi, foutre la paix aux jeunes pour qu'ils puissent élaborer leur propre monde, leur propre vie, leurs propres affaires sans leur pomper l'air, comme l'ont fait mes propres vieux à moi ! Leur laissant élaborer leurs propres choix et s'écarter, même s'ils redécouvrent la poudre et le fil à couper le beurre. Tant pis, c'est comme ça. Si maintenant ils ont envie qu'on se rencontre sur tel ou tel terrain, mais bien entendu qu'il faudrait le faire.

L'anarchisme pour moi, c'est donc ça, la solidarité, et puis continuer à faire notre travail comme on sait le faire, c'est-à-dire inventer, imaginer, créer : pour ceux qui écrivent, écrire ; ceux qui chantent, chanter, etc. Et pour que puissent chanter même ceux qui écrivent, et vice versa. D'ailleurs, j'espère que nous allons nous y mettre prochainement. à peindre, à avancer, à être ensemble, à être camarades. Par contre, inventer une théorie, non, je crois que nous ne sommes pas capables d'en inventer une. Ou peut-être nous en sommes capables, mais, quoi qu'il en soit, le monde se présente sous une forme trop parcellisée de nos jours pour que nous ayons les moyens d'avoir la distance qu'il faut pour essayer de considérer la situation globalement. Peut-être un jour, ça pourra se faire, mais là nous, aujourd'hui, n'en avons pas les moyens matériels.

Peut-on dire alors qu'il y a eu dans le temps des penseurs anarchistes et qu'il n'y en a plus aujourd'hui ?

Mais bien sûr qu'il y en a aujourd'hui ! Daniel Colson c'en est un, en tout cas. C'est sûr. Je ne sais pas s'il est le seul, mais moi ça me suffit [Rires], je n'ai pas besoin d'en avoir cinquante. Il se trouve que c'est un penseur avec lequel je suis d'accord et tout va bien...

On peut ajouter quand même que, dans le milieu anarchiste, il y a beaucoup de gens qui pensent. Au sein de la CNT par exemple, où j'ai fait un passage autour de la revue *Les Temps maudits*. Ici il y a des copains qui considèrent qu'ils sont en train d'inventer un syndicalisme pour le futur, et peut-être qu'ils sont en train de le faire vraiment... Mais il y en a un autre qui pense : c'est Zé-Maria [Carvalho Ferreira ¹]. Il y en a qui me disent qu'il est très confus, qu'on ne comprend pas où il veut en venir, mais pour moi il n'est pas confus du tout. Voilà quelqu'un qui est dans une réflexion très intéressante et qui avance des pions vraiment bien.

Tout le monde pense dans les milieux anarchistes, mais il y a des gens qui sont plus ou moins crispés sur des évidences, enfin des certitudes qui leurs paraissent des points importants.

Le fait est que, quand je dis que nous n'avons pas les moyens d'élaborer une théorie, c'est précisément parce que, même par rapport à ce que nous avons sous nos yeux, nous n'avons pas les moyens de savoir s'il s'agit de quelque chose qui va tenir la route ultérieurement, qui est pertinent comme réponse à la situation contemporaine ou pas.

Par exemple, face aux copains de la CNT qui veulent transformer l'anarcho-syndicalisme ou le syndicalisme révolutionnaire en un syndicat très large, comme semblent vouloir faire ceux des Vignoles à Paris, eh bien, je n'ai pas les moyens de savoir si c'est approprié ou pas à la situation, s'il vaut mieux se cabrer sur l'AIT [*Association internationale des travailleurs, regroupant divers syndicats et groupes en Espagne, France, Italie, Allemagne, etc.*] comme le font certains de mes anciens copains, et comme je le pense moi-même sur quelques points.

À part ça, les histoires de « luttes de classe », ce n'est pas mon affaire !

Effectivement Colson est en train de faire du bon travail, et je ne voudrais pas lui ôter tout son mérite, mais pour l'instant il est peu connu en dehors de la France. Par contre, des anarchistes américains comme Murray Bookchin

1. Voir son récit de vie in *L'Anarchisme en personnes*, Atelier de création libertaire, Lyon, 2006.

ont quand même eu (dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix) un écho dans beaucoup de pays, pas seulement aux États-Unis, et aussi bien auprès des anarchistes que des écologistes.

À vrai dire, Bookchin ça ne m'a jamais intéressée. Je n'aime pas les communistes et lui c'est un trotskiste recyclé. Je ne voudrais toutefois pas être incomprise à cet égard... J'ai eu des amoureux, des amis, des gens que j'estime, que je respecte, etc. qui ont été trotskistes. La question n'est pas là. Mais ce que j'aime, c'est leur personnalité et leur façon d'être, plus que leur analyse politique (sauf un qui est tout à fait capable d'en faire de très belles !). Bookchin, ce n'est pas un anar pour moi, c'est un collectiviste, un mec qui vient d'ailleurs, et moi cette pensée-là, ça ne m'intéresse pas.

Tu es un peu une « puriste » ?

Oui, de ce point de vue-là, sans doute.

Et de ces autres « anarchistes » américains qui ont eu aussi de l'estime et ont été traduits et publiés dans plusieurs langues, comme Hakim Bay, qu'en penses-tu ?

J'ai été obligée de le lire parce que les jeunes s'y intéressaient. Ça m'est tombé du ciel, je ne savais pas qui c'était ce Hakim Bay, mais alors là, je n'ai pas compris ce qu'il lui trouvaient.

Vraiment... je vais avoir l'air d'être la vieille schnoque [*Rires*]. Ce que je veux dire par là, c'est que quand les jeunes m'ont parlé de lui, je leur ai répondu : « Mais vous avez Fourier ! » Après je me suis ressaisie en me souvenant que moi-même j'étais allée rechercher jadis Abbie Hoffman et pleins d'autres Américains, et qu'après tout ils faisaient la même démarche que moi et qu'on avait besoin d'en passer par-là.

Au demeurant, pour ce qui est de l'apport réel et consistant, je ne pense pas que Hakim Bay ait apporté quoi que se soit. De quoi a-t-il parlé ? des Zones autonomes libérées¹ ? Mais on fait ça depuis longtemps ! C'est pourquoi je pense qu'on a mis des mots sur des choses qu'on pratique depuis longtemps. OK ! peut-être la pensée avance avec des choses aussi minuscules que ça, mais bon...

1. En réalité c'est Zone autonomes temporaires et probablement c'est cette petite nuance qui fait la différence.

Mais peut-être, il y a aussi des différences entre ce que peut-être pensaient les vieux anars que tu as interviewés pour réaliser tes Mémoires libertaires, c'est-à-dire qu'un jour ou l'autre arriverait une Révolution, et peut-être croyaient-ils qu'une société anarchiste pouvait se mettre en place... et ce que pensent les anarchistes aujourd'hui ?

Moi je ne pense pas qu'une société anarchiste va pouvoir se mettre en place de notre vivant, ça c'est non. Et ce n'est pas drôle parce qu'on n'est pas encore morts. Qu'elle puisse se mettre en place « un jour », bien sûr, quelles que soient les voies qu'elle emprunte : celles de la rationalité ou celles des déjantés. En tout, du point de vue rationnel, on sait évidemment qu'une société anarchiste est possible. Par exemple, des copains comme Jacques Lesage de La Haye ont poussé loin la réflexion, parce qu'ils se sont aussi intéressés à ce qu'on va faire des prisons dans cette société libertaire (je me souviens notamment d'une émission de *Radio Libertaire* qu'il animait et où participait aussi Hélyette). Donc ça veut dire que sur beaucoup de choses, il y a eu des discussions très poussées dans les détails et parfois des expériences concrètes. Là-dessus, nous avons un capital et bien sûr qu'une société anarchiste est possible.

Et elle serait comment ?

Comme dans nos rêves...

Comme dans les livres et puis comme dans la réalité, c'est-à-dire qu'elle aurait le cadre et les structures de toutes ces assemblées souveraines, où évidemment il n'y a pas de chefs et où tout le monde est chef ; où tout le monde s'empoignerait, mais on finirait toujours par trouver une solution, comme aujourd'hui, entre des gens qui nous sont proches ou lointains. Sauf qu'au lieu d'avoir des cadres extérieurs qui nous sont imposés par le système capitaliste et les autres dans lesquels nous vivons – patriarcal, j'en passe et des meilleurs –, eh bien ! il n'y aurait plus d'argent, on l'aurait aboli ; on mettrait en commun les ressources, on mettrait en commun ce qu'on veut mettre, et ce qu'on ne veut pas on se le garderait ! On aurait des tas de problèmes générationnels entre jeunes et parents à n'en plus finir, mais il y aurait quand même des écoles alternatives.

Voilà. Moi je ne trouve pas que ce soit très compliqué, tout ça. Parce qu'il y a tellement de livres, on a tellement lu et baigné dans ces « Cécilia », les communautés, qu'on sait des tas de choses. Mais on sait aussi qu'on n'a pas à dessiner le monde futur, il ne se dessine qu'en le créant, et qu'on n'a pas à tracer de limites à notre imaginaire. À ce sujet, je vais te lire les propos de Reclus [dont Claire Auzias a dans sa bibliothèque *L'Homme et la terre*] que j'ai sauvé sur mon ordinateur parce que quelqu'un m'a demandé un jour quelle était la ligne éditoriale de notre maison d'édition *Égrégories*. Cette personne a même ajouté : « Mais il en faut une ! » Moi je voulais justement ne pas en mettre, exprès... mais ça m'a tellement suffoquée qu'on me demande avec une certaine insistance d'afficher une ligne éditoriale, que j'ai donc extrait de mes lectures la phrase suivante d'Élisée Reclus : « Nous n'avons pas à tracer d'avance le tableau de la société future, c'est à l'action spontanée de tous les hommes libres qu'il appartient de la créer et de lui donner sa forme, d'ailleurs incessamment changeante comme tous les phénomènes de la vie. »

Et que penses-tu de la Révolution ?

Mais maintenant les carottes sont cuites pour moi. D'abord je ne peux plus courir [Rires], et donc tout ce que je peux faire, c'est porter du vin aux combattants et encore, en m'appuyant sur ma canne ! Et peut-être faire comme Emma Goldman pendant la Révolution espagnole, c'est-à-dire participer à l'arrière-front aux émissions de radio, ou encore à la collecte de fonds pour les combattants, faire sortir les gens des taules, etc. Bref, toutes ces choses qu'il faut continuer à faire dans ce cas-là aussi. Mais, à part ça, j'ai dit que les carottes sont cuites, mais s'il se fait un truc, j'y trouverai ma place sûrement comme tout le monde, évidemment.

Et puis, sincèrement, faire la révolution maintenant ce n'est plus faire les barricades. Elles se feront peut-être, mais ce ne sera pas moi qui les fera, parce que sans doute je n'aurai ni la force, ni l'énergie, ni les moyens même si j'aiderai ceux qui les feront, sans doute. *Et encore...* Il faut voir sur le tas ce qui se passe et comment ça se présente. En fait, je ne peux même pas répondre à cette question, parce que ça dépendra beaucoup de qui sera là. Mais la révolution, ce n'est pas seulement ça, c'est faire beaucoup d'autres choses, comme nous le savons aussi aujourd'hui ; et comme nous l'avons élaboré en 68 et dans toutes les autres révolutions : c'est-à-dire à partir d'un mouvement collectif, violent et spontané bien que préparé de longue date pendant des années et des années de militantisme dans les groupes, à partir de l'action collective – voire avec des barricades – en établissant les assemblées générales souveraines qui décident, gèrent, et font les choses comme elles ont à les faire (et à la fac ça marchait très bien, tout marchait très bien). Et de là, ça fait tâche d'huile et tu fais tout ce que tu as à faire, un point c'est tout.

Après, il y aura des problèmes. Mais on n'a jamais dit, il n'a jamais été question, qu'il n'y aurait pas de difficultés. Et cela donc ne signifie pas que tout se passera en harmonie, mais dans des violences entre des personnes, des méchancetés, des coups bas, et avec toutes les déceptions que tu peux imaginer, et qu'on a tous vécus dans nos cursus et dans des engueulades.

Mais ce ne sera plus le Grand Soir non plus...

Non, il n'y a pas un Grand Soir, mais des grands soirs qui se répètent indéfiniment ; autrement ce n'est pas la peine, on n'y arrivera pas. Ce n'est pas une histoire magique, ce sont des événements qui s'enchaînent les uns après les autres : il se pose tel problème qu'il faut résoudre et on va faire

comme ça, puis quand il a été résolu, il y en aura d'autres, etc. D'autre part, il y a les gosses dont on a déjà beaucoup parlé, mais il faudra se poser la question de ce que l'on fera des vieux, question qui a été posée beaucoup moins, et des fous. Mais à tout ça il y a déjà des réponses alternatives un peu partout.

Je dois ajouter que je ne pense pas que ce soit le capitalisme qui nous empêche de mettre tout ça sur pied, il y a aussi beaucoup d'autres raisons. Bref, la concrétisation est certes difficile, mais je ne sais pas pourquoi on n'y se met pas. Par contre, ce n'est pas la forme concrète qui est difficile à imaginer, parce qu'elle l'a été par beaucoup, beaucoup de gens.

C'est le passage à la concrétisation qui pose problème. Par exemple, depuis une dizaine d'années je pense qu'il faut faire un phalanstère pour les vieux : r vieillir tous ensemble et pas tout seul dans son coin. Nous devrions le créer à la fois par solidarité, mais aussi parce qu'autrement nous n'arriverons pas à survivre dans nos coins, et ça c'est une certitude. Mais également pour ne pas s'emmerder, parce que je ne veux pas mourir comme je suis née, c'est-à-dire sans avoir fait ce que j'ai envie de faire : une communauté. Un jour j'ai dit à mon amie Annick : « À vingt ans j'étais en taule et je n'ai pas eu le temps de la faire, donc je la ferai à cent ans, bah ! ce n'est pas grave¹ ! »

Sauf que voilà, j'en parle depuis des années et beaucoup disent, oui, c'est très bien, mais nulle part, il n'y a la moindre concrétisation et on se retrouve encore une fois, dans nos clapiers individuels...

Une communauté de vieux, c'est mon rêve et il faut la faire, absolument !

Passons à pieds joints, ou à bras ouverts, de l'inter-individualité à l'amour libre... En écoutant ton histoire ou en retrouve des traces. Mais comment est-ce que tu les resitues dans l'idéal d'amour libre dont les anarchistes ont beaucoup parlé ?

L'idéal d'amour libre que les anarchistes ont, c'est un bel idéal ! Je le partage et ça je te le dis tout de suite. Et je suis toujours d'accord avec moi-même là-dessus, il n'y a pas de doute. *[Rires]*

1. C'est un peu la démarche entreprise par Jean-Louis (militant de la CNT), consistant à acheter un bout de terrain avec des camarades pour y passer collectivement les vieux jours... Cf. aussi les initiatives allant dans ce sens par Jean-Marc Raynaud et dont a déjà rendu compte l'hebdomadaire de la Fédération anarchiste *Le Monde Libertaire*.

Maintenant, il faut voir comment les choses se passent sur le plan réel, concret ainsi que du point de vue moral, sentimental, et tout le bazar qui va avec. Aujourd'hui je suis mariée et c'est la deuxième fois de ma vie et le mariage pour moi... est beaucoup lié à la mort. La première fois, ça l'a été, et... la deuxième aussi. C'est-à-dire que l'amour libre, c'est tout à fait autre chose. Mais en même temps, la forme amoureuse que tu vis, par exemple en union libre avec quelqu'un, ma foi ce n'est pas tellement différent du mariage. Sinon qu'être marié c'est accepter des institutions que l'anarchisme réprouve et moi avec, et puis c'est aussi s'inscrire dans un cadre institutionnel où normalement nous ne devrions pas être inscrits en tant anars, ou en tant que quelconque révolutionnaire et féministe aussi. Et je dirais encore *plus* féministe qu'anar.

Quand on était jeune, quand j'étais jeune, et qu'en même temps, par chance au moment de la « libération sexuelle », j'ai pu participer à cette libération aussi bien par les propos, que tout ce que l'on faisait, les réunions, les assemblées, les recherches sur nous-mêmes, nos corps, etc., qu'avec la vie que l'on menait : seul ou pas seul, avec un mec ou pas, des homosexuels tout autant d'ailleurs – même si dans le 22 Mars on en parlait peu, ce n'était pas tellement le propos puis, petit à petit, il y en a eu qui se sont pointés dans les périphéries lointaines – maqué ou pas maqué avec les amants d'un soir, de deux soirs ou pas d'amant du tout, avec l'amant de la voisine... (ou c'était bien d'y aller quand c'était ton tour, mais quand après, c'était toi qui devenait la voisine, c'était déjà moins bien *[Rires]*).

J'ai traversé beaucoup d'expériences comme ça, des deux côtés, ou plutôt de tous les côtés, comme je crois beaucoup de gens de la même époque, et il m'en reste la conclusion qu'on a très bien fait. J'ai très bien fait, mais évidemment ça ne m'a pas apporté ce que je pouvais imaginer, ce qu'on en disait, mais juste une vie immédiate, quotidienne. Et puis, vu mon histoire personnelle, qu'est-ce que tu veux, j'avais quand même deux réalités : le mouvement que j'étais obligée de suivre et puis la vieille taupe qui faisait son chemin en moi, de ce trauma*[tisme]* qui de toute façon a déterminé ma vie, quoi qu'il en soit sous beaucoup de formes.

L'amour libre donc...

Il se trouve que pour ma génération ça ne s'est pas passé comme pour la génération du début du XX^e siècle. Les femmes de ma génération nous avions, bien sûr, plus de latitude que celles des générations précédentes. Ça oui,

c'est une certitude, puisque je te dis qu'il y a eu la pilule et l'avortement légalisés, mais même avant leur légalisation, les dix années précédentes on pouvait quand même se procurer ce médicament et avorter peu ou prou, qui en Suisse, qui dans d'autres pays comme l'Angleterre ou l'ex-Yougoslavie, comme ça a été le cas pour moi. La vie pour nous n'était pas aussi dure que pour les femmes qui nous précédaient. C'était la fin du patriarcat et les hommes ont été obligés de se mettre à faire la vaisselle et la cuisine, chose qu'ils font quand même souvent (le reste non !).

L'amour libre, que veux-tu que je t'en dise ? Le condamner pour défaillance en quelque sorte, car ça n'a pas marché ? Je pense que ça a marché, par rapport à ce que les uns et les autres ont pu faire. Cela a marché selon les capacités et les individualités de chacun. Mais je pense que là-dessus il a tout lieu d'être prudent dans ce que l'on dit et ce que l'on fait... Surtout maintenant que nous sommes vieux, mais, je le répète, je suis contente d'avoir fait ce que j'ai fait quand j'étais jeune, car être prudent étant jeune, alors autant être vieux tout de suite !

Mais je ne dirais pas non plus, que sur ce plan-là, c'est la pure et simple exploitation des femmes... non.

Je pense que nous avons fait un peu le tour des questions que je voulais te poser autour de ton récit de vie et de l'anarchisme en général. Depuis ce matin je t'écoutais attentivement et je te regardais pareillement. Et je dois dire qu'après avoir réalisé des centaines d'entretiens (de militants libertaires, d'ouvriers-ouvrières, militants associatifs, les gens de mon village dont le curé) c'est la première fois que j'ai remarqué d'une manière aussi nette qu'en face de moi il n'y avait pas une seule personne, mais une Claire qui se déclinait dans plusieurs images : belle, moins belle, vieille et moins vieille, intellectuelle et militante, très sérieuse et en même temps gaie, ayant réfléchi sur tant de chose et en même temps utilisé la langue de la spontanéité... il y a donc plusieurs personnages en toi.

Il est possible, et encore on s'est peu attardés sur les vingt années que j'ai passées à Paris et l'anarchisme que j'y ai côtoyé, pas assez sur le féminisme, et puis ma vie à Marseille maintenant. C'est vrai que des fois tu es accablée, et puis d'autres moins, tu reprends le dessus un peu plus dans la vie quotidienne et cela doit se ressentir dans le récit...

Marseille. J'allais oublier que nous sommes dans cette ville où tu es venue t'installer après avoir vécu à Paris pendant longtemps. Pourquoi ce choix ?

Parce que je ne connaissais pas cette ville, Arthur non plus, et que nous avions décidé de choisir un endroit où nous n'avions jamais vécu ni l'un ni l'autre pour élaborer quelque chose de neuf. Or pour nous, il n'y avait que Marseille qui nous offrait ça. Tous les autres endroits en France, on les connaissait soit lui, soit moi, soit les deux. D'autre part, ici il y avait déjà des copains, une sorte de colonie parisienne qui s'était déjà installée ou qui commençait à y venir ; dans un premier temps ça nous a beaucoup étonnés, mais par la suite, ça nous a beaucoup plu. Aussi car Marseille ce n'est pas la France, ce n'est pas une ville, c'est un port ; c'est le tiers-monde, fini les Sarkozy, ici ça n'a pas lieu d'être par rapport à Paris qui est surfliqué partout. Ici c'est un petit carré de résistance provisoire, où tu élabores quelque chose de nouveau que tu ne connais pas encore...

Achevé d'imprimer
sur les presses de l'ATELIER 26
26270 Loriol - France

- Juin 2006 -

L'Atelier de création libertaire publie une fois par an
la Lettre de l'ACL

Pour la recevoir régulièrement, écrire à :

ATELIER DE CRÉATION LIBERTAIRE
BP 1186 - 69202 Lyon cedex 01

CCP 572459 L Lyon

Fax et téléphone : 04 78 29 28 26

email: contact@atelierdecreationlibertaire.com

site internet : <http://www.atelierdecreationlibertaire.com>



*Octobre 1952 - Fort Saint-Iréné
à Lyon*



*1953 - Saint Martin de Cornas,
près de Lyon*



*Avril 1971 - Ouarzazate (Maroc),
quelques jours avant l'agression en Espagne*



Everest, avant 1968



1971 - Eric Gueggenbach



*Été 1970 - Discussion
technique en pleine
brousse, au Mali*



*Juillet 1968 - Les Saintes-Maries,
Jean-Claude, Jean-Marc et Michel Marsella*



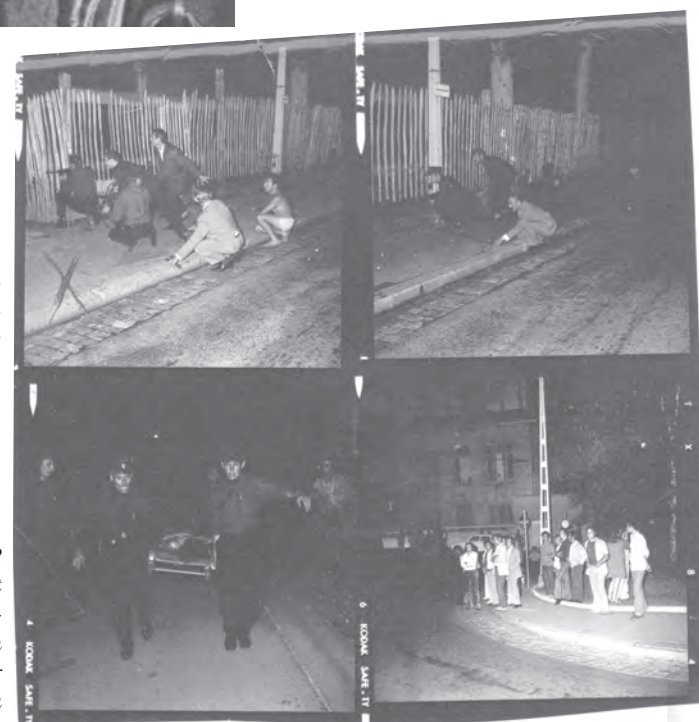
La carte d'identité volée (photo 1963, 14 ans)



Didier Gelineau

1971 - Patrick Küntzman

*Chasse à
l'homme à la
Croix-Rousse*



*Nuit du 12
au 13 août
1971 -
Évacuation
de Didier
Gelineau*



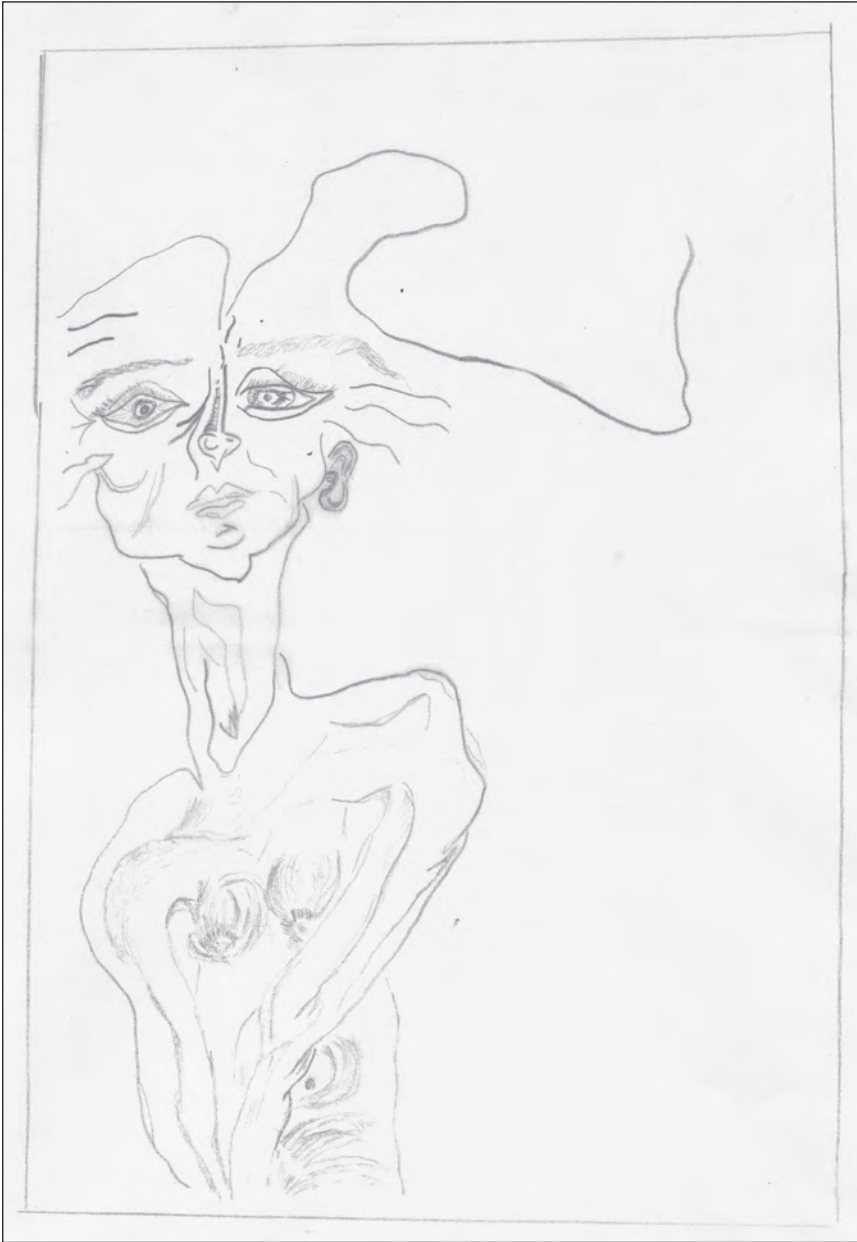
1972 - Lettre de prison à Didier (collage de Claire Auzias)



Été 1972 - Avec Danielle Barbézieux, après la taule



1973 - Après les Assises, le départ pour l'Éthiopie : voyage sans retour (photo D. C.)



1974 - Claire Auzias, Autoportrait, hôpital psychiatrique, Thana, India



1991 - Radio-Libertaire, Paris



1994 - Dans les faubourgs roms de Skopje



Octobre 1997 - Cologne, Heinrich Friedetzky, un survivant très rare



1996 - Les Saintes-Marie de la Mer, avec des amis Roms



Premier mai 2001 à Lisbonne - Avec Ze Maria (José Maria Carvalho Ferreira) et Ilidio Santos, militant anarchiste de Timor oriental sourd et muet



2004 - Chez Liber-Terre en Bretagne, avec Didier Giraud et Arthur



2004 - Il reste encore des penseurs parmi nous : Ronald Creagh et René Scherer (photo Hans)



2005 - Arles, Christian, encore un ancien du Mouvement du 22 Mars à Lyon



Printemps 2006 - Marseille, Arthur et Claire pour son anniversaire



*Août 1995 - Françoise Routhier
en fin de parcours*



Au Père Lachaise, on incinère Françoise Routhier - Avec Danielle



Marseille 2006 - Les inséparables « 3 C » : Claudine, Claire et Cristo



2003 - Lyon (photo Cristobal)

Ce récit de vie sans voile, issu d'un long entretien avec l'historienne féministe et anarchiste Claire Auzias, nous permet de revisiter la période assez explosive que de nombreuses jeunes personnes de sa génération ont vécue, entre le milieu des années soixante et les années soixante-dix. Mais il nous offre aussi un modèle de miroir pouvant nous servir à tisser une *mémoire libertaire*.



Plus près du mouvement et des personnes engagées autour du drapeau noir qui, depuis bientôt deux siècles, semble n'avoir rien perdu de ses couleurs... Tel est l'objectif de la collection « L'anarchisme en personnes ».

ATELIER DE CREATION LIBERTAIRE

ISBN 2 - 35104 - 013 - 9

12,00 €